

Faërie

Tolkien, J.R.R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J.R.R. TOLKIEN

Faërie



POCKET

J. R. R. TOLKIEN

Né en 1892 à Bloemfontein (Afrique du Sud), John Ronald Reuel Tolkien passe son enfance, après la mort de son père en 1896, au village de Sarehole près de Birmingham (Angleterre), ville dont sa famille est originaire.

Diplômé d'Oxford en 1919 (après avoir servi dans les Lancashire Fusiliers pendant la Première Guerre mondiale), il travaille au célèbre Dictionnaire d'Oxford, obtient ensuite un poste de maître assistant à Leeds, puis une chaire de langue ancienne (anglo-saxon) à Oxford de 1925 à 1945 – et de langue et littérature anglaises de 1945 à sa retraite en 1959.

Spécialiste de philologie faisant autorité dans le monde entier, J. R. R. Tolkien a écrit en 1936 *Le Hobbit*, considéré comme un classique de la littérature enfantine ; en 1938-1939 : un essai sur les contes de fées. Paru en 1949, *Farmer Giles of Ham* a séduit également adultes et enfants. J. R. R. Tolkien a travaillé quatorze ans au cycle intitulé *Le seigneur des anneaux* composé de : *La communauté de l'anneau* (1954), *Les deux tours* (1954), *Le retour du roi* (1955) – œuvre magistrale qui s'est imposée dans tous les pays.

Dans *Les aventures de Tom Bombadil* (1962), J. R. R. Tolkien déploie son talent pour les assonances ingénieuses. En 1968, il enregistre sur disque les *Poèmes et Chansons de la Terre du Milieu*, tiré des *Aventures de Tom Bombadil* et du *Seigneur des anneaux*. Le conte de *Smith of Wootton Major* a paru en 1967.

John Ronald Reuel Tolkien est mort en 1973.

J. R. R. TOLKIEN

FAËRIE

Traduit de l'anglais
par F. LEDOUX



CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

George Allen and Unwin Ltd. 1949, 1957, 1964.

Christian Bourgois, éditeur, 1974

pour la traduction française.

ISBN 978-2-266-10271-1

AVANT-PROPOS

Il ne nous reste que peu de fragments de l'histoire du Petit Royaume ; mais, par chance, a été préservé un récit de son origine ; car c'est, de toute évidence, une compilation tardive, emplie de merveilles, tirée non d'annales authentiques, mais de lais populaires auxquels son auteur se réfère fréquemment. Pour lui, les événements qu'il rapporte appartiennent déjà à un lointain passé ; mais il paraît néanmoins avoir lui-même vécu sur le territoire du Petit Royaume. Les quelques connaissances géographiques qu'il révèle (ce n'est pas son fort) concernent ce pays, tandis qu'il ignore manifestement tout des régions extérieures, au nord ou à l'ouest.

La présentation d'une traduction de cette curieuse histoire, de son latin fort insulaire en langue moderne du Royaume-Uni, verra son excuse dans l'aperçu qu'elle offre de la vie au cours d'une sombre période de l'histoire de la Grande-Bretagne, sans compter la lumière qu'elle projette sur l'origine de certains noms de lieux, d'interprétation difficile. D'aucuns trouveront quelque attrait au personnage et aux aventures du héros en eux-mêmes.

Les rares documents que l'on possède ne permettent que difficilement de déterminer les limites du Petit Royaume, tant dans l'espace que dans le temps. Maints rois et royaumes se sont succédé depuis la venue de Brutus en Bretagne. Le partage sous Locrin, Camber et Albanac ne fut que la première de nombreuses divisions mouvantes. Entre l'amour d'une menue indépendance d'une part et l'avidité des rois pour des royaumes plus étendus d'autre part, les années étaient remplies d'une succession rapide de guerres et de paix, de réjouissances et de malheurs, comme nous le disent les historiens du règne d'Arthur : époque de frontières incertaines, où les hommes pouvaient s'élever ou retomber soudain et où les créateurs de chansons avaient une matière abondante et des auditeurs avides. Il faut situer les événements ici rapportés au cours des longues années qui suivirent peut-être le temps du Roi Coel, mais précédèrent Arthur ou les Sept Royaumes des Anglais ; et leur scène est la vallée de la Tamise, avec une excursion au nord-ouest jusqu'aux murs du Pays de Galles.

La capitale du Petit Royaume était évidemment, comme l'est la nôtre, dans son coin sud-est, mais les confins du pays restent indéterminés. Il semble qu'il n'ait jamais remonté le long de la Tamise en direction de l'ouest, ni dépassé Otmoor vers le nord ; ses limites

orientales sont douteuses. On trouve dans une légende fragmentaire de Georgius, fils de Gilles, et de son page Suovetaurilius (Suet)[1] une indication selon laquelle un poste avancé fut tenu à Farthingho contre le Royaume du Milieu. Mais cette situation ne concerne pas notre histoire, que nous présentons maintenant sans altération ni plus ample commentaire, bien que nous ayons réduit le grandiose titre original à celui de *le Fermier Gilles de Ham*, mieux séant.

LE FERMIER GILLES DE HAM

Aegidius de Hammo était un homme qui vivait dans la région centrale de l'île de Bretagne. Son nom complet était Aegidius Ahenobarbus Julius Agricola de Hammo, car, à cette époque, il y a très longtemps, alors que notre île était encore heureusement divisée en de nombreux royaumes, les gens étaient richement dotés de noms. On avait plus de temps alors, et la population était moins nombreuse, de sorte que la plupart des hommes étaient distingués. Quoi qu'il en soit, ce temps-là est passé et je donnerai donc dans la suite au personnage son nom en bref et dans la forme vulgaire : c'était le Fermier Gilles de Ham, et il avait une barbe rousse. Ham n'était qu'un village, mais, en ce temps-là, les villages étaient encore fiers et indépendants.

Le Fermier Gilles avait un chien, lequel s'appelait Garm. Les chiens devaient se contenter de noms brefs dans l'idiome du pays : le latin des livres était réservé à leurs supérieurs. Garm ne parlait même pas le latin canin ; mais il pouvait se servir de la langue vulgaire (comme la plupart des chiens en son temps) pour houspiller, fanfaronner ou cajoler. Le houspillemeut était réservé aux mendiants et aux intrus, les fanfaronnades aux autres chiens, et les cajoleries à son maître. Garm était aussi fier de Gilles qu'il le craignait : son maître savait mieux que lui houspiller et fanfaronner.

Ce n'était pas une époque de presse et de remue-ménage. Mais le remue-ménage n'a guère à voir avec le travail. Les hommes faisaient leur besogne sans lui ; et ils accomplissaient une bonne dose tant d'ouvrage que de bavardage. Il y avait abondance de matière à bavarder, car des événements mémorables se produisaient avec grande fréquence. Mais, au moment où commence cette histoire, rien, en fait, ne s'était passé à Ham depuis passablement de temps. Ce qui convenait tout à fait au Fermier Gilles : c'était un homme assez lent, plutôt obstiné dans ses façons et entièrement occupé par ses affaires personnelles. Il avait assez de besogne (disait-il) à tenir le loup à distance de la porte : c'est-à-dire à maintenir la même corpulence et la même aisance que son père avait eues avant lui. Le chien s'activait à le seconder. Aucun des deux n'accordait grande attention au Vaste Monde en dehors de leurs champs, du village et du marché le plus

voisin.

Mais le Vaste Monde n'en existait pas moins. La forêt était assez proche et au loin, à l'est et au nord, il y avait les Collines Sauvages et les marches incertaines du pays montagneux. Et entre autres choses encore en liberté, il y avait les géants : des gens grossiers, incultes et parfois incommodes. Il en était un en particulier, plus grand et plus stupide que ses congénères. Je ne trouve aucune mention de son nom dans les histoires, mais peu importe. Il était très grand, son bâton ressemblait à un arbre et il avait le pas lourd. Il écartait les ormes comme des hautes herbes ; et il faisait la ruine des routes et la désolation des jardins, car ses grands pieds y creusaient des trous aussi profonds que des puits ; s'il trébuchait sur une maison, c'en était fini d'elle. Et tous ces dégâts, il les causait partout où il allait, sa tête dominant de très haut les toits des habitations et laissant ses pieds s'occuper d'eux-mêmes. Il avait la vue basse et il était également assez sourd. Par chance, il vivait au loin, dans la région sauvage, et il visitait rarement les terres habitées par les hommes ; du moins n'y venait-il pas à dessein. Il possédait une grande maison croulante, haut dans les montagnes ; mais il avait peu d'amis, en raison de sa surdité et de sa lourdeur d'esprit, sans compter la rareté des géants. Il avait accoutumé de se promener tout seul dans les Collines Sauvages et dans les régions vides du pied des montagnes.

Un beau jour d'été, ce géant, sorti se promener, errait au hasard, non sans causer de grands dommages dans les bois. Soudain, il s'aperçut que le soleil se couchait et il sentit que le moment de son souper approchait ; mais il découvrit en même temps qu'il se trouvait dans une région du pays qu'il ne connaissait pas du tout, et qu'il s'était égaré. Se trompant sur la direction à prendre, il marcha, marcha jusqu'à ce que la nuit fût complètement tombée. Il s'assit alors pour attendre le lever de la lune. Puis il repartit et marcha bon train au clair de lune, car il était pressé de rentrer chez lui. Il avait laissé sa meilleure marmite de cuivre sur le feu, et il craignait que le fond ne fût brûlé. Mais il tournait le dos aux montagnes, et il était déjà dans les terres habitées par les hommes. Il approchait, en fait, de la ferme d'Aegidius Ahenobarbus Julius Agricola et du village appelé (en langage vulgaire) Ham.

La nuit était belle. Les vaches se trouvaient dans les prés, et le chien du Fermier Gilles était sorti faire un tour de son propre chef. Il aimait bien le clair de lune et les lapins. Il n'avait aucune idée, bien sûr, qu'un géant fût aussi sorti se promener. Cette notion lui aurait fourni une bonne raison de sortir sans permission, mais une raison encore meilleure de rester tranquille dans la cuisine. Vers deux heures

du matin, le géant arriva dans les champs du Fermier Gilles, défonça les haies, piétina les blés et coucha l'herbe sur pied. En cinq minutes, il eut causé plus de dommages que ne l'aurait pu faire la chasse royale au renard en cinq jours.

Garm, en entendant des coups sourds qui avançaient le long de la rivière, courut au côté ouest de la colline basse sur laquelle s'élevait la ferme, juste pour observer ce qui se passait. Il vit soudain le géant traverser à grandes enjambées la rivière et marcher sur Galathée, la vache préférée du fermier, écrabouillant la pauvre bête aussi net que le fermier aurait pu écraser une simple blatte.

C'en fut plus qu'assez pour Garm. Il poussa un jappement de peur et fila vers la maison. Oubliant totalement qu'il était sorti sans permission, il vint aboyer et pousser des cris de détresse sous la fenêtre de la chambre à coucher de son maître. Il n'y eut aucune réponse pendant un long moment. Le Fermier Gilles n'avait pas le réveil facile.

— Au secours ! Au secours ! Au secours ! criait Garm.

La fenêtre s'ouvrit brusquement, et une bouteille bien ajustée vola au dehors.

— Ouille ! fit le chien, bondissant de côté avec une habileté due à une longue pratique. Au secours ! Au secours ! Au secours !

La tête du fermier parut.

— Au diable, sacré chien ! Qu'est-ce que tu fabriques encore ? dit-il.

— Rien, dit le chien.

— Je vais t'en donner, du rien ! Je t'étrillerai d'importance demain matin, s'exclama le fermier, refermant la fenêtre.

— Au secours ! Au secours ! Au secours ! cria le chien.

La tête de Gilles sortit derechef.

— Je te tue si tu émetts encore un seul son, dit-il. Que t'arrive-t-il, espèce d'idiot ?

— Rien, dit le chien ; mais c'est à vous qu'il arrive quelque chose.

— Que veux-tu dire ? demanda Gilles, alarmé au milieu de sa fureur.

Jamais Garm ne lui avait répondu avec effronterie.

— Il y a un géant dans vos champs, un géant énorme ; et il vient par ici, dit le chien. Au secours ! Au secours ! Il piétine vos moutons. Il a écrasé la pauvre Galathée, et elle est aussi aplatie qu'un paillason. Au secours ! Au secours ! Il défonce toutes vos haies, et il écrase tous vos blés. Il vous faut être hardi et prompt, maître, ou il ne vous restera bientôt plus rien. Au secours !

Garm se mit à hurler.

— Ta gueule ! dit le fermier, et il referma la fenêtre.

« Miséricorde ! » se dit-il à lui-même ; et, en dépit de la chaleur

de la nuit, il frissonna et se mit à trembler.

— Remets-toi au lit et ne fais pas l'imbécile ! dit sa femme. Et va noyer ce chien dès demain matin. Il n'y a pas à croire aux dires d'un chien : ils racontent n'importe quoi quand on les prend à faire l'école buissonnière ou à voler.

— Peut-être bien que oui, et peut-être bien que non, Agathe, dit-il. Mais il se passe quelque chose dans mes champs, ou Garm n'est qu'un lapin. Ce chien a eu peur. Et pourquoi viendrait-il pousser des cris lamentables dans la nuit, alors qu'il aurait pu se glisser par la porte de derrière demain matin avec le lait ?

— Ne reste pas là à discuter ! répliqua-t-elle. Si tu crois ce chien, suis son conseil : sois hardi et prompt !

— C'est plus facile à dire qu'à faire, répondit Gilles.

Car, en vérité, il croyait plus qu'à moitié à l'histoire de Garm. Au beau milieu de la nuit, les géants semblent moins invraisemblables.

Mais tout de même, la propriété est la propriété, et peu d'intrus pouvaient braver le traitement assez vif du Fermier Gilles à leur égard. Il enfila donc ses braies, descendit dans la cuisine et décrocha son espingole. D'aucuns pourraient bien demander ce qu'était une espingole. En fait, cette question même fut posée, dit-on, aux Quatre Sages Clercs d'Oxenford qui, après réflexion, répondirent : « Une espingole est un fusil court à canon évasé, que l'on charge de plusieurs balles ou plombs et qui peut causer des ravages à portée limitée sans visée précise (supplantée de nos jours dans les pays civilisés par d'autres armes à feu). »

Toutefois, l'espingole du Fermier Gilles avait une large bouche qui s'ouvrait comme un cor, et elle ne tirait pas des balles ou des plombs, mais toutes les choses inutiles dont il pouvait la bourrer. Et elle ne causait pas de ravages, parce qu'il ne la chargeait que rarement, et ne tirait jamais. La vue en suffisait d'ordinaire à son propos. Et notre pays n'était pas encore civilisé, car l'espingole n'était pas supplantée : c'était en fait la seule espèce de fusil qu'il y eût et, qui plus est, elle était rare. Les gens préféraient les arcs et les flèches, et ils se servaient davantage de la poudre pour les feux d'artifice.

Or donc, le Fermier Gilles décrocha son espingole et y mit une bonne charge de poudre, simplement pour le cas où des mesures extrêmes se révéleraient nécessaires ; et il bourra la bouche évasée de vieux clous, de bouts de fil de fer, de tessons de poterie, d'os, de pierres et autres déchets. Puis il enfila ses bottes à genouillères et son manteau, et il sortit par le potager.

La lune était basse derrière lui, et il ne voyait rien de pire que les longues ombres noires des buissons et des arbres ; mais il entendit approcher sur le flanc de la colline le son d'un terrible clopinement. Il ne se sentit ni hardi ni prompt, en dépit de ce que pouvait dire

Agathe ; mais il était plus soucieux de sa terre que de sa peau. Aussi, avec une impression de relâchement à la ceinture, il s'avança vers la croupe de la colline.

Soudain, au-dessus du bord, il vit apparaître la figure du géant, pâle dans la lumière de la lune, qui scintillait dans ses gros yeux globuleux. Ses pieds étaient encore loin en dessous, creusant des trous dans les champs. La lune éblouissait le géant, et il ne vit pas le fermier ; mais le Fermier Gilles le voyait, lui, et la terreur lui fit perdre la tête. Il pressa la détente sans réfléchir, et l'espingle partit avec une détonation renversante. Par chance, elle était pointée plus ou moins sur la grosse et vilaine face du géant. Tous les déchets, les pierres, les os, les tessons de poterie, les bouts de fil de fer et une demi-douzaine de clous volèrent. Et, la portée étant certes limitée, par chance et non selon le choix du fermier, bon nombre des objets frappèrent le géant : un morceau de pot lui entra dans l'œil et un gros clou se planta dans son nez.

— Sacrebleu ! s'écria le géant à sa façon vulgaire. J'ai été piqué !

Le bruit ne lui avait fait aucune impression (il était assez sourd), mais il ne goûta pas le clou. Il y avait longtemps qu'il n'avait rencontré aucun insecte assez féroce pour percer sa peau épaisse ; mais il avait entendu dire que loin à l'est, dans les Fagnes, il y avait des mouches-dragons capables de mordre comme des pinces chaudes. Il pensa avoir rencontré quelque chose de cet ordre.

— De sales régions malsaines, évidemment, dit-il. Je n'irai pas plus loin de ce côté cette nuit.

Il ramassa donc une couple de moutons au flanc de la colline pour les manger au retour et, retraversant la rivière, il s'en fut à grandes enjambées vers le nord-nord-ouest. Il finit par retrouver le chemin de sa maison, car il allait enfin dans la bonne direction ; mais le fond de son chaudron de cuivre était brûlé.

Quant au Fermier Gilles, le recul de l'espingle l'avait jeté à terre de tout son long ; et il resta là, regardant le ciel et se demandant si les pieds du géant le laisseraient de côté en passant. Mais rien ne se produisit, et le clopinement se perdit au loin. Il se releva donc, se frotta l'épaule et ramassa l'espingle. Puis il entendit soudain des acclamations.

La plupart des gens de Ham avaient regardé à leur fenêtre ; quelques-uns s'étaient habillés et étaient sortis (après le départ du géant). Certains montaient à présent la colline, criant dans leur course.

Les villageois avaient entendu l'horrible bruit sourd des pas, et la plupart s'étaient aussitôt enfoncés sous leurs couvertures. Mais Garm était partagé entre la fierté et la peur de son maître. Il trouvait celui-ci terrible et splendide quand il était en colère ; et il pensait tout naturellement que tout géant penserait de même. Aussi, voyant Gilles

sortir avec l'espingole (signe, en général, d'une grande colère), il se précipita dans le village, aboyant et criant :

— Sortez ! Sortez ! Sortez ! Debout ! Debout ! Venez voir mon grand maître ! Il est hardi et prompt. Il va tirer sur un géant intrus. Sortez !

Le sommet de la colline était visible de la plupart des maisons. Quand les gens et le chien virent la tête du géant s'élever au-dessus de la crête, ils défaillirent et retinrent leur souffle ; tous, hormis le chien qui était parmi eux, pensèrent que ce serait là une affaire trop grosse pour Gilles. Et puis l'espingole partit et le géant se détourna brusquement et s'en fut ; d'émerveillement et de joie, tous applaudirent et poussèrent des acclamations, tandis que Garm perdait presque la tête à coup d'aboiements.

— Vivat ! criait-on. Ça lui apprendra ! Maître Aegidius lui a donné de quoi. À présent, il va rentrer mourir chez lui, et ce sera bien fait pour lui.

Puis ils lancèrent tous ensemble de nouvelles acclamations. Mais, ce faisant, ils prirent bonne note qu'après tout cette espingole pouvait vraiment être tirée. Il y avait eu quelque discussion sur ce point dans les auberges du village ; mais à présent, la question était réglée. Désormais, le Fermier Gilles n'eut plus guère à se plaindre d'intrusions.

La sécurité paraissant rétablie, certains des plus hardis montèrent jusqu'au haut de la colline pour serrer la main du Fermier Gilles. Quelques-uns – le recteur, le forgeron, le meunier et deux autres personnes importantes – lui donnèrent des tapes dans le dos. Cela ne lui plut pas (il avait très mal à l'épaule), mais il se crut obligé de les inviter chez lui. Ils firent cercle dans la cuisine et burent à sa santé en le couvrant de louanges. Il ne fit aucun effort pour dissimuler ses bâillements, mais ils n'y prêtèrent aucune attention tant qu'il y eut à boire. Quand chacun eut bu un ou deux pots (et le fermier deux ou trois), il commença de se sentir tout à fait hardi ; quand chacun en eut bu deux ou trois (et lui-même cinq ou six), il se sentit aussi hardi que son chien l'imaginait. Ils se séparèrent bons amis ; et il leur tapa cordialement dans le dos. Il avait les mains vastes, rouges et épaisses ; il eut donc sa revanche.

Le lendemain, il constata que la nouvelle avait grossi en passant de bouche en bouche, et il était devenu un important personnage local. Vers le milieu de la semaine suivante, la nouvelle s'était répandue par tous les villages dans un rayon de vingt milles. Il était devenu le Héros de la Région. Il trouva cela fort agréable. Au marché suivant, il eut assez à boire gratis pour faire flotter un bateau : c'est-à-

dire qu'il eut presque son soûl, et il rentra chez lui en chantant d'anciennes chansons épiques.

Finalement, le Roi lui-même en vint à entendre parler de la chose. La capitale du pays, le Royaume du Milieu de l'île en ces jours heureux, se trouvait à quelque vingt lieues de Ham, et, à la cour, on prêtait en général peu d'attention aux faits et gestes des rustres des provinces. Mais une expulsion aussi prompte d'un géant aussi nuisible semblait digne de remarque et d'un peu de courtoisie. Aussi, en temps voulu – c'est-à-dire quelque trois mois plus tard, et le jour de la Saint-Michel – le Roi envoya une magnifique lettre. Elle était écrite en rouge sur un parchemin blanc, et elle exprimait l'approbation royale de « notre loyal sujet et bien-aimé Aegidius Ahenobarbus Julius Agricola de Hammo ».

La lettre était signée d'un pâtre rouge ; mais le scribe de la cour avait ajouté : « Ego Augustus Bonifacius Ambrosius Aurelianus Antoninus Pius et Magnificus, dux, rex, tyranus, et basileus Meditteraneanarum Partium, subscribo » ; et un grand sceau rouge était attaché. De sorte que le document était nettement authentique. Il donna beaucoup de plaisir à Gilles, et il provoqua une grande admiration, surtout quand on s'aperçut que l'on pouvait avoir un siège et une boisson au coin de l'âtre du fermier en demandant à voir la lettre.

Plus appréciable encore que le témoignage était le présent qui l'accompagnait. Le Roi envoya une ceinture et une longue épée. À vrai dire, il ne s'était jamais servi lui-même de l'épée. Elle appartenait à sa maison, et elle était restée suspendue dans la salle d'armes depuis des temps immémoriaux. L'armurier ne pouvait dire comment elle y était venue ou quel en pouvait être l'usage. Les lourdes et simples épées de ce genre étaient passées de mode à la cour à ce moment ; aussi le Roi pensa-t-il que c'était exactement le présent qui convenait à un rustre. Mais le Fermier Gilles en fut ravi, et sa réputation locale devint immense.

Gilles trouva fort bon le tour pris par les événements. Son chien aussi. Il ne reçut jamais la correction promise. Gilles était un homme juste selon ses lumières ; en son cœur, il accordait une bonne partie du mérite à Garm, encore qu'il n'allât jamais jusqu'à en faire mention. Il continuait à lancer au chien des paroles brutales et des objets durs quand il en éprouvait l'envie ; mais il fermait les yeux sur de nombreuses petites promenades. Garm prit l'habitude de courir assez loin dans la campagne. Le fermier se rendait çà et là d'un pas assuré, et la chance lui souriait. Les travaux de l'automne et du début de l'hiver allèrent à souhait. Tout paraissait établi pour le mieux – jusqu'à la venue du dragon.

En ce temps-là, les dragons commençaient déjà à se faire rares

dans l'île. On n'en avait plus vu dans le royaume central d'Augustus Bonifacius depuis maintes années. Il y avait bien, naturellement, les marches incertaines et les montagnes inhabitées, à l'ouest et au nord, mais elles étaient loin. Dans ces régions-là, il y avait eu autrefois un certain nombre de dragons d'une sorte ou d'une autre, et ils avaient fait des expéditions de tous côtés. Mais le Royaume du Milieu était renommé à cette époque pour l'audace des chevaliers du Roi, et tant de dragons égarés avaient été tués ou étaient rentrés avec de grands dommages que les autres avaient renoncé à aller de ce côté.

Il était encore d'usage de servir de la Queue de Dragon au festin de Noël du Roi ; et chaque année, un chevalier était choisi pour le devoir de la chasse. Il était censé se mettre en route le jour de la Saint-Nicolas et rentrer avec une queue de dragon la veille du festin au plus tard. Mais depuis maintes années, le Maître Queux Royal avait confectionné une merveilleuse friandise, une fausse Queue de Dragon de pâtisserie et de pâte d'amande, garnie d'ingénieuses écailles de sucre-glace durci. Le chevalier désigné apportait alors ce plat au château la Veille de Noël, au son des violons et des trompettes. La fausse Queue de Dragon était mangée après le dîner, le Jour de Noël, et tout le monde déclarait (pour faire plaisir au chef) que c'était bien meilleur que la Queue véritable.

Telle était la situation quand un vrai dragon reparut. Le géant avait une grosse part de responsabilité. Après son aventure, il s'était mis à parcourir les montagnes pour visiter ses parents disséminés plus souvent qu'à son habitude et beaucoup trop souvent pour leur goût. Car il cherchait toujours à emprunter une grosse marmite de cuivre. Mais qu'il obtînt le prêt ou non, il restait assis là à discourir à sa façon pesante et diffuse sur l'excellent pays qui s'étendait en bas vers l'est et sur toutes les merveilles du Vaste Monde. Il s'était mis dans la tête qu'il était un grand et hardi voyageur.

— Un agréable pays, disait-il, assez plat, doux au pied, rempli de nourriture qu'il suffit de prendre : des vaches, vous savez, et des moutons partout, faciles à repérer en regardant attentivement.

— Mais les gens ? disait-on.

— Je n'en ai jamais vu, répondait-il. Pas un chevalier à voir ni à entendre, mes bons. Rien de pire que quelques mouches piquantes du côté de la rivière.

— Pourquoi ne retournes-tu pas t'y installer ? disaient-ils.

— Oh, bien, rien ne vaut la maison, à ce que l'on dit, répliquait-il. Mais peut-être y retournerai-je un jour, quand je m'en sentirai l'envie. De toute façon, j'y ai été une fois, et la plupart des gens ne peuvent en dire autant. Mais à propos de cette marmite de cuivre...

— Et ces riches terres, reprenait-on en hâte, ces régions délectables remplies de bétail sans défense, de quel côté se trouvent-

elles ? Et à quelle distance ?

— Oh, répondait-il, là-bas, à l'est ou au sud-est. Mais c'est un long voyage.

Il donnait alors un compte rendu tellement exagéré de la distance qu'il avait parcourue, des forêts, des collines et des plaines qu'il avait traversées, qu'aucun des autres géants à moins longues jambes ne se mit jamais en route. La rumeur se répandit toutefois.

Et puis, l'été chaud fut suivi d'un hiver rigoureux. Un froid de loup régna dans les montagnes, et la nourriture fut rare. La rumeur grandit. On discuta beaucoup des moutons de la plaine et des vaches des pâturages profonds. Les dragons dressèrent l'oreille. Ils avaient faim, et les bruits étaient tentants.

— Ainsi les chevaliers ne sont qu'une légende ! dirent les jeunes dragons sans expérience. Nous l'avions toujours pensé.

— Du moins peut-être se font-ils rares, pensèrent les plus vieux et les plus sages ; loin et peu nombreux, ils ne sont plus à craindre.

Un dragon fut particulièrement ému. Il se nommait Chrysophylax Dives, car il était de lignage ancien et impérial, et très riche. Il était rusé, curieux, avide, bien cuirassé, mais pas trop audacieux. Quoi qu'il en fût, il ne craignait les mouches ou les insectes d'aucune sorte ni d'aucune taille : et il avait mortellement faim.

Un jour d'hiver, donc, une semaine environ avant Noël, Chrysophylax ouvrit ses ailes et prit son vol. Il atterrit doucement au milieu de la nuit, plouf ! au cœur du royaume central d'Augustus Bonifacius rex et basileus. Il causa en peu de temps de grands dégâts, écrasant et brûlant tout, et dévorant moutons, bétail et chevaux.

Cela se passait dans une région éloignée de Ham, mais Garm éprouva la peur de sa vie. Il était parti pour une longue expédition et, profitant de la faveur de son maître, il s'était risqué à passer une nuit ou deux hors de la maison. Il suivait un fumet au long de l'orée d'un bois, quand, à un tournant, il tomba soudain sur une odeur nouvelle et alarmante ; il se heurta en fait à la queue de Chrysophylax Dives, qui venait d'atterrir. Jamais chien ne tourna la queue et ne fila plus vite que ne le fit Garm à ce moment. Le dragon, entendant son glapissement, se retourna et renifla profondément ; mais Garm était déjà loin, hors de portée. Il courut tout le reste de la nuit et arriva à la maison vers l'heure du petit déjeuner.

— Au secours ! Au secours ! Au secours ! cria-t-il à la porte de derrière.

Gilles l'entendit et n'aima guère ce son, qui lui rappelait que des choses inattendues pouvaient arriver alors que tout semblait aller pour le mieux.

— Laisse entrer ce sacré chien, femme, dit-il, et donne-lui de la trique !

Garm entra vivement dans la cuisine, les yeux exorbités et la langue pendante.

— Au secours ! cria-t-il.

— Alors, qu'as-tu fait tout ce temps ? demanda Gilles, lui jetant une saucisse.

— Rien, répondit Garm, haletant et trop agité pour prêter attention à la saucisse.

— Eh bien, cesse de le faire, ou je t'écorche vif, répliqua le fermier.

— Je n'ai rien fait de mal. Je n'y entendais pas malice, dit le chien. Mais je suis tombé sur un dragon par accident, et j'ai eu peur.

Le fermier s'étrangla dans sa bière.

— Un dragon ? dit-il. Que le diable t'emporte, fouinard de bon à rien ! Qu'as-tu besoin d'aller découvrir un dragon en ce temps de l'année, et moi qui ai tant à faire ? Où était-il ?

— Oh, vers le nord par-delà les collines, très loin, plus loin que les Pierres Debout et tout, dit le chien.

— Ah, là-bas ! dit Gilles, grandement soulagé. Il y a de curieuses gens dans ces régions, à ce que j'ai entendu raconter, et tout peut arriver chez eux. Qu'ils se débrouillent ! Ne viens pas me troubler l'esprit avec pareilles histoires. Dehors !

Garm sortit et répandit la nouvelle dans tout le village. Il n'oublia pas de mentionner que son maître n'éprouvait pas la moindre crainte. « Il était parfaitement calme, et il a continué son petit déjeuner. »

Les gens en bavardèrent agréablement sur le pas des portes.

— Comme cela rappelle l'ancien temps ! disaient-ils. Et juste à l'approche de Noël. Cela tombe bien. Que le Roi sera donc content ! Il pourra avoir de la Vraie Queue, ce Noël-ci.

Mais de plus amples renseignements vinrent le lendemain. Le dragon était, semblait-il, d'une taille et d'une férocité exceptionnelles. Il faisait de terribles ravages.

— Et les chevaliers du Roi, alors ? commença-t-on à murmurer.

D'autres gens avaient déjà posé cette question. En fait, des messagers arrivaient à présent, auprès du Roi, des villages les plus affligés par Chrysophylax, et ils lui disaient aussi haut et aussi souvent qu'ils l'osaient : « Et vos chevaliers, Seigneur ? »

Mais les chevaliers ne faisaient rien ; leur connaissance du dragon n'avait encore rien d'officiel. Le Roi soumit donc l'affaire à leur attention, en bonne et due forme, les invitant à entreprendre le plus tôt possible l'action nécessaire. Il eut le grand déplaisir de constater

que le plus tôt possible ne serait pas tôt du tout et que l'affaire était remise de jour en jour.

Toutefois, les excuses des chevaliers étaient sans nul doute raisonnables. Tout d'abord, le Chef royal avait déjà confectionné la Queue du Dragon pour ce Noël, car il était pour faire les choses en temps utile. Il ne conviendrait certainement pas de l'offenser en apportant une queue véritable à la dernière minute. C'était un serviteur précieux.

— Qu'importe la Queue ! Coupez-lui la tête et finissez-en avec lui ! s'écrièrent les envoyés des villages les plus affectés.

Mais Noël était arrivé et, par malencontre, un grand tournoi avait été organisé pour la Saint-Jean : des chevaliers de nombreux royaumes avaient été invités, et ils venaient concourir pour un prix de grande valeur. Il était de toute évidence peu raisonnable de gâcher les chances des Chevaliers du Milieu en envoyant leurs meilleurs hommes à la chasse au dragon avant la fin du tournoi.

Après cela, vint la Fête du Nouvel An.

Mais, chaque nuit, le dragon s'était déplacé, et chaque déplacement l'avait rapproché de Ham. Le soir du Jour de l'An, on put voir un flamboiement dans le lointain. Le dragon s'était installé dans un bois à dix milles environ, et celui-ci flambait joyeusement. C'était un chaud dragon quand il se sentait en humeur.

Après cela, on commença de regarder le Fermier Gilles et de murmurer derrière son dos. Cela le mettait fort mal à l'aise ; mais il affectait de ne pas le remarquer. Le lendemain, le dragon se rapprocha de plusieurs milles. Alors, le Fermier Gilles se mit à parler bien haut du scandale des chevaliers du Roi.

— Je voudrais bien savoir ce qu'ils font pour gagner leur entretien, dit-il.

— Nous aussi ! dit tout un chacun dans Ham.

Mais le meunier ajouta :

— Certains reçoivent encore la chevalerie pour leur seul mérite, m'a-t-on rapporté. Après tout notre bon Aegidius est déjà chevalier en quelque sorte. Le Roi ne lui a-t-il pas envoyé une lettre rouge et une épée ?

— Il faut plus qu'une épée pour faire un chevalier, répliqua Gilles. Il y a l'adoubement et tout ça ; enfin, à ce que j'ai compris. De toute façon, j'ai à m'occuper de mes propres affaires.

— Oh, mais le Roi procéderait à l'adoubement, je n'en doute pas, pour peu qu'on l'en sollicite, dit le meunier. Demandons-le-lui, avant qu'il ne soit trop tard !

— Que non ! dit Gilles. L'adoubement n'est pas pour les gens de ma sorte. Je suis fermier et j'en suis fier ; un homme simple et honnête, et les honnêtes gens ne sont pas en bonne position à la cour,

à ce qu'on dit. C'est davantage de votre compétence, Maître Meunier.

Le recteur sourit : non de la réplique du fermier, car Gilles et le meunier se rendaient toujours naturellement la monnaie de leur pièce, étant ennemis intimes, comme on disait à Ham. Le recteur avait été soudain frappé d'une idée qui lui plaisait, mais il n'en dit pas davantage sur le moment. Le meunier, qui n'éprouvait pas le même plaisir, se renfroigna.

— Simple certainement, et honnête peut-être, dit-il. Mais faut-il aller à la cour et être fait chevalier avant de tuer un dragon ? Il n'est besoin que de courage, comme je l'ai entendu déclarer hier encore par Maître Aegidius. Il en a, je n'en doute pas, autant que n'importe quel chevalier ?

Tous les assistants crièrent : « Bien sûr que non ! » et « Oui, certes ! Un triple vivat pour le Héros de Ham ! »

Après quoi, le Fermier Gilles rentra chez lui avec un grand sentiment de malaise. Il s'apercevait qu'une réputation locale pouvait exiger d'être entretenue, et que cela pouvait se révéler fâcheux. Il décocha un coup de pied au chien et cacha l'épée dans un placard de la cuisine. Jusqu'alors, elle avait été suspendue au-dessus de la cheminée.

Le lendemain, le dragon vint au voisinage du village de Quercitum (Oakley[2] en langue vulgaire). Il ne mangea pas seulement des moutons et des vaches et une ou deux personnes d'âge tendre, mais il dévora le recteur également. Celui-ci avait tenté non sans témérité de le détourner de ses mauvaises habitudes. Il y eut alors un terrible émoi. Tous les habitants de Ham gravirent la colline sous la conduite de leur propre recteur ; et ils se présentèrent chez le Fermier Gilles.

— Nous comptons sur vous ! dirent-ils.

Et ils restèrent là debout autour du fermier, le regard fixé sur lui jusqu'à ce que son visage devînt plus rouge encore que sa barbe.

— Quand partez-vous ? demandèrent-ils.

— Eh bien, je ne puis me mettre en route aujourd'hui, c'est un fait, dit-il. J'ai un tas de choses à faire, avec mon vacher malade et tout. J'aviserai.

Ils s'en furent, mais dans la soirée, la rumeur ayant couru que le dragon s'était rapproché, ils revinrent tous.

— Nous comptons sur vous, Maître Aegidius, dirent-ils.

— Mais c'est très gênant pour moi en ce moment même, répondit-il. Ma jument s'est mise à boiter, et l'agnelage a commencé. Je m'en occuperai dès que je le pourrai.

Ils repartirent donc une fois de plus, non sans grommeler et

murmurer. Le meunier riait sous cape. Le recteur resta en arrière, et il n'y eut pas moyen de se débarrasser de lui. Il s'invita à souper et fit quelques remarques acides. Il demanda même ce qu'il était advenu de l'épée et il tint à la voir.

Elle était posée dans un placard sur une étagère à peine assez longue pour elle, et dès que le Fermier Gilles l'eut sortie, elle sauta en jetant un éclair hors du fourreau, que le fermier laissa tomber comme s'il se fût brûlé. Le recteur se dressa d'un bond, renversant sa bière. Il ramassa l'épée et essaya de la remettre au fourreau ; mais elle refusa d'y rentrer de plus d'un pied et elle en rejaillit dès qu'il retira la main de la poignée.

— Seigneur ! Voilà qui est bien singulier ! dit le recteur.

Et il examina de près le fourreau et la lame. C'était un lettré, mais le fermier ne savait qu'épeler péniblement les grandes onciales, et il n'était pas trop sûr de la lecture fût-ce de son propre nom. C'est pourquoi il n'avait jamais prêté attention aux lettres étranges qui se voyaient vaguement sur le fourreau et sur l'épée. Quant à l'armurier du Roi, il était tellement accoutumé aux runes, aux noms et autres signes de puissance et d'importance sur les lames et sur les fourreaux qu'il ne s'était pas donné la peine de les déchiffrer ; de toute façon, il les jugeait périmées.

Mais le recteur regarda longuement, les sourcils froncés. Il s'était attendu à trouver quelque inscription sur l'épée ou sur le fourreau, et c'était en fait l'idée qui lui était venue la veille ; à présent, toutefois, il était surpris de ce qu'il voyait, car, s'il y avait bien des lettres et des signes, il n'y comprenait goutte.

— Il y a une inscription sur ce fourreau et des, euh... signes épigraphiques sont visibles aussi sur l'épée, dit-il.

— Vraiment ? dit Gilles. Et à quoi cela revient-il donc ?

— Les caractères sont archaïques et la langue barbare, répondit le recteur pour gagner du temps. Il me faudra un examen un peu plus poussé.

Il demanda au fermier de lui prêter l'épée pour la nuit, à quoi celui-ci acquiesça avec plaisir.

Rentré chez lui, le recteur descendit de ses étagères maints livres savants, et il veilla tard dans la nuit. Le lendemain matin, on constata que le dragon s'était encore rapproché. Tous les habitants de Ham bâclèrent leur porte et assujettirent leurs volets ; ceux qui possédaient une cave y descendirent et y restèrent tout tremblants à la lueur d'une chandelle.

Mais le recteur se glissa dehors pour aller de porte en porte ; et il dit à tous ceux qui voulaient bien écouter par une fente ou un trou de

serrure ce qu'il avait découvert dans son étude.

— Notre brave Aegidius, dit-il, est maintenant, par la grâce du Roi, le possesseur de Caudimordax, la fameuse épée que les romans populaires nomment plus vulgairement Mordqueues.

Ceux qui entendaient ce nom ouvraient d'ordinaire leur porte. Ils connaissaient tous la renommée de Mordqueues, car cette épée avait appartenu à Bellomarius, le plus grand de tous les tueurs de dragons du royaume. Certains récits faisaient de lui l'arrière-arrière-grand-père maternel du Roi. Les chansons et récits de ses hauts faits étaient nombreux et, si on les avait oubliés à la cour, on s'en souvenait toujours dans les villages.

— Cette épée, dit le recteur, refuse de rester au fourreau dès qu'un dragon se trouve à moins de cinq milles ; et, sans nul doute, entre les mains d'un brave, aucun dragon ne saurait lui résister.

On commença alors à reprendre courage ; certains rouvrirent leurs volets et sortirent la tête. Le recteur finit par persuader quelques-uns de l'accompagner ; mais seul le meunier y alla de bon cœur. Voir Gilles en réelle difficulté valait le risque.

Ils montèrent au flanc de la colline, non sans jeter des regards inquiets au-delà de la rivière vers le nord. Il n'y avait aucun signe du dragon. Sans doute dormait-il ; il s'était fort bien nourri durant toute l'époque de Noël.

Le recteur (et le meunier) frappèrent à la porte du fermier. Il n'y eut aucune réponse, et ils frappèrent alors à coups redoublés. Gilles finit par sortir. Il avait la figure très rouge. Lui aussi avait veillé tard, buvant une bonne dose de bière ; et il avait recommencé aussitôt levé.

Tous se pressèrent autour de lui, l'appelant Bon Aegidius, Brave Ahenobarbe, Grand Julius, Inébranlable Agricola, Orgueil de Ham, Héros du Pays. Et ils parlèrent de Caudimordax, Mordqueues, l'Épée-qui-ne-pouvait-être-remise-au-fourreau, Mort ou Victoire, Gloire des Francs-Tenanciers, Colonne vertébrale du Pays, et Bienfait des Concitoyens, au point de jeter le fermier dans une terrible confusion.

— Allons ! Un seul à la fois ! dit-il à la première occasion. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? C'est ma matinée la plus chargée, vous savez.

Ils laissèrent donc le recteur exposer la situation. Le meunier eut alors le plaisir de voir le fermier dans le pire pas qu'il pût souhaiter. Mais les choses ne tournèrent pas tout à fait comme il s'y attendait. Tout d'abord, Gilles avait bu une bonne dose de bière forte. Ensuite, il éprouva un curieux sentiment de fierté et d'encouragement en apprenant que son épée était l'authentique Mordqueues. Enfant, il avait beaucoup aimé les contes au sujet de Bellomarius et, avant d'avoir appris le bon sens, il avait parfois souhaité posséder une épée merveilleuse et héroïque à lui. La pensée l'envahit alors de prendre

Mordqueues et d'aller à la chasse aux dragons. Mais il avait été accoutumé toute sa vie à marchander, et il fit un ultime effort pour remettre l'événement.

— Quoi ! dit-il. Moi, aller chasser les dragons ? Avec mes vieilles jambières et mon vieux gilet ? Les combats contre les dragons exigent quelque armure, d'après tout ce que j'ai entendu dire. Il n'y a pas la moindre armure dans cette maison, pour ça, c'est un fait, dit-il.

C'était un peu gênant, tous en convinrent ; mais on envoya quérir le forgeron. Celui-ci hocha la tête. C'était un homme assez lourd et sombre, vulgairement appelé Sam le Radieux, bien que son nom véritable fût Fabridus Cunctator. Il ne sifflait jamais en travaillant, à moins que quelque désastre (telle la gelée en Mai) ne se fût produit après qu'il l'eut prédit. Comme il en prédisait quotidiennement de toutes sortes, il en arrivait peu qu'il n'eût annoncé et il pouvait ainsi s'en attribuer le mérite. C'était son principal plaisir ; il était donc peu porté à faire quelque chose pour les éviter. Il hocha de nouveau la tête.

— Je ne peux pas fabriquer une armure à partir de rien, dit-il. Et ce n'est pas mon rayon. Vous feriez mieux de faire faire un bouclier de bois au menuisier. Mais cela ne servira pas à grand'chose. C'est un dragon chaud.

Les visages s'allongèrent ; mais le meunier n'était pas homme à se laisser aisément détourner du plan qu'il avait formé d'envoyer Gilles contre le dragon, s'il voulait y aller ; ou de crever la bulle de sa renommée locale si l'autre refusait en fin de compte.

— Pourquoi pas une armure de mailles ? dit-il. Ce serait déjà quelque chose ; et ça n'a pas besoin d'être figolé. Ce serait pour le travail et non pour en faire étalage à la cour. Et votre vieux pourpoint de cuir, ami Aegidius ? Il y a à la forge un grand tas de maillons et d'anneaux. Je suppose que Maître Fabricius ne sait pas lui-même ce qui peut bien traîner là.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, dit le forgeron, reprenant bonne humeur. Si c'est une véritable armure de mailles que vous voulez dire, il n'y a rien à faire. Il y faut l'habileté des nains, chaque petit anneau s'adaptant à quatre autres, etc Même si j'en étais capable, il me faudrait des semaines de travail. Et nous serons tous dans la tombe d'ici là, dit-il, ou du moins dans le ventre du dragon.

Ils se tordirent tous les mains dans leur consternation, et le forgeron commença à sourire. Mais ils étaient à présent tellement alarmés qu'ils ne voulaient pas renoncer au plan du meunier, et ils se tournèrent vers lui pour prendre conseil.

— Eh bien, dit-il, j'ai entendu dire que dans l'ancien temps ceux qui ne pouvaient acheter de brillants hauberts des Pays du Sud cousaient des anneaux d'acier sur une chemise de cuir, et ils se

contentaient de cela. Voyons ce qu'on peut faire dans cet ordre d'idées !

Gilles dut donc sortir son vieux pourpoint, et le forgeron fut réexpédié à sa forge. Là, on fourgonna dans tous les coins et on retourna l'amas de vieux métaux comme il n'avait pas été fait depuis bien des années. Au fin fond, on trouva tout un tas de petits anneaux, tombés de quelque cotte oubliée, du genre dont avait parlé le meunier. Sam, d'autant plus réfractaire et plus sombre que la tâche paraissait plus prometteuse, fut mis à l'œuvre sur-le-champ, rassemblant, assortissant et nettoyant les anneaux ; et quand (il se plut à le faire observer) la récolte fut nettement insuffisante pour quelqu'un d'aussi large de dos et de poitrine que Maître Aegidius, on lui fit fractionner de vieilles chaînes et marteler les maillons en anneaux aussi fins que les pouvait façonner son art.

On choisit les plus petits anneaux d'acier, que l'on cousit sur la poitrine du pourpoint, et les plus grands et grossiers furent fixés dans le dos ; puis, quand vinrent d'autres anneaux, tant le pauvre Sam fut durement houspillé, on prit une culotte du fermier pour les y coudre encore. Et le meunier découvrit tout en haut d'une étagère dans un coin sombre de la forge le vieux cadre de fer d'un casque et il mit le savetier à l'ouvrage pour le recouvrir de son mieux de cuir.

La tâche leur prit tout le reste de cette journée et toute celle du lendemain – qui étaient la veille des Rois et de l'Épiphanie, mais toutes festivités furent négligées. Le Fermier Gilles célébra l'occasion en consommant davantage de bière qu'à l'ordinaire ; mais le dragon, miséricordieusement, dort. Il avait oublié pour le moment tout ce qui était faim ou épée.

Le jour de l'Épiphanie, ils gravirent de bonne heure la colline, portant l'étrange résultat de leur travail. Gilles les attendait. Il n'avait plus d'excuse à avancer ; il mit donc le pourpoint et la culotte de mailles. Le meunier riait sous cape. Puis Gilles enfila ses bottes à genouillères et y fixa une vieille paire d'éperons ; il coiffa aussi le casque recouvert de cuir. Mais au dernier moment, il enfonça par-dessus un vieux chapeau de feutre et, par-dessus la cotte de mailles, il jeta sa grande cape grise.

— Pourquoi cela, Maître ? demandèrent-ils.

— Eh bien, répondit Gilles, si votre idée de la chasse au dragon est d'y aller en tintinnabulant comme le carillon de Cantorbéry, ce n'est pas la mienne. Il ne me paraît pas très raisonnable de faire savoir trop tôt à un dragon qu'on arrive le long de la route. Et un casque est un casque, donc un défi au combat. Que le dragon ne voie que mon vieux chapeau au-dessus de la haie et peut-être pourrai-je arriver un peu plus près avant que les difficultés ne commencent.

On avait cousu les anneaux de façon à les faire chevaucher,

chacun pendant librement sur celui d'en dessous et, pour tintinnabuler, certes, ils tintinnabulaient. La cape étouffait un peu le bruit, mais Gilles avait un drôle d'air dans son accoutrement. On se garda de le lui dire. On le ceignit non sans difficulté de la ceinture, à laquelle on suspendit le fourreau ; mais il dut porter l'épée à la main, car elle refusait de rester au fourreau sans y être maintenue de vive force.

Le fermier appela Garm. Il était un homme juste, selon ses propres lumières.

— Tu viens avec moi, mon chien, dit-il.

Le chien hurla.

— Au secours ! Au secours ! cria-t-il.

— Assez ! dit Gilles ou je t'en donnerai plus que n'importe quel dragon n'en serait capable. Tu connais l'odeur de celui-là et peut-être te montreras-tu utile, pour une fois.

Puis le Fermier Gilles demanda sa jument grise. Elle lui jeta un drôle de regard et renifla ses éperons. Mais elle se laissa monter ; et ils partirent, aucun ne se sentant bien à l'aise. Ils traversèrent le village au petit trot ; tous les villageois applaudirent et poussèrent des acclamations, la plupart de leurs fenêtres. Le fermier et sa jument faisaient aussi bonne figure qu'ils le pouvaient ; mais Garm n'avait aucune vergogne et il suivait furtivement, la queue basse.

Ils franchirent le pont à l'extrémité du village. Quand ils furent bien hors de vue, ils ralentirent le pas. Ils n'en passèrent pas moins trop tôt hors des terres du Fermier Gilles et des autres gens de Ham pour arriver dans des régions visitées par le dragon. On voyait des arbres brisés, des haies brûlées et de l'herbe noircie, et il régnait un vilain et inquiétant silence.

Le soleil brillait avec éclat, et le Fermier Gilles commença de regretter de ne pouvoir retirer un ou deux vêtements ; il se demanda aussi s'il n'avait pas pris une pinte de trop. « Belle fin de Noël et tout ça, pensa-t-il. Et j'aurai de la chance si ce n'est pas ma fin également. » Il s'épongea le visage avec un grand mouchoir – vert, pas rouge, car les chiffons rouges rendent les dragons furieux, du moins à ce qu'il avait entendu dire.

Mais il ne trouva pas le dragon. Garm n'était d'aucune utilité, naturellement. Il se tenait juste derrière la jument et refusait de se servir de son nez.

Ils finirent par arriver à une route sinueuse qui avait subi peu de dégâts et qui paraissait paisible et tranquille. Après l'avoir suivie sur un demi-mille, Gilles commença à se demander s'il n'avait pas accompli son devoir et tout ce qu'exigeait sa réputation. Il venait de

décider qu'il avait cherché assez longtemps et assez loin et il pensait à tourner bride, à rentrer dîner et à dire à ses amis que le dragon, l'ayant vu venir, s'était tout simplement enfui, quand il franchit un coude brusque.

Et voilà que le dragon était couché à moitié en travers d'une haie brisée, avec son horrible tête au milieu de la route.

— Au secours ! cria Garm, décampant.

La jument grise tomba, plouf ! sur son arrière-train, et le Fermier Gilles fut projeté en arrière dans un fossé. Quand il sortit la tête, le dragon bien éveillé le regardait.

— Bonjour ! dit le dragon. Vous semblez surpris.

— Bonjour ! répondit Gilles. Je le suis.

— Excusez-moi, dit le dragon. (Il avait dressé une oreille très soupçonneuse au tintement des anneaux lors de la chute du fermier.) Excusez-moi de vous poser cette question, mais serait-ce que vous me cherchiez, par hasard ?

— Non, certes ! répondit le fermier. Qui aurait pensé vous voir ici ? Je faisais seulement un tour à cheval.

Il sortit en hâte à quatre pattes du fossé et se rapprocha à reculons de la jument grise. Elle s'était redressée et broutait l'herbe du bord de la route, d'un air tout à fait détaché.

— C'est donc une heureuse chance que nous nous rencontrons, reprit le dragon. Tout le plaisir est pour moi. Ce sont là vos habits de fête, je suppose. Une nouvelle mode, peut-être ?

Le chapeau de feutre du Fermier Gilles était tombé et sa cape grise s'était entrouverte ; mais il paya d'effronterie.

— Oui, dit-il, c'est flambant neuf. Mais il faut que je rattrape mon chien. Il doit courir après des lapins, j'imagine.

— Moi je ne pense pas, dit Chrysophylax, se léchant les babines (signe d'amusement). Il sera rentré à la maison longtemps avant vous, je pense. Mais poursuivez votre chemin, je vous en prie, Maître... Voyons, je ne connais pas votre nom, me semble-t-il.

— Ni moi le vôtre, répliqua Gilles ; et restons-en là.

— Comme vous voudrez, dit Chrysophylax, se léchant derechef les babines, mais feignant de fermer les yeux.

Il avait le cœur mauvais (comme tous les dragons), mais pas très courageux (comme il n'est pas inhabituel). Il préférait un repas pour lequel il n'avait pas à se battre ; mais l'appétit lui était revenu après un bon et long somme. Le recteur d'Oakley avait été filandreur, et il y avait des années que le dragon n'avait goûté d'un bel homme bien gras. Il s'était à présent décidé à goûter de cette viande facile, et il attendait seulement que la vigilance du vieux benêt fût endormie.

Mais le vieux benêt ne l'était pas autant qu'il en avait l'air, et il ne quittait pas le dragon de l'œil, tandis même qu'il essayait de se

remettre en selle. La jument avait toutefois d'autres idées, et elle se mit à ruer et à faire des écarts quand Gilles voulut monter. Le dragon, pris d'impatience, s'apprêta à bondir.

— Excusez-moi ! dit-il. N'avez-vous pas perdu quelque chose ?

C'était un vieux truc, mais il réussit ; car Gilles avait, en effet, perdu quelque chose. Dans sa chute, il avait laissé tomber Caudimordax (ou plus vulgairement Mordqueues), et l'épée gisait sur le bord de la route. Il se baissa pour la ramasser, et le dragon s'élança. Mais pas aussi vite que Mordqueues. Aussitôt que l'épée fut dans la main du fermier, elle bondit en avant dans un éclair, droit sur les yeux du dragon.

— Holà ! s'écria le dragon, s'arrêtant pile. Qu'avez-vous là ?

— Ce n'est que Mordqueues, qui m'a été donnée par le Roi, répondit Gilles.

— Erreur n'est pas compte ! dit le dragon. Je vous demande pardon. (Il se coucha et s'aplatit, et le Fermier Gilles commença à se sentir plus à l'aise.) Je ne trouve pas que vous m'ayez traité loyalement.

— Comment cela ? demanda Gilles. Et d'ailleurs pourquoi le ferais-je ?

— Vous m'avez caché votre honorable nom et vous avez prétendu que notre rencontre était fortuite ; et pourtant vous êtes manifestement un chevalier de haut lignage. Il était d'usage autrefois pour les chevaliers, Monsieur, de lancer un défi en pareil cas, après échange convenable de titres et de lettres de créance.

— Peut-être l'était-ce et peut-être l'est-ce encore, répliqua Gilles, qui commençait à être assez content de lui. (Un homme qui voit s'aplatir devant lui un grand dragon impérial est bien excusable de se sentir quelque peu exalté.) Mais vous commettez plus d'une erreur, vieux dragon. Je ne suis pas chevalier. Je suis le Fermier Aegidius de Ham, moi ; et je ne puis sentir les intrus. J'ai déjà abattu des géants avec mon espingole pour avoir causé moins de dégâts que vous n'en avez fait. Et je n'avais pas non plus lancé de défi.

Le dragon fut troublé, « La peste soit de ce menteur de géant ! pensa-t-il. J'ai été tristement abusé. Et maintenant que diable fait-on devant un hardi fermier et une épée aussi brillante et agressive ? » Il ne pouvait se rappeler aucun précédent à pareille situation.

— Je m'appelle Chrysophylax, dit-il, Chrysophylax le Riche. En quoi puis-je servir votre honneur ? ajouta-t-il d'un ton engageant, surveillant l'épée et espérant éviter le combat.

— Vous pouvez décamper, vieille vermine du diable, dit Gilles, espérant lui aussi éviter le combat. Tout ce que je veux, c'est d'être débarrassé de vous. Filez illico d'ici et regagnez votre sale tanière !

Il s'avança sur Chrysophylax en agitant les bras comme pour

effrayer les corbeaux.

C'en fut bien assez pour Mordqueues. Elle tournoya en jetant des éclairs et s'abattit, frappant le dragon au joint de l'aile droite d'un coup retentissant qui le choqua à l'extrême. Naturellement, Gilles ne savait que très peu de chose sur les bonnes méthodes pour tuer un dragon, sans quoi l'épée eût pu atteindre quelque partie plus tendre ; mais Mordqueues fit de son mieux en des mains inexpertes. Cela suffit largement à Chrysophylax – il ne pourrait se servir de son aile pendant plusieurs jours. Il se redressa et se retourna pour prendre son vol, et il s'aperçut qu'il ne le pouvait pas. Le fermier sauta sur le dos de la jument. Le dragon se mit à courir. La jument aussi. Le dragon traversa un champ au galop, tout soufflant. La jument aussi. Le fermier criait à tue-tête, comme un spectateur d'une course de chevaux ; et il ne cessait de brandir Mordqueues. Plus le dragon courait vite, plus sa confusion s'accroissait ; et, tout ce temps, la jument grise allongeait le pas et le talonnait.

Ils poursuivirent leur course dans les chemins, par les ouvertures des claies, à travers maints champs et ruisseaux. Le dragon, fumant et beuglant, perdait tout sens de l'orientation. Il finit par arriver soudain au pont de Ham, le passa dans un bruit de tonnerre et descendit en rugissant la rue du village. Là, Garm eut l'impudence de se glisser hors d'une ruelle et de se joindre à la poursuite.

Tous les habitants étaient à leurs fenêtres ou sur les toits. Les uns riaient et d'autres poussaient des acclamations ; d'autres tapaient sur des étains, des poêles et des bouilloires ; et d'autres encore soufflaient dans des cors, des pipeaux ou des sifflets ; et le recteur fit sonner les cloches. Pareil tintamarre et pareille agitation ne s'étaient pas vus à Ham depuis un bon siècle.

Juste devant l'église, le dragon abandonna. Pantelant, il se coucha au milieu de la route. Garm vint renifler sa queue, mais Chrysophylax avait toute honte bue.

— Bonnes gens et vaillant guerrier, dit-il, haletant, tandis que le Fermier Gilles s'avavançait à cheval et que les villageois s'assemblaient alentour (à distance raisonnable) avec des fourches, des perches et des tisonniers à la main. Bonnes gens, ne me tuez pas ! Je suis très riche. Je paierai tous les dégâts que j'ai commis. Je paierai les funérailles de tous ceux que j'ai tués et particulièrement du recteur d'Oakley ; il aura un beau cénotaphe – encore qu'il fût assez maigre. Je ferai à chacun de vous un vraiment beau présent, si seulement vous me laissez rentrer chez moi le chercher.

— Combien ? demanda le fermier.

— Eh bien, dit le dragon, faisant un rapide calcul (il remarqua que la foule était assez nombreuse), treize shillings et huit pence à chacun ?

— Baliverne ! dit Gilles.

— Sottise ! dirent les gens.

— Foutaise ! dit le chien.

— Deux guinées d'or à chacun, et demi-tarif pour les enfants ? proposa le dragon.

— Et les chiens ? demanda Garm.

— Poursuivez ! dit le fermier. Nous écoutons.

— Dix livres et une bourse d'argent pour chaque âme et des colliers d'or pour les chiens ? dit Chrysophylax avec anxiété.

— À mort ! crièrent les assistants, qui commençaient à s'impatier.

— Un sac d'or pour tout le monde, et des diamants pour les dames ? dit vivement Chrysophylax.

— Voilà qui commence à être plus raisonnable, mais pas suffisamment, dit le Fermier Gilles.

— Vous avez de nouveau oublié les chiens, dit Garm.

— Des sacs de quelle dimension ? dirent les hommes.

— Combien de diamants ? dirent leurs femmes.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le dragon. Ce sera ma ruine.

— Vous la méritez, répliqua Gilles. Vous avez le choix entre la ruine et la mort là où vous êtes.

Il brandit Mordqueues, et le dragon se fit tout petit.

— Décidez-vous ! crièrent les gens, s'enhardissant assez pour se rapprocher.

Chrysophylax cilla ; mais en son for intérieur, il riait : un tremblement silencieux qui passa inaperçu. Leur marchandage commençait à l'amuser. Ils s'attendaient de toute évidence à retirer quelque chose de l'aventure. Ils savaient bien peu des façons du vaste et pervers monde – en fait, il n'existait plus dans tout le royaume un seul humain à avoir eu une expérience authentique des tractations avec les dragons, ni de leurs tours. Chrysophylax reprenait son souffle, et ses esprits en même temps. Il se lécha les babines.

— Dites votre prix ! reprit-il.

Tous se mirent alors à parler en même temps. Chrysophylax écoutait avec intérêt. Une seule voix l'inquiéta : celle du forgeron :

— Il n'en sortira rien de bon, notez ce que je vous dis, fit-il. Un dragon ne reviendra pas, malgré que vous en ayez. Mais il n'en sortira rien de bon, de toute façon.

— Vous pouvez rester en dehors de l'affaire, si cela vous chante, lui dit-on.

Et on reprit le chipotage, sans plus guère s'occuper du dragon.

Chrysophylax releva la tête ; mais s'il pensait bondir sur eux ou s'échapper subrepticement pendant la discussion, il fut déçu. Le Fermier Gilles se tenait à côté de lui, mordillant un brin de paille et

réfléchissant ; mais il avait Mordqueues à la main, et il tenait le dragon à l'œil.

— Restez où vous êtes, vous ! dit-il, ou vous recevrez votre dû, qu'il y ait ou n'y ait pas d'or.

Le dragon s'aplatit. Enfin, le recteur fut chargé de parler au nom de tous, et il vint au côté de Gilles.

— Vil dragon ! dit-il. Vous devrez rapporter ici même toutes vos richesses mal acquises ; et après le dédommagement de ceux que vous avez lésés, nous les partagerons équitablement entre nous. Alors, si vous faites solennellement vœu de ne plus troubler nos terres, ni d'exciter un autre monstre à nous tourmenter, nous vous laisserons rentrer chez vous tant avec votre tête qu'avec votre queue. Et maintenant, vous allez prêter des serments de revenir (avec votre rançon) assez puissants pour que même la conscience d'un dragon les doive observer.

Chrysophylax accepta après une affectation assez plausible d'hésitation. Lamentant sa ruine, il versa même de chaudes larmes qui firent sur la route des flaquas fumantes ; mais personne n'en fut ému. Il prononça maints serments, aussi solennels qu'étonnants, comme quoi il reviendrait avec toutes ses richesses le jour de la Saint-Hilaire et Saint-Félix. Cela lui donnait une semaine, temps beaucoup trop court pour le voyage, comme la moindre réflexion l'aurait pu suggérer, même à qui ignorait la géographie. On le laissa néanmoins partir après l'avoir escorté jusqu'au pont.

— À notre prochaine rencontre ! cria-t-il en franchissant la rivière. Je suis sûr que nous l'attendrons tous avec impatience.

— Certainement, répondirent les villageois.

Ils étaient fort sots, évidemment. Car, si les serments qu'il avait prononcés devaient faire peser sur la conscience le chagrin et une grande crainte du désastre, il n'avait, hélas ! pas de conscience du tout. Et, bien que cette regrettable absence chez quelqu'un de lignée impériale dépassât la compréhension des simples, le recteur au moins, avec le savoir qu'il avait acquis dans les livres, aurait bien pu la deviner. Peut-être était-ce le cas. C'était un grammairien, et il était sans doute plus capable que les autres de voir dans l'avenir.

Le forgeron hocha la tête en rentrant à sa forge. Des noms de mauvais augure, Hilaire et Félix ! disait-il. Je n'en aime pas la consonance.

Le Roi apprit vite la nouvelle, naturellement. Elle courut par le royaume comme une traînée de poudre, et elle ne perdit rien en cours de route. Le Roi fut profondément intéressé, pour diverses raisons, dont la moindre n'était pas le côté financier ; et il décida de se rendre en personne à Ham, où il semblait se passer des choses étranges.

Il arriva quatre jours après le départ du dragon, traversant le pont

sur son cheval blanc, accompagné de nombreux chevaliers et trompettes et suivi d'un grand train de bagage. Tous les habitants avaient revêtu leurs meilleurs habits et s'étaient massés le long de la rue pour l'accueillir. La cavalcade s'arrêta sur l'espace découvert devant le portail de l'église. Le Fermier Gilles s'agenouilla devant le Roi, quand il lui fut présenté mais le Roi lui dit de se lever et lui donna positivement une tape dans le dos. Les chevaliers affectèrent de ne pas remarquer cette familiarité.

Le Roi ordonna que la population du village s'assemblât dans le grand pré du Fermier Gilles au bord de la rivière ; et quand tous furent ainsi réunis (y compris Garm, qui se sentait en cause), il plut à sa gracieuse majesté Augustus Bonifacius rex et basileus de leur adresser la parole.

Il expliqua soigneusement que les biens du misérable Chrysophylax lui appartenaient tous à lui, seigneur du pays. Il passa assez légèrement sur sa prétention à la suzeraineté des terres montagneuses (assez discutable) ; mais « nous ne doutons en aucun cas, dit-il, que tout le trésor de ce vil dragon fut volé à nos ancêtres. Nous sommes toutefois, chacun le sait, aussi juste que généreux, et notre bon lige Aegidius recevra une récompense convenable ; et aucun de nos loyaux sujets de ce lieu ne partira sans un témoignage de notre estime, du recteur au plus petit. Car nous sommes fort satisfait de Ham. Ici au moins, une population robuste et exempte de corruption conserve encore l'ancien courage de notre race ». Les chevaliers bavardaient entre eux de la nouvelle mode des chapeaux.

Les villageois firent force courbettes et révérences et remercièrent humblement. Mais ils regrettaient à présent de ne pas s'être arrêtés à l'offre du dragon de dix livres pour tous, et ils gardèrent l'affaire pour eux. Ils en savaient assez, en tout cas, pour être sûrs que l'estime du Roi ne se monterait pas à cette somme. Garm remarqua qu'il n'était fait aucune mention des chiens. Le Fermier Gilles était le seul à être vraiment satisfait. Il se sentait assuré de quelque récompense, et il était rudement content d'être sorti sain et sauf d'une vilaine affaire avec une réputation locale plus forte que jamais.

Le Roi ne repartit pas. Il planta ses tentes dans le champ du Fermier Gilles pour attendre le quatorze janvier, en se divertissant du mieux possible dans un misérable village éloigné de la capitale. En trois jours, la suite royale dévora presque tout le pain, le beurre, les œufs, les poulets, le lard et le mouton, et but jusqu'à la dernière goutte de vieille bière existante. Après quoi, les chevaliers commencèrent à grogner sur les portions congrues. Mais le Roi paya tout avec libéralité (en bons qui seraient honorés dans la suite par le Trésor, qu'il espérait

voir bientôt richement rempli) ; de sorte que les habitants de Ham, qui ignoraient l'état actuel du Trésor, étaient satisfaits.

Le quatorze janvier, fête d'Hilaire et Félix, arriva, et tout le monde fut sur pied de bonne heure. Les chevaliers revêtirent leur armure, le fermier mit sa cotte de mailles de fortune, et les premiers sourirent ouvertement jusqu'à ce qu'ils aperçurent le froncement de sourcils du Roi. Le fermier arbora aussi Mordqueues, qui entra dans le fourreau comme dans du beurre et y resta. Le recteur observa l'épée avec insistance et hocha la tête. Le forgeron ricana.

Midi vint. Tous étaient trop anxieux pour beaucoup manger. L'après-midi traîna en longueur. Mais Mordqueues ne montrait toujours aucune velléité de sauter hors du fourreau. Aucun des guetteurs des collines, aucun des petits garçons grimpés au sommet des plus grands arbres ne voyaient, dans l'air ou sur terre, rien qui pût annoncer le retour du dragon.

Le forgeron se promenait de-ci de-là en sifflant ; mais ce fut seulement lorsque la nuit tomba et que les étoiles sortirent que les autres habitants du village commencèrent à soupçonner que le dragon n'avait aucune intention de revenir. Se rappelant pourtant les nombreux serments aussi étonnants que solennels, ils continuèrent d'espérer. Toutefois, lorsque minuit sonna et que le jour fixé fut définitivement passé, leur déception fut profonde. Le forgeron était ravi.

— Je vous l'avais dit, fit-il observer.

Mais ils n'étaient toujours pas convaincus.

— Après tout, il était grièvement blessé, dit quelqu'un.

— On ne lui a pas donné assez de temps, dirent d'autres. C'est un trajet fichtrement long d'ici aux montagnes, et il aurait beaucoup à porter. Peut-être a-t-il fallu chercher de l'aide.

Mais le lendemain passa, et le jour suivant. Tous abandonnèrent alors tout espoir. Le Roi était dans une rage folle. Les victuailles et la boisson étaient épuisées, et les chevaliers grognaient bruyamment. Ils voulaient aller retrouver les divertissements de la cour. Mais le Roi, lui, voulait de l'argent.

Il prit congé de ses loyaux sujets, mais il se montra bref et sec, et il annula la moitié des bons sur le Trésor. Il manifesta une grande froideur envers le Fermier Gilles et le congédia d'un signe de tête.

— Vous aurez de nos nouvelles plus tard, dit-il.

Et il s'en fut avec ses chevaliers et ses trompettes.

Les plus optimistes et les plus simples s'imaginèrent qu'un message viendrait bientôt de la cour pour convoquer Maître Aegidius auprès du Roi, qui le ferait au moins chevalier. En moins d'une

semaine, le message arriva ; mais il était d'autre sorte. Il était écrit et signé en trois exemplaires : un pour Gilles, un pour le recteur et un à afficher à la porte de l'église. Seul l'exemplaire adressé au recteur avait une utilité quelconque, l'écriture de la cour étant particulière et aussi ténébreuse pour les braves gens de Ham que le latin de la Bible. Mais le recteur traduisit le message en langue vulgaire et le lut en chaire. Il était bref et sans ambages (pour une lettre royale) ; le Roi était pressé.

« Nous, Augustus B.A.A.P. et M rex, etc. faisons savoir que nous avons décidé, pour la sécurité du royaume et la défense de notre honneur, que le dragon se donnant le nom de Chrysophylax le Riche sera recherché et exemplairement châtié pour ses méfaits, dommages, félonies et infâme parjure. Nous ordonnons par la présente que tous les chevaliers de notre royale Maison prennent les armes et s'apprentent à partir pour cette quête dès l'arrivée à notre cour de Maître Aegidius A. J. Agricola. Attendu que ledit Aegidius a montré sa fidélité et sa grande aptitude à disposer des géants, dragons et autres ennemis de la paix du Roi, nous lui ordonnons de se mettre en route immédiatement pour se joindre sans délai à nos chevaliers. »

Les gens déclarèrent que c'était là un grand honneur, bien proche de l'adoubement. Le meunier fut jaloux.

— L'ami Aegidius fait son ascension dans le monde, dit-il. J'espère qu'il voudra bien encore nous connaître à son retour.

— Il se pourrait qu'il ne revienne jamais, dit le forgeron.

— En voilà assez de votre part, vieille tête de lard ! s'écria le fermier passablement mécontent. Je me moque de l'honneur ! Si je reviens, même la compagnie du meunier sera la bienvenue. C'est toutefois un certain réconfort de penser que je serai débarrassé de vous deux pour un moment.

Sur quoi, il les quitta.

On ne peut présenter des excuses au Roi comme on le fait avec des voisins ; aussi, moutons ou pas, labourage ou non, sans considération de traites ou d'arrosages, il fut bien obligé de monter sur sa vieille jument grise et de partir. Le recteur lui fit alors ses adieux.

— J'espère que vous vous êtes muni d'une forte corde ? dit-il.

— Pourquoi ? demanda Gilles. Pour me pendre ?

— Que non ! Prenez courage, Maître Aegidius ! répondit le recteur. Il me semble que vous avez une chance à laquelle vous pouvez vous fier. Mais prenez aussi une longue corde, car vous

pourrez en avoir besoin, si je vois juste. Et maintenant adieu et revenez-nous sain et sauf !

— Oui. Et pour trouver toute ma maison et mes terres dans la mélasse. La peste soit des dragons ! s'écria Gilles.

Puis, après avoir fourré un grand rouleau de corde dans un sac accroché à sa selle, il monta et s'en fut.

Il n'emmena pas le chien, qui avait eu soin de se tenir hors de vue toute la matinée. Mais après son départ, Garm revint furtivement à la maison et y resta ; il hurla toute la nuit et fut battu pour cela, mais il ne s'arrêta pas.

— Au secours, ouahou, au secours ! criait-il. Je ne reverrai plus jamais mon maître bien-aimé, et il était si terrible et si splendide ! Je voudrais être parti avec lui, ah oui !

— Tais-toi ! dit la femme du fermier, sans quoi tu ne vivras jamais pour voir s'il revient ou non.

Le forgeron entendit les hurlements :

— Mauvais augure ! dit-il gaiement.

De nombreux jours passèrent sans qu'aucune nouvelle ne vînt.

— Pas de nouvelles, mauvaises nouvelles, dit-il, et il se mit à chanter joyeusement.

Le Fermier Gilles arriva à la cour fatigué et couvert de poussière. Mais les chevaliers, revêtus de mailles polies et coiffés de casques étincelants, se tenaient tous à côté de leur cheval. La convocation du Roi et l'inclusion du fermier parmi eux les avaient ennuyés ; ils tinrent donc à observer les ordres à la lettre et à partir dès la venue de Gilles. Le pauvre fermier eut à peine le temps d'avalier un morceau de pain trempé dans du vin avant de reprendre la route. La jument fut offensée. Ce qu'elle pensait du Roi resta heureusement inexprimé, car c'était assurément fort éloigné de toute féauté.

Le jour était déjà avancé. « Il est trop tard pour se mettre à la chasse au dragon », pensa Gilles. Mais ils n'allèrent pas loin. Une fois partis, les chevaliers n'étaient pas pressés. Ils chevauchaient à loisir, en une longue file sans ordre de chevaliers, écuyers, valets et poneys chargés de bagage ; et le Fermier Gilles suivait en cahotant sur sa jument fatiguée.

Le soir venu, ils firent halte et dressèrent leurs tentes. Rien n'avait été prévu pour le Fermier Gilles, et il dut emprunter ce qu'il pouvait. La jument était indignée, et elle renia son allégeance à la maison d'Augustus Bonifacius.

Le lendemain, ils reprirent leur route, ainsi que toute la journée suivante. Le troisième jour, ils aperçurent vaguement dans le lointain les montagnes inhospitalières, et ils se trouvèrent peu après dans des

régions ou la suzeraineté d'Augustus Bonifacius n'était pas universellement reconnue. Ils chevauchèrent alors avec plus d'attention et en se tenant mieux groupés.

Le quatrième jour, ils atteignirent les limites des terres équivoques, réputées habitées par des créatures légendaires et, soudain, l'un de ceux qui chevauchaient en tête tomba sur d'inquiétantes empreintes dans le sable au bord d'une rivière. Ils appelèrent le fermier.

— Qu'est-ce que cela, Maître Aegidius ? demandèrent-ils.

— Des pas de dragon, dit-il.

Ils repartirent donc vers l'ouest avec le Fermier Gilles à leur tête, et tous les anneaux tintinnabulaient sur sa veste de cuir. Cela n'avait guère d'importance, car tous les chevaliers riaient et bavardaient, et un ménestrel qui les accompagnait chantait un lai. Ils reprenaient de temps à autre le refrain et le chantaient en chœur, très haut et très fort. C'était encourageant, car la chanson était bonne – elle avait été composée jadis, en un temps où les batailles étaient plus fréquentes que les tournois : mais c'était également peu sage. Leur venue était à présent connue de toutes les créatures du pays, et les dragons dressaient l'oreille dans tous les antres de l'ouest. Il n'y avait plus aucune chance de surprendre le vieux Chrysophylax durant un somme.

La chance (ou peut-être la jument grise elle-même) voulut que, au moment où ils entraient dans l'ombre des montagnes ténébreuses, la bête du Fermier Gilles se mît à boiter. Ils avaient alors commencé à chevaucher le long de sentiers escarpés et pierreux, grimpant avec peine dans une inquiétude croissante. Petit à petit, la jument ralentit et se trouva en arrière dans la file ; elle trébuchait, boitait, clochait, et elle avait un air si patient et si triste que le Fermier Gilles dut mettre pied à terre et marcher à son côté. Ils ne tardèrent pas à se trouver tout en queue, parmi les poneys de bât ; mais personne ne s'occupait d'eux. Les chevaliers discutaient de préséance et d'étiquette, et leur attention était distraite. Sans quoi, ils auraient observé que les empreintes de dragon se faisaient manifestes et nombreuses.

En fait, ils étaient arrivés aux lieux que Chrysophylax fréquentait souvent et où il atterrissait après avoir pris son exercice quotidien dans les airs. Les collines les plus basses et les pentes de part et d'autre du sentier avaient un aspect roussi et piétiné. Il y avait peu d'herbe, et les tronçons tordus de bruyère et d'ajoncs se dressaient tout noir au milieu de larges pièces de cendre et de terre brûlée. La région avait servi de terrain de jeux aux dragons durant maintes années. La montagne s'élevait comme une muraille sombre devant eux.

Le Fermier Gilles était soucieux pour sa jument ; mais il était heureux de l'excuse qu'elle lui offrait de ne plus se faire autant

remarquer. Il ne lui avait guère plu de chevaucher à la tête de pareille cavalcade en ces lieux louches et lugubres. Il en fut encore plus content un moment plus tard, et il eut matière à remercier sa chance (et sa jument). Car, juste vers midi – le jour de la Chandeleur, septième de leur voyage – Mordqueues bondit hors du fourreau, et le dragon hors de son antre.

Sans avertissement ni cérémonie, il fonça pour livrer bataille. Il se rua sur eux en poussant un rugissement. Loin de chez lui, il ne s'était pas montré trop courageux, en dépit de son antique et impérial lignage. Mais à présent, il était empli d'une bouillante colère ; car il se battait à sa propre porte, pour ainsi dire, et il avait tout son trésor à défendre. Il déboucha de derrière un épaulement de la montagne comme une tonne de météorite dans un bruit de tonnerre et une rafale d'éclairs rouges.

La discussion sur les préséances s'interrompit net. Tous les chevaux firent un écart d'un côté ou de l'autre, et plusieurs des chevaliers tombèrent. Les poneys avec le bagage et les valets tournèrent les talons et s'enfuirent aussitôt. Eux n'avaient aucun doute sur l'ordre de préséance.

Vint soudain une bouffée de fumée qui les suffoqua tous, et au beau milieu de celle-ci le dragon se précipita avec fracas sur la tête de file. Plusieurs chevaliers furent tués avant d'avoir pu lancer leur solennel défi au combat, et plusieurs autres tombèrent à la renverse avec leurs chevaux. Quant aux autres, leurs coursiers prirent soin d'eux, tournèrent bride et s'enfuirent, emportant leurs maîtres bon gré mal gré. Bon gré, certes, pour la plupart.

Mais la vieille jument grise ne recula pas. Peut-être craignait-elle de se briser les jambes sur le sentier escarpé et pierreux. Peut-être se sentait-elle trop fatiguée pour fuir. Elle savait d'instinct que les dragons en vol sont pires derrière que devant soi et qu'il faut une rapidité plus grande que celle d'un cheval de course pour que la fuite présente quelque utilité. D'ailleurs, elle avait déjà vu ce Chrysophylax, et elle se rappelait l'avoir pourchassé à travers champs et ruisseaux dans son propre pays jusqu'à ce qu'il se couchât, dompté, dans la grand' rue du village. En tout cas, elle raidit ses jambes et s'ébroua. Le Fermier Gilles pâlit autant que son visage le permettait, mais il resta à son côté, car il semblait n'y avoir rien d'autre à faire.

Et c'est ainsi que le dragon, chargeant le long de la file, vit soudain juste devant lui son vieil ennemi, Mordqueues à la main. C'était la dernière chose à quoi il s'attendît. Il fit un crochet de côté telle une grande chauve-souris et s'affaissa au flanc de la colline tout près de la route. La jument grise s'avança, oubliant tout à fait de boiter. Le Fermier Gilles, grandement encouragé, avait grimpé en hâte sur son dos.

— Faites excuse, dit-il, mais me chercheriez-vous, par hasard ?

— Non, certes ! répondit Chrysophylax. Qui eût pensé vous voir ici ? Je voletais simplement par là.

— Nous nous rencontrons donc par chance, dit Gilles, et tout le plaisir est pour moi, car je vous cherchais précisément. Qui mieux est, j'ai un petit compte à régler avec vous, un compte multiple, pourrais-je dire.

Le dragon s'ébroua. Le Fermier Gilles leva le bras pour se garer de la bouffée chaude et, dans un éclair, Mordqueues s'élança en avant, frôlant dangereusement le museau du dragon.

— Holà ! fit-il, et il cessa de souffler.

Il se mit à trembler et à reculer, et tout le feu qu'il avait en lui se refroidit.

— Vous n'êtes pas venu pour me tuer, j'espère, bon maître ? gémit-il.

— Non, non ! répondit le fermier. Je n'ai pas parlé de tuer.

La jument grise renifla.

— Alors, si je puis me permettre de le demander, pourquoi tous ces chevaliers ? demanda Chrysophylax. Les chevaliers tuent toujours les dragons, si nous ne les tuons pas d'abord.

— Je n'ai rien à voir avec eux. Ils ne me sont rien, dit Gilles. De toute façon, ils sont tous morts ou partis, à présent. Mais qu'en est-il de ce que vous avez dit à la dernière Épiphanie ?

— Quoi donc ? fit le dragon avec inquiétude.

— Vous avez près d'un mois de retard, dit Gilles, et le terme est largement échü. Je suis venu recouvrer la créance. Vous devriez solliciter mon pardon de tous les ennuis que vous m'avez causés.

— Je le fais, certes ! répondit l'autre. Je voudrais bien que vous ne vous soyez pas mis en peine de venir.

— Ce sera jusqu'au dernier liard de votre trésor, cette fois, et sans marchandage, dit Gilles. Ou vous êtes mort et je pendrai votre peau au clocher de notre église en manière d'avertissement.

— Votre dureté est cruelle ! dit le dragon.

— Marché conclu reste conclu, dit Gilles.

— Ne pourrais-je conserver une bague ou deux et une miette d'or, en considération du paiement comptant ? demanda-t-il.

— Pas un bouton de cuivre ! répliqua Gilles.

Ils continuèrent donc à discuter et barguigner comme gens à la foire. Mais la conclusion fut celle à laquelle on pouvait s'attendre ; car, quoi que l'on puisse dire d'autre, rares étaient ceux qui étaient jamais venus à bout du Fermier Gilles en matière de marchandage.

Le dragon dut parcourir à pied le chemin du retour à sa caverne, car Gilles ne quittait pas son côté, Mordqueues fermement tenu en main. Un étroit sentier montait en serpentant autour de la montagne,

et il y avait à peine la place pour marcher à deux de front. La jument suivait sur leurs talons d'un air un peu songeur.

Cela faisait au moins cinq milles d'un parcours assez rude ; et Gilles traînait la patte, tout haletant, mais sans quitter un instant des yeux le dragon. Enfin, sur le flanc ouest de la montagne, ils arrivèrent à l'entrée de la caverne. Elle était vaste, noire et sinistre, et ses portes d'airain tournaient sur de grands piliers de fer. Ç'avait clairement été une place forte, orgueilleuse, en des temps depuis longtemps oubliés ; car les dragons n'élèvent pas pareils ouvrages et ne creusent pas pareilles excavations, mais résident plutôt, quand ils le peuvent, dans les tombeaux et les trésoreries des puissants et des géants des anciens temps. Les portes de cette demeure profonde étaient grandes ouvertes, et ils firent halte à leur ombre. Jusqu'alors, Chrysophylax n'avait eu aucune occasion de s'échapper ; mais, arrivé à sa propre porte, il s'élança en avant, prêt à s'y enfourner.

Le Fermier Gilles lui donna un coup du plat de l'épée.

— Holà ! s'écria-t-il. Avant que vous n'entriez, j'ai quelque chose à vous dire. Si vous n'êtes pas rapidement ressorti avec quelque chose qui vaille la peine, je vous suis pour vous couper la queue en manière d'avertissement.

La jument renifla. Elle ne pouvait imaginer le Fermier Gilles en train de descendre seul dans un antre de dragon pour quelque trésor que ce fût. Mais Chrysophylax était tout prêt à le croire, avec ce Mordqueues si brillant, si acéré et tout. Et peut-être n'avait-il pas tort et la jument n'avait-elle pas encore compris, en dépit de toute sa sagesse, le changement intervenu chez son maître. Le Fermier Gilles suivait sa chance et, après deux rencontres, il commençait à imaginer que le dragon ne pouvait lui tenir tête.

En tout cas, Chrysophylax ressortit très vivement avec vingt livres (troy)[3] d'or et d'argent et un coffre de bagues, de colliers et autres belles choses.

— Voilà ! dit-il.

— Où ça ? demanda Gilles. Cela ne fait même pas la moitié du compte ; si c'est ce que vous voulez dire. Ni la moitié de ce que vous possédez, j'en mettrais ma main au feu !

— Bien sûr que non ! dit le dragon, assez perturbé de s'apercevoir que la vivacité d'esprit du fermier semblait s'être beaucoup éveillée depuis la fameuse journée dans le village. Bien sûr que non ! Mais je ne peux pas tout apporter d'un seul coup.

— Ni de deux, je gage, dit Gilles. Allez, rentrez et ressortez dare-dare, où je vous fais goûter de Mordqueues !

— Non ! s'écria le dragon, et de bondir à l'intérieur pour ressortir dare-dare. Voilà ! dit-il, déposant à terre un énorme chargement d'or et deux coffres de diamants.

— Eh bien, encore un essai ! dit le fermier. Et plus poussé !

— C'est dur, cruellement dur, répliqua le dragon, non sans repartir.

Mais, à ce moment, la jument grise commençait à s'inquiéter quelque peu pour son propre compte. « Qui va emporter toutes ces pesantes marchandises, je me le demande ? » pensait-elle ; et elle jeta un long regard si triste sur tous les sacs et les coffres que le fermier devina sa pensée.

— Ne t'en fais pas, ma fille ! dit-il. On fera transporter tout cela par le dragon.

— Miséricorde ! fit le dragon, entendant ces derniers mots comme il sortait de la caverne pour la troisième fois avec le plus gros chargement de tous et une grande quantité de riches bijoux semblables à des flammes vertes et rouges. Miséricorde ! Si je porte tout cela, ce sera ma mort et je ne pourrais jamais venir à bout d'un seul sac de plus, dussiez-vous me tuer.

— Ainsi donc, il y en a encore ? demanda le fermier.

— Oui, dit le dragon, suffisamment pour maintenir mon honorabilité. (Il disait presque la vérité, par extraordinaire, et ce ne fut que sagesse, comme il se révéla.) Si vous voulez bien me laisser ce qui reste, reprit-il, fort astucieusement, je serai à jamais votre ami. Et je transporterai tout ce trésor jusqu'à la demeure de votre honneur et non à celle du Roi. Et qui plus est, je vous aiderai à le conserver, dit-il.

Le fermier se cura alors les dents de la main gauche et réfléchit très fort durant une minute. Puis : « Ça va ! » dit-il avec une louable sagesse. Un chevalier se serait obstiné à exiger la totalité du trésor et aurait appelé une malédiction dessus. Et si Gilles avait réduit le dragon au désespoir, il aurait bien pu se faire que celui-ci finisse par se retourner et combattre en dépit de Mordqueues. Auquel cas, le fermier, s'il n'était pas lui-même tué, aurait dû abattre son transporteur et abandonner la majeure partie de ses acquisitions dans les montagnes.

C'en fut donc terminé. Gilles bourra ses poches de bijoux, simplement pour le cas où quelque chose irait de travers ; et il donna un petit chargement à porter à la jument grise. Tout le reste, il l'arrima dans des caisses et des sacs sur le dos de Chrysophylax, au point de lui donner l'air d'un fourgon de déménagement. Il n'y avait aucun risque de le voir s'envoler, le chargement étant par trop lourd ; Gilles lui avait d'ailleurs lié les ailes.

— Cette corde s'est révélée rudement précieuse en fin de compte ! pensa-t-il, adressant une pensée reconnaissante au recteur.

Et le dragon partit au trot, tout haletant, la jument derrière lui, tandis que le fermier brandissait Caudimordax, très brillante et menaçante. Il n'osait tenter aucun tour de sa façon.

En dépit de leurs fardeaux, la jument et le dragon allèrent meilleur train que la cavalcade ne l'avait fait à l'aller. Car le Fermier Gilles était pressé – la moindre raison n'étant pas qu'il avait peu de nourriture dans ses sacs. Sans compter qu'il n'avait aucune confiance en Chrysophylax qui avait trahi ses serments si solennels et si contraignants, et il se demandait fort comment passer la nuit à l'abri de la mort ou d'une grande perte. Mais, avant la tombée de la nuit, il eut encore de la chance ; car ils rattrapèrent une demi-douzaine des valets et des poneys qui, partis en hâte, erraient à présent perdus dans les Collines Sauvages. Dans leur peur et leur étonnement, ils se débandèrent, mais Gilles les rappela à grands cris.

— Hé, les gars, dit-il. Revenez ! J'ai du travail pour vous et de bons gages tant que durera ce bagage.

Ils entrèrent donc à son service, heureux d'avoir un guide et pensant que leurs gages pourraient bien être payés plus régulièrement à présent qu'il n'avait été d'usage jusqu'alors. Puis ils reprirent leur chevauchée, à sept hommes, six poneys, une jument et un dragon ; et Gilles, qui commençait d'avoir l'impression d'être un seigneur, bomba le torse. Ils s'arrêtèrent aussi rarement que possible. À la nuit, le Fermier Gilles ligota le dragon à quatre piquets, un pour chaque patte, et il désigna trois hommes pour le surveiller à tour de rôle. Mais la jument grise garda l'œil à demi ouvert pour le cas où les hommes tenteraient quelque coup pour leur propre compte.

Au bout de trois jours, ils eurent repassé les frontières de leur propre pays ; et leur arrivée suscita un étonnement et un tumulte tels que l'on en avait rarement vu entre les deux mers. Au premier village où ils s'arrêtèrent, on les combla gratis de nourriture et de boisson, et la moitié des jeunes gars voulut se joindre à la procession. Gilles choisit une douzaine de jeunes gens bien découplés. Il leur promit de bons gages et leur acheta les montures qu'il put obtenir. Il commençait à avoir des idées.

Après une journée de repos, il repartit avec sa nouvelle escorte sur les talons. Elle chantait des chansons en son honneur ; quoique grossières et serviles, elles ne déplaisaient pas à ses oreilles. Certains poussaient des vivats et d'autres riaient. C'était un spectacle aussi joyeux qu'étonnant.

Le Fermier Gilles effectua bientôt un virage en direction de sa propre maison, et il n'approcha jamais de la cour du Roi, non plus qu'il n'envoya de message. Mais la nouvelle du retour de Maître Aegidius se répandit de l'ouest avec la rapidité de l'éclair ; et elle suscita partout un grand étonnement et une grande confusion. Car elle suivait de près une proclamation royale invitant toutes les villes et

tous les villages à prendre le deuil des braves chevaliers tombés dans le passage des montagnes.

Partout où passait Gilles, le deuil était abandonné, les cloches sonnaient et les populations se pressaient au bord de la route, criant, agitant bonnets et écharpes. Mais elles huaient le pauvre dragon au point qu'il commença de regretter amèrement le marché qu'il avait fait. C'était une humiliation affreuse pour un dragon de lignage ancien et impérial. À l'arrivée à Ham, tous les chiens aboyèrent après lui avec mépris. Tous, sauf Garm : il n'avait d'yeux, d'oreilles et de nez que pour son maître. En fait, il perdit totalement la tête et se lança dans des galipettes tout le long de la rue.

Ham réserva naturellement au fermier un merveilleux accueil ; mais sans doute rien ne lui plut-il davantage que de voir le meunier incapable du moindre sarcasme et le forgeron totalement décontenancé.

— Ce n'est pas la fin de l'affaire, croyez-m'en ! dit-il ; mais il ne trouva rien de pire, et il baissa la tête d'un air sombre.

Le Fermier Gilles gravit la colline avec ses six hommes, sa douzaine de gars bien découplés, le dragon et tout, et là, ils restèrent tranquilles quelque temps. Seul le recteur fut invité dans la maison.

La nouvelle ne tarda pas à atteindre la capitale et, oubliant le deuil officiel de même que leurs affaires, les gens s'assemblèrent dans les rues. Il y avait beaucoup d'acclamations et de tumulte.

Le Roi, dans sa grande demeure, se rongait les ongles et tirait sa barbe. Partagé entre la désolation et la fureur (sans compter l'inquiétude financière), il était d'humeur si sombre que nul n'osait lui parler. Mais le vacarme de la ville finit par atteindre ses oreilles : cela n'évoquait ni le deuil, ni les pleurs.

— Qu'est-ce que tout ce bruit ? demanda-t-il. Dites aux gens de rentrer chez eux et de se lamenter décemment ! Cela ressemble plutôt à la foire aux oies.

— Le dragon est revenu, seigneur, répondit-on.

— Comment ! s'écria le Roi. Mandez mes chevaliers, ou ce qu'il en reste !

— Il n'en est point besoin, seigneur, répondit-on. Avec Maître Aegidius derrière lui, le dragon est aussi domestiqué qu'il est possible. Du moins est-ce ce que l'on nous a dit. La nouvelle en est venue il y a peu, et les informations sont contradictoires.

— Par exemple ! s'écria le Roi, l'air grandement soulagé. Et dire que nous avons ordonné pour après-demain le chant d'un hymne funèbre à la mémoire de ce garçon ! Que l'on annule cela ! Y a-t-il quelque signe de notre trésor ?

— D'après les informations reçues, il y en a une véritable montagne, seigneur, répondit-on.

— À quand l'arrivée ? demanda le Roi avec avidité. Un brave homme cet Aegidius – qu'on nous l'envoie dès sa venue !

Il y eut une certaine hésitation dans la réponse. Enfin, quelqu'un, prenant courage, dit : « Je vous demande pardon, seigneur ; il paraît que le fermier a fait un détour par sa propre demeure. Mais sans doute se hâtera-t-il de venir en arroi convenable à la première occasion. »

— Sans doute, dit le Roi. Mais au diable son arroi ! Il n'avait pas à rentrer chez lui sans rendre compte. Nous sommes très mécontents.

La première occasion se présenta et passa, ainsi que de nombreuses autres par la suite. En fait, le Fermier Gilles était revenu depuis une bonne semaine ou davantage, et aucun message ni nouvelle de lui n'étaient encore parvenus à la cour.

Au bout de dix jours, la fureur du Roi explosa.

— Faites chercher ce garçon ! s'écria-t-il.

Ce qui fut fait. Ham était à une journée de dure chevauchée, à l'aller et au retour.

— Il ne veut pas venir, seigneur ! dit le surlendemain un messenger tremblant.

— Tonnerre de Dieu ! s'écria le Roi. Ordonnez-lui de venir mardi prochain, sans quoi il sera jeté en prison pour le restant de ses jours !

— Que votre Majesté me pardonne, mais il ne veut toujours pas venir, dit un messenger très malheureux, qui revenait seul le mardi.

— Dix mille tonnerres ! s'écria le Roi. Qu'on emmène cet idiot en prison à sa place ! Et maintenant qu'on envoie des hommes ramener ce manant dans les chaînes ! hurla-t-il à ceux qui l'entouraient.

— Combien d'hommes ? demanda-t-on d'une voix tremblante. Il y a un dragon, et... Mordqueues, et...

— Et les manches à balai, et des sornettes ! répliqua le Roi.

Puis il fit harnacher son cheval blanc, convoqua ses chevaliers (ou ce qu'il en restait) et une compagnie d'hommes d'armes, et partit en ardent courroux. Toute la population, saisie d'étonnement, courut dehors.

Mais le Fermier Gilles était devenu plus que le Héros de la Région : il était le Bien-aimé du Pays ; et les gens n'acclamèrent point les chevaliers et les hommes d'armes au passage, bien qu'ils tirassent encore leur chapeau devant le Roi. À l'approche de Ham, les regards furent plus sombres ; dans certains villages, les habitants fermèrent leur porte et aucun visage ne se montrait.

Alors, l'ardent courroux du Roi se mua en colère froide. Il avait un air menaçant en arrivant enfin à la rivière derrière laquelle se trouvaient Ham et la maison du fermier. Il était fort enclin à réduire l'endroit en cendres. Mais le Fermier Gilles se tenait sur le pont, monté

sur la jument grise, Mordqueues à la main. On ne voyait personne d'autre, hormis Garm, couché sur la route.

— Bonjour, seigneur ! dit Gilles, gai comme un pinson, sans attendre qu'on lui adressât la parole.

Le Roi l'examina avec froideur.

— Tes façons ne conviennent pas à notre présence, dit-il ; mais ce n'est pas une excuse pour ne pas te rendre à ma convocation.

— Je n'y avais pas songé, seigneur, c'est un fait, dit Gilles. J'avais à m'occuper de mes affaires personnelles, et j'avais perdu assez de temps à accomplir vos missions.

— Dix mille tonnerres ! s'écria le Roi, repris de son ardent courroux. Au diable ta personne et ton insolence ! Après ceci, il n'y aura aucune récompense pour toi ; et tu auras de la chance si tu coupes à la pendaison. Et pendu tu seras, si tu n'implores pas notre pardon à l'instant, et ne nous rends pas notre épée.

— Hein ? fit Gilles. Je l'ai ma récompense, j'ai idée. Trouver, c'est garder, et garder c'est posséder, dit-on ici. Et j'estime que Mordqueues est mieux chez moi que chez les vôtres. Mais pourquoi tous ces chevaliers et ces hommes ? demanda-t-il. Si vous êtes venu me rendre visite, vous seriez le bienvenu avec une suite moins nombreuse. Si vous voulez m'emmener, il vous en faudra bien davantage.

Le Roi suffoqua, tandis que les chevaliers, rouges comme des pivouines, faisaient un long nez. Quelques hommes d'armes eurent un large sourire, étant dans le dos du Roi.

— Donne-moi mon épée ! hurla le Roi, retrouvant sa voix, mais oubliant son pluriel.

— Donnez-nous votre couronne ! répliqua Gilles : remarque renversante, telle qu'on n'en avait jamais entendu de tous les temps du Royaume du Milieu.

— Tonnerre de Dieu ! Saisissez-le et ligotez-le ! cria le Roi, à juste titre sorti de ses gonds. Pourquoi hésitez-vous ? Saisissez-le ou abattez-le !

Les hommes d'armes s'avancèrent à grands pas.

— Au secours ! Au secours ! Au secours ! cria Garm.

Juste à ce moment, le dragon sortit de sous le pont. Il était resté tapi sous l'autre rive, au fond de la rivière. Il émit alors une terrible vapeur, car il avait bu de nombreux gallons d'eau. Il y eut aussitôt un brouillard épais au milieu duquel ne se voyaient que les deux yeux rouges du dragon.

— Retournez chez vous, imbéciles ! rugit-il. Ou je vous mets en pièces. Des chevaliers gisent froids dans le col de la montagne, et il ne va pas tarder à y en avoir d'autres dans la rivière. Tous les chevaux et tous les hommes du Roi !^[4] rugit-il.

S'élançant alors en avant, il porta un grand coup de griffe au cheval blanc du Roi ; et l'animal détala avec la rapidité des dix mille tonnerres si souvent mentionnés par son maître. Les autres chevaux suivirent du même train : certains avaient déjà rencontré le dragon, et le souvenir n'était pas pour leur plaire.

Les hommes d'armes jouèrent des jambes de leur mieux, dans toutes les directions hormis celle de Ham.

Le cheval blanc n'était qu'égratigné, et il ne put aller loin. Au bout d'un moment, le Roi le ramena. Il était, du moins, maître de son propre cheval ; et personne ne pouvait dire qu'il eût peur d'aucun homme ou dragon à la surface du globe. À son retour, le brouillard avait disparu, mais ses chevaliers et ses hommes aussi. Il était à présent fort différent pour le Roi tout seul de parler à un fermier vigoureux armé de Mordqueues et soutenu aussi par un dragon.

Mais la discussion ne servit à rien. Gilles était obstiné. Il refusa de céder et il ne voulut pas se battre, bien que le Roi l'eût défié en combat singulier séance tenante.

— Non, seigneur ! dit-il en riant. Rentrez et reprenez votre sang-froid ! Je ne vous veux pas de mal ; mais vous feriez mieux de partir, sans quoi je ne saurais répondre du dragon. Bien le bonjour !

Et ce fut la fin de la Bataille du Pont de Ham. Jamais le Roi ne reçut un sou du trésor, non plus qu'un mot d'excuse du Fermier Gilles, qui commençait à se faire une haute idée de lui-même. Qui plus est, dès ce jour l'autorité du Royaume du Milieu prit fin dans cette région. Sur bien des milles à la ronde, les habitants reconnurent Gilles pour seigneur. Jamais le Roi, avec tous ses titres, ne put trouver un homme pour s'attaquer au rebelle Aegidius ; car celui-ci était devenu le Bien-aimé du Pays, et un objet de chansons ; et il était impossible de supprimer tous les lais célébrant ses exploits. Le plus populaire traitait en cent couplets héroï-comiques de la rencontre sur le pont.

Chrysophylax demeura longtemps à Ham, au grand avantage de Gilles ; car le possesseur d'un dragon apprivoisé jouit naturellement du respect de tous. Il était logé avec l'accord du recteur dans la grange au blé de la dîme, sous la surveillance des douze gars bien découplés. Ce qui valut à Gilles son premier titre : Dominus de Domito Serpente, c'est-à-dire, en langue vulgaire, Seigneur du Dragon Apprivoisé. En tant que tel, il était grandement honoré ; mais il payait toujours tribut au Roi sous la forme symbolique de six queues de bœuf et d'une pinte de bière, remises le jour de la Saint-Mathias, anniversaire de la rencontre sur le pont. Avant peu, toutefois, il passa de Seigneur à

Comte, et la ceinture du Comte de Tame[5] était assurément d'une grande longueur.

Après quelques années, il devint le Prince Julius Aegidius, et le tribut prit fin. Car Gilles, fabuleusement riche, s'était fait construire un château d'une grande magnificence et il avait rassemblé une grande force d'hommes d'armes. Ils étaient très brillamment et gaiement vêtus, leur équipement étant le meilleur que l'argent pût acquérir. Chacun des douze gars bien découplés devint capitaine. Garm avait un collier d'or et, tant qu'il vécut, il se promenait à sa guise, chien fier et heureux, insupportable à ses congénères, car il attendait de tous les autres chiens le respect dû à la terreur inspirée par son maître, ainsi qu'à la splendeur de celui-ci. La jument grise atteignit en paix la fin de ses jours, sans donner aucun indice de ses réflexions.

En fin de compte, Gilles devint Roi, naturellement : le Roi du Petit Royaume. Il fut couronné à Ham sous le nom d'Aegidius Draconarius ; mais il était plus généralement connu comme le Vieux Gilles Destructeur de Dragons. Car la langue vulgaire était de mode à sa cour et aucun de ses discours n'était en latin des livres. Sa femme fit une reine majestueuse de grande taille, et elle tint avec une attention rigoureuse les comptes de la maison. Il n'y avait pas à embobeliner la Reine Agathe – du moins y fallait-il de grandes aunées.

Gilles finit ainsi par devenir vieux et vénérable ; il avait une barbe blanche qui lui descendait jusqu'aux genoux, une cour respectable (dans laquelle le mérite était souvent récompensé) et un ordre de chevalerie entièrement nouveau. C'étaient les Gardiens du Dragon, et leur enseigne était un dragon ; les douze gars bien découplés en étaient les plus anciens membres.

Il faut admettre que Gilles devait dans une large mesure son ascension à la chance, encore qu'il eût montré quelque intelligence dans l'usage qu'il en avait fait. La chance comme l'intelligence lui restèrent jusqu'à la fin de ses jours, au grand bénéfice de ses amis et voisins. Il récompensa le recteur avec une grande libéralité ; et même le forgeron et le meunier eurent leur petite part. Car Gilles pouvait se permettre d'être généreux. Mais quand il fut devenu roi, il promulgua une loi rigoureuse contre les prédictions fâcheuses, et il fit de la meunerie un privilège royal. Le forgeron changea de profession pour prendre celle d'entrepreneur ; mais le meunier devint un serviteur obséquieux de la couronne. Le recteur devint évêque et établit son siège en l'église de Ham, qui fut convenablement agrandie.

Or, ceux qui vivent encore sur les terres du Petit Royaume remarqueront dans ce récit l'explication authentique des noms que certaines de ses villes et villages portent de nos jours. Les érudits en

pareille matière nous informent en effet que, par suite d'une confusion naturelle entre le Seigneur de Ham et le Seigneur de Tame, Ham, érigée en capitale du nouveau royaume, fut connue sous le second nom, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours ; car Thame avec un « h » est une sottise qui n'a aucune justification. Alors qu'en mémoire du dragon sur lequel étaient fondées leur renommée et leur fortune, les Draconarii se construisirent une grande demeure à quatre milles au nord-ouest de Tame, sur le lieu où Gilles et Chrysophylax s'étaient rencontrés pour la première fois. Cet endroit fut connu dans tout le royaume sous l'appellation d'Aula Draconario ou, en langue vulgaire, Casteldragon, d'après le nom du roi et son enseigne.

L'aspect du pays a changé depuis lors, et des royaumes sont apparus et ont disparu ; des forêts sont tombées et des rivières ont changé de cours ; seules les collines demeurent, et elles sont usées par la pluie et le vent. Mais ce nom reste toujours ; bien que les hommes le prononcent maintenant Casgon (à ce qu'on m'a dit) ; car les villages ont perdu leur fierté. Mais au temps dont parle ce récit, c'était Casteldragon, résidence royale ; l'étendard au dragon flottait au-dessus des arbres, et tout y allait bien et joyeusement, tant que Mordqueues fut au-dessus de terre.

ENVOI

Chrysophylax implorait souvent sa liberté ; et il se révélait onéreux à nourrir, vu qu'il continuait à grandir, comme le font les dragons aussi bien que les arbres tant que la vie est en eux. Il arriva donc, après quelques années, quand Gilles se sentit solidement établi, qu'il laissa le pauvre dragon rentrer chez lui. Ils se séparèrent sur maintes protestations d'estime réciproque et un pacte de non-agression de part et d'autre. Au fond de son mauvais cœur, le dragon se sentait aussi bien disposé envers Gilles qu'un dragon peut l'être envers quiconque. Après tout, il y avait Mordqueues : sa vie aurait aisément pu lui être retirée, et la totalité de son trésor aussi. Dans l'état des choses, il possédait encore un tas de trésors dans sa caverne (comme Gilles le soupçonnait en vérité).

Il prit son vol vers les montagnes, avec peine et lenteur, car une longue inaction avait ankylosé ses ailes, et sa taille comme son armure s'étaient beaucoup accrues. En arrivant chez lui, il expulsa aussitôt un jeune dragon qui avait eu l'audace de s'installer dans son antre en son absence. On dit que le vacarme de la bataille s'entendit dans toute la Venedotie. Après avoir dévoré avec grande satisfaction son adversaire

vaincu, Chrysophylax se sentit mieux, les blessures de son humiliation furent calmées et il dormit longuement. Mais enfin, s'éveillant brusquement, il se mit à la recherche du plus grand et plus stupide des géants, qui s'était trouvé à l'origine de tous les ennuis un soir d'été, longtemps auparavant. Il lui dit vertement son fait, et le pauvre homme fut fort marri.

— Une espingole, que c'était ? dit-il, se grattant la tête. Je croyais que c'étaient des taons !

FINIS

ou en langue vulgaire

FIN

SMITH DE GRAND WOOTTON

Il était une fois, pas trop loin pour qui a de longues jambes et il n'y a pas trop longtemps pour qui a bonne mémoire, certain village. On l'appelait Grand Wootton du fait qu'il était plus important que Petit Wootton, perdu à quelques milles dans les bois ; mais il n'était pas très grand, encore que ce fût à cette époque un village prospère, comptant nombre d'habitants, bons, mauvais ou les deux à la fois comme il en va d'ordinaire.

C'était un village remarquable à sa façon, car il était réputé dans tout le voisinage pour l'habileté de ses artisans en divers métiers, mais surtout pour sa cuisine. Il était doté d'une vaste Cuisine, propriété du Conseil du Village, et le Maître Queux était un personnage important. La Maison du Queux et la Cuisine attenaient à la Grand'Salle, bâtiment le plus vaste et le plus ancien, ainsi que le plus beau de l'endroit. Cette Salle était faite de bonne pierre et de bon chêne, et elle était bien entretenue, quoiqu'elle ne fût plus peinte ou dorée comme à l'origine. Les villageois y tenaient leurs séances et leurs délibérations, leurs banquets publics et leurs réunions de famille. Ainsi le Queux était-il toujours occupé, puisqu'en pareilles occasions il devait fournir une chère convenable. Pour ces festivités, qui étaient nombreuses au cours de l'année, la chère jugée convenable devait être abondante et généreuse.

Il y avait une fête que tout le monde attendait avec impatience, car c'était la seule qui se tint en hiver. Elle durait une semaine, et, le dernier jour au coucher du soleil, avait lieu une réjouissance appelée le Festin des Bons-Enfants, à laquelle il était peu d'invités. Sans doute négligeait-on certains qui auraient mérité d'être conviés, et d'autres qui ne le méritaient pas y étaient-ils invités par erreur, car ainsi vont les choses en dépit de tout le soin des organisateurs. En tout cas, c'était en majeure partie par le hasard du jour de naissance qu'un enfant avait part à la Fête des Vingt-Quatre, celle-ci n'ayant lieu que tous les vingt-quatre ans et seuls vingt-quatre enfants y étant conviés. Pour cette occasion, le Maître Queux était censé déployer le meilleur de ses qualités, et il était de coutume pour lui de confectionner, en plus de maintes autres bonnes choses, le Grand Gâteau. C'était à l'excellence (ou non) de celui-ci que restait principalement attaché son nom, car il était rare qu'un Maître Queux restât assez longtemps en fonction pour en fabriquer un second.

Vint un moment, toutefois, où le Maître Queux régna annonça soudain, à la surprise générale, car ce n'était encore jamais arrivé, qu'il avait besoin de vacances ; il s'en fut donc, personne ne sut où ; et à son retour après quelques mois, il paraissait assez changé. Ç'avait été un homme aimable qui se plaisait à voir les autres s'amuser, mais qui était lui-même sérieux et parlait peu. Il était à présent plus jovial, et il disait ou faisait les choses les plus comiques ; aux banquets, il chantait des chansons joyeuses, ce que l'on n'attendait pas des Maîtres Queux. Il avait aussi ramené avec lui un Apprenti, ce qui étonna tout le village.

L'étonnement ne venait pas de ce que le Maître Queux eût un apprenti – c'était l'habitude. Il en choisissait un en temps utile, et lui enseignait tout ce qu'il pouvait ; et à mesure qu'ils vieillissaient tous deux, l'apprenti se chargeait d'une part de plus en plus grande du travail important, de sorte que, lorsque le Maître prenait sa retraite ou mourait, son apprenti était là, tout prêt à reprendre ses fonctions et à devenir à son tour Maître Queux. Mais ce Maître-là n'en avait jamais choisi. Il avait toujours dit : « Il y a bien le temps », ou « Je garde l'œil ouvert et j'en choisirai un quand j'en trouverai un à ma convenance. » Mais, à présent, il avait amené avec lui un tout jeune garçon, qui n'était même pas du village. Ce garçon était plus agile et plus prompt que les gens de Wootton ; il avait le parler doux et il était très poli, mais ridiculement jeune pour son travail, puisqu'il paraissait encore adolescent. Le choix de l'apprenti était toutefois l'affaire du Maître Queux et nul n'avait voix au chapitre ; le garçon resta donc et habita dans la Maison du Queux jusqu'au moment où il serait en âge de trouver un logement pour son propre compte. On s'habitua bientôt à le voir aller et venir, et il se fit quelques amis. Ces amis et le Queux l'appelaient Alf, mais pour les autres il était tout simplement l'Apprenti.

La surprise suivante ne se produisit que trois ans plus tard. Un matin de printemps, le Maître Queux retira sa haute toque blanche, plia ses tabliers propres, suspendit sa veste blanche, prit un solide bâton de frêne et un petit sac, et s'en fut. Personne n'était présent.

— Adieu pour le moment, Alf, dit-il. Je te laisse t'occuper des affaires du mieux que tu pourras, ce qui est toujours très bien. Je pense que tout ira bien. J'espère tout savoir, si nous nous revoyons un jour. Dis-leur que je suis parti pour d'autres vacances, mais que cette fois-ci, je ne reviendrai pas.

Le village fut tout en émoi quand l'Apprenti transmit le message

aux gens qui vinrent à la Cuisine. « On n'a pas idée ! s'écrièrent-ils. Et sans préavis ni adieux ! Qu'allons-nous faire sans Maître Queux ? Il n'a laissé personne pour prendre sa place. » Dans toutes leurs discussions, nul d'entre eux ne pensa jamais à faire un Queux du jeune Apprenti. Il avait un peu grandi, mais il avait toujours l'air d'un simple garçon, et il ne comptait que trois ans de service.

Enfin, n'ayant personne de mieux sous la main, on nomma un vieil homme du village qui pouvait cuisiner assez bien, sur un pied modeste. Dans sa jeunesse, il avait aidé le Maître dans les moments de presse, mais celui-ci ne l'avait jamais eu en sympathie et n'avait pas voulu le prendre comme apprenti. C'était à présent un homme de solide carrure avec femme et enfants et regardant quant à la dépense. « En tout cas, il ne partira pas sans prévenir, dit-on, et mieux vaut une cuisine médiocre que pas de cuisine du tout. Il y a encore sept ans d'ici le prochain Grand Gâteau, et à ce moment, il devrait être en état de le confectionner. »

Nokes, car tel était son nom, fut fort aise de la tournure des choses. Il avait toujours souhaité devenir Maître Queux et il n'avait jamais douté de ses capacités. Pendant quelque temps, quand il se trouvait seul dans la Cuisine, il mettait la haute toque blanche et, se regardant dans une poêle bien polie, il disait : « Comment va, Maître ? Cette toque te va fort bien ; elle pourrait avoir été faite pour toi. J'espère que les choses vont bien pour toi. »

Elles allèrent assez bien, car, au début, Nokes fit de son mieux, et il avait l'Apprenti pour l'aider. En fait, il apprit beaucoup de lui en l'observant surnoisement, bien que sans jamais admettre la chose. Mais le moment vint où, la Fête des Vingt-Quatre approchant, Nokes dut penser à la confection du Grand Gâteau. En son for intérieur, il était soucieux, car, bien qu'avec ses sept années de pratique il pût produire des pâtisseries et des gâteaux suffisants pour les occasions courantes, il savait que le Grand Gâteau serait avidement attendu et devrait satisfaire les critiques les plus exigeants. Et pas seulement les enfants. Un plus petit gâteau de la même matière et de la même cuisson devait être fourni à ceux qui apportaient leur concours à la fête. On s'attendait aussi que le Grand Gâteau eût quelque chose de nouveau et de surprenant et ne fût pas une simple répétition du précédent.

Son idée principale était que le gâteau devait être très sucré et regorger de beurre et d'œufs ; il décida de le recouvrir entièrement de glaçage au sucre (en quoi l'Apprenti était fort habile). « Cela lui donnera un aspect très joli et féerique », se dit-il. Les fées et les sucreries étaient deux des très rares idées qu'il se fit des goûts des

enfants. Les fées, il pensait qu'on les oubliait en grandissant ; mais il restait très amateur de sucreries... « Ah, féérique, se dit-il, voilà qui me donne une idée » ; et c'est ainsi qu'il se mit en tête de placer une petite poupée sur un pinacle au milieu du gâteau, une poupée toute de blanc vêtue, tenant une petite baguette terminée par une étoile de clinquant, et d'inscrire « reine des fées » en glaçage rose autour de ses pieds.

Mais, quand il commença à préparer les ingrédients pour la confection du gâteau, il s'aperçut qu'il n'avait qu'un très vague souvenir de ce qui devait figurer à l'intérieur d'un Grand Gâteau. Il consulta donc de vieux livres de recettes, laissés par des cuisiniers précédents. Ils le déconcertèrent, même quand il pouvait en déchiffrer l'écriture, car ils mentionnaient nombre de choses dont il n'avait jamais entendu parler ou d'autres qu'il avait oubliées et qu'il n'avait plus le temps de se procurer ; mais il pensa pouvoir essayer d'une ou deux épices dont parlaient les livres. Il se gratta la tête et se souvint d'une vieille boîte noire comprenant divers compartiments, dans laquelle le dernier Queux conservait autrefois des épices et d'autres ingrédients pour les gâteaux spéciaux. Il ne l'avait pas regardée depuis qu'il avait pris la succession, mais, après quelque recherche, il la trouva sur une haute étagère de la dépense.

Il la descendit et souffla sur la poussière dont elle était recouverte ; mais, en l'ouvrant, il constata qu'il restait très peu des épices et qu'elles étaient desséchées ou moisies. Il découvrit toutefois dans un compartiment de coin une petite étoile, pas plus grande qu'une de nos pièces de six pence, d'aspect noirci comme si elle fût faite d'argent, mais terni. « Voilà qui est drôle ! » dit-il, la présentant à la lumière.

— Non ! fit entendre une voix derrière lui, avec une telle soudaineté qu'il sursauta. C'était la voix de l'Apprenti, et il n'avait jamais parlé au Maître sur ce ton. En fait, il ne parlait guère à Nokes, si ce n'est quand celui-ci lui adressait la parole le premier. Qualité tout à fait de mise chez un garçon ; peut-être avait-il la main adroite pour le glaçage, mais il avait encore beaucoup à apprendre : c'était là l'opinion de Nokes.

— Que veux-tu dire, mon garçon ? demanda-t-il d'un air pas trop content. Qu'est-ce donc, si ce n'est pas drôle ?

— C'est fée, répondit l'Apprenti. Cela vient de Faërie[6].

Le Queux rit. « Bon, bon, dit-il. C'est bien la même chose ; mais appelle cela comme tu veux. Tu deviendras un homme avec le temps. Pour le moment, tu peux continuer à épépiner les raisins secs. Si tu en remarques de drôles, de fées, tu me le diras. »

— Qu'allez-vous faire de l'étoile, Maître ? demanda l'Apprenti.

Je vais la mettre dans le gâteau, bien sûr, dit le Queux. C'est tout

à fait ce qu'il faut, surtout si c'est *fée*, ajouta-t-il en ricanant. Je suppose que tu as été toi-même à des réunions d'enfants, il n'y a pas si longtemps d'ailleurs, où l'on mêlait à la pâte des babioles comme celle-là, des piécettes et que sais-je encore ? C'est ce que l'on fait dans ce village, en tout cas : cela amuse les enfants.

— Mais ceci n'est pas une babiole, Maître, c'est une étoile fée, dit l'Apprenti.

— Tu me l'as déjà dit, répliqua le Queux d'un ton sec. Bon, je le dirai aux enfants. Ça les fera rire.

— Je ne le pense pas, Maître, dit l'Apprenti. Mais c'est ce qu'il faut faire, vous avez parfaitement raison.

— À qui crois-tu parler ? fit Nokes.

Le Gâteau fut confectionné, cuit et glacé en temps voulu, principalement par l'Apprenti.

— Puisque tu t'intéresses aux fées, je vais te laisser fabriquer la Reine des fées, lui dit Nokes.

— Bien, Maître, répondit-il. Je la ferai si vous êtes trop occupé. Mais l'idée est de vous et non de moi.

— C'est à moi qu'il appartient d'avoir des idées, et pas à toi, dit Nokes.

À la fête, le Gâteau était placé au milieu de la longue table, dans un cercle de vingt-quatre bougies rouges. Le haut s'élevait en une petite montagne blanche, aux flancs de laquelle poussaient de petits arbres scintillants comme de givre ; au sommet, se tenait sur un pied une figure menue semblable à une fille des neiges en train de danser, et, dans sa main, se trouvait une minuscule baguette de glace étincelante de lumière.

Les enfants la contemplèrent, les yeux écarquillés, et un ou deux battirent des mains, s'écriant : « Que c'est joli ; on dirait d'une fée ! » Le Queux en fut ravi, mais l'Apprenti parut mécontent. Ils étaient tous les deux là : le Maître pour découper le Gâteau le moment venu, et l'Apprenti pour aiguïser et lui tendre le couteau.

Le Queux prit enfin le couteau et s'avança vers la table.

— Il faut que je vous indique, mes chers enfants, que ce beau glaçage recouvre un gâteau fait de beaucoup de bonnes choses ; mais il y a aussi, mêlées à la pâte, beaucoup de jolies petites choses, des babioles, des petites pièces et que sais-je encore ? et l'on me dit que cela porte chance d'en trouver une dans sa tranche. Il en existe vingt-quatre dans le Gâteau, de sorte qu'il devrait y en avoir une pour chacun d'entre vous, si la Reine des Fées agit correctement. Mais elle ne le fait pas toujours : c'est un petit être malicieux. Demandez à Monsieur l'Apprenti.

L'Apprenti se détourna et examina les visages des enfants.

— Non ! J'oubliais, dit le Queueux. Il y en a vingt-cinq, ce soir. Il y a aussi une petite étoile d'argent, une spéciale, magique, du moins à ce que dit Monsieur l'Apprenti. Alors, faites attention ! Si vous cassez dessus une de vos jolies dents de devant, l'étoile magique ne la réparera pas. Mais je pense que c'est tout de même un objet qu'il est particulièrement heureux de trouver.

C'était un bon gâteau, et personne ne trouva rien à y redire, sinon qu'il n'était pas trop gros. Une fois qu'il fut tout découpé, il y eut une belle tranche pour chacun des enfants, mais il ne restait rien : pas de reprenez-y. Les tranches disparurent bientôt et à chaque instant quelque babiole ou piécette était découverte. Certains en trouvèrent une, d'autre deux, et plusieurs n'en eurent aucune ; car c'est ainsi qu'il en va du hasard, qu'il y ait ou n'y ait pas sur le gâteau une poupée tenant une baguette. Mais quand le gâteau fut entièrement mangé, on n'avait vu aucune trace d'étoile magique.

— Par exemple ! dit le Queueux. Elle ne devait pas être d'argent, après tout ; elle aura fondu. Ou peut-être Monsieur l'Apprenti avait-il raison et était-elle vraiment magique ; elle s'est tout simplement évanouie et elle sera retournée au Pays des Fées. Ce n'est pas une plaisanterie à faire, à mon avis.

Il regarda l'Apprenti avec un sourire affecté, et celui-ci lui répondit par un regard noir, sans sourire du tout.

L'étoile d'argent n'en était pas moins une étoile fée : l'Apprenti n'était pas homme à se tromper sur des choses de cette sorte. Ce qui s'était passé, c'était que l'un des garçons invité à la Fête l'avait avalée sans même la remarquer, encore qu'il eût trouvé dans sa tranche une piécette d'argent et qu'il l'eût donnée à Nell, sa petite voisine, tant elle paraissait déçue de n'avoir eu aucun porte-bonheur dans sa part. Il se demandait parfois ce qu'était vraiment devenue l'étoile, et il ne savait pas qu'elle était restée avec lui, cachée dans un endroit où l'on ne pouvait la sentir ; car c'était bien ce qu'elle était censée faire. Elle attendit là longtemps que son jour vînt.

La Fête avait eu lieu au cœur de l'hiver, mais c'était à présent le mois de Juin et la nuit était à peine sombre. Le garçon se leva avant l'aube, car il n'avait pas envie de dormir : c'était son dixième anniversaire. Il regarda par la fenêtre, et le monde lui parut tranquille, en attente. Une petite brise, fraîche et odorante, agitait les arbres qui s'éveillaient. Puis l'aurore se leva ; il entendit le chant de l'aube des

oiseaux commencer au loin et enfler à mesure de son approche, jusqu'au moment où ce chant le submergea, où il emplit toute la terre autour de la maison et passa à l'ouest comme une vague de musique, tandis que le soleil se levait au-dessus de l'horizon.

— Cela me fait penser à la Faërie, s'entendit-il dire ; mais en Faërie, les gens chantent aussi.

Il se mit alors à chanter, haut et clair, d'étranges paroles qu'il semblait connaître par cœur ; à ce moment, l'étoile tomba de sa bouche, et il l'attrapa dans sa main ouverte. Elle était à présent d'argent brillant et étincelait au soleil ; mais elle frémit et s'éleva légèrement comme pour prendre son essor. Sans réfléchir, il appliqua vivement sa main contre sa tête ; l'étoile resta fixée là, au milieu de son front, et il devait la porter de nombreuses années.

Peu de gens du village la remarquèrent, bien qu'elle ne fût pas invisible à des yeux attentifs ; mais elle devint un élément de son visage, et elle ne brillait d'ordinaire aucunement. Une partie de la lumière de l'étoile passa dans ses yeux ; et sa voix, qui avait commencé d'embellir dès que l'étoile lui était échue, devint de plus en plus harmonieuse à mesure qu'il grandissait. On aimait l'entendre parler, ne fût-ce que pour dire un simple « bonjour ».

Sa réputation de bon artisan s'établit dans la région, non seulement dans son propre village, mais aussi dans maints autres alentours. Son père était forgeron ; il le suivit dans ce métier, où il le surpassa. On l'appela Smithson[7] tant que son père vécut, mais ensuite Smith[8] tout court. Car il était alors devenu le meilleur forgeron de Far Easton à Westwood[9], et il savait fabriquer dans sa forge toutes sortes d'articles de fer. La plupart étaient naturellement simples et utiles, étant faits pour les besoins quotidiens : instruments de ferme, outils de charpentier, ustensiles de cuisine, marmites et poêlons, bâcles, verrous et gonds, crémaillères, landiers, fers à cheval, et ainsi de suite. Ils étaient robustes et durables, mais il y avait aussi en eux une certaine grâce, car ils avaient un galbe à eux, et ils étaient bons tant à regarder qu'à manier.

Mais, quand il en avait le temps, il fabriquait certaines choses pour son propre plaisir ; et elles étaient belles, car il savait donner au métal des formes merveilleuses, qui avaient la légèreté et la délicatesse d'un rameau feuillu et fleuri, tout en conservant la force rigide du fer, ou paraissant même encore plus solides. Rares étaient ceux qui pouvaient passer devant une de ses grilles sans s'arrêter pour l'admirer ; personne ne pouvait la franchir une fois fermée. En fabriquant des choses de ce genre, il chantait ; et quand il se mettait à chanter, les voisins interrompaient leur propre travail pour venir l'écouter à la forge.

C'était là tout ce que l'on savait de lui. Cela suffisait, certes, et

c'était plus que n'en faisaient la plupart des hommes et des femmes du village, même ceux qui étaient habiles et travailleurs. Mais il y en avait davantage à savoir. Car Smith avait fait connaissance avec la Faërie, et certaines régions lui en étaient plus familières qu'à quiconque, bien que, trop de gens étant devenus comme Nokes, il en parlât à peu de personnes, en dehors de sa femme et de ses enfants. Sa femme était la Nell à laquelle il avait donné la piécette d'argent, sa fille était Nan, et son fils Ned Smithson. Pour ceux-là, la chose n'aurait pu être tenue secrète de toute façon, car ils voyaient parfois l'étoile briller à son front quand il rentrait de l'une des longues promenades qu'il faisait de temps à autre le soir ou à son retour de quelque voyage.

Il portait quelquefois, soit à pied, soit à cheval, et l'on supposait de manière générale que c'était pour son travail ; ce qui était parfois le cas, et parfois ne l'était pas. En tout cas pour recueillir des commandes ou pour acheter de la fonte, du charbon de bois et d'autres fournitures, bien qu'il s'occupât de pareilles choses avec soin et qu'il sût tirer deux pence d'un honnête penny, comme on disait. Mais il avait des affaires de leur genre particulier en Faërie, où il était le bienvenu ; car l'étoile brillait à son front, et il était autant en sécurité en ce pays dangereux qu'aucun mortel pourrait l'être. Les Maux Mineurs évitaient l'étoile et, contre les Maux Majeurs, il était protégé.

Il en éprouvait de la reconnaissance, car il ne tarda pas à acquérir de la sagesse et à comprendre que l'on ne peut approcher les merveilles de Faërie sans danger, que l'on ne saurait défier bon nombre de Maux sans armes trop puissantes pour être maniées par aucun mortel ; et si, avec le temps, il aurait pu forger des armes assez puissantes dans son propre monde pour faire l'objet de grands récits et valoir une rançon de roi, il savait qu'en Faërie elles n'auraient guère compté. Aussi n'a-t-on pas souvenance que parmi tous les objets de sa fabrication, il ait jamais forgé d'épée, de lance ou de pointes de flèche.

En Faërie, il commença par se promener la plupart du temps parmi les gens simples et les animaux les plus doux dans les bois et les prairies de belles vallées, ou auprès des eaux brillantes dans lesquelles, la nuit, luisaient d'étranges étoiles et, à l'aube, se reflétaient les cimes miroitantes de lointaines montagnes. Il consacrait quelques-unes de ses visites plus brèves à la contemplation d'un seul arbre ou d'une seule fleur ; mais plus tard, au cours de voyages plus longs, il avait vu des choses aussi belles que terribles, dont il n'avait pas un souvenir très net et qu'il ne pouvait relater aux siens, tout en sachant qu'elles demeuraient au plus profond de son cœur. Mais il en était certaines autres qu'il n'oubliait pas, et il les conservait en tête comme des merveilles et des mystères qu'il se plaisait à évoquer.

Quand il commença de se promener au loin sans guide, il pensa pouvoir découvrir les limites du pays les plus distantes ; mais de grandes montagnes s'élevèrent devant lui et, en les contournant par de longs chemins, il finit par atteindre un rivage désolé. Il se trouvait au bord de la Mer de la Tempête sans Vent, où les vagues bleues semblables à des collines revêtues de neige roulent silencieusement de la Non-Lumière au long estran, portant les navires blancs qui reviennent des combats sur les sombres Marches dont les hommes ne connaissent rien. Il vit une grande nef portée fort avant sur la terre, et les eaux se replièrent, écumantes, sans un son. Les marins elfes étaient grands et terribles ; leurs épées brillaient, leurs lances étincelaient, et ils avaient dans les yeux une lumière perçante. Ils élevèrent soudain la voix en un chant de triomphe ; son cœur frémit de peur ; il tomba face contre terre, et ils passèrent sur lui pour disparaître dans les collines résonnantes.

Par la suite, il n'alla plus à ce rivage, pensant se trouver dans un pays insulaire cerné par la Mer, et, dans son désir de parvenir au cœur du royaume, il tourna son attention vers les montagnes. Au cours de l'une de ces pérégrinations, il fut un jour surpris par une brume grise et il erra longtemps, perdu, jusqu'au moment où le brouillard se retira, et il se trouva alors dans une vaste plaine. Dans le lointain, il y avait une grande montagne ombreuse, et de l'ombre, qui en était la base, s'élevait dans le ciel, sommet après sommet, l'Arbre du Roi ; sa lumière était celle du soleil à midi, et il portait en même temps des feuilles, des fleurs et des fruits innombrables, mais tous différents.

Il ne revit plus jamais cet Arbre, en dépit de ses recherches répétées. Au cours de l'un de ces voyages, grimpant dans les Monts Extérieurs, il parvint à une profonde vallée, au fond de laquelle s'étendait un lac, calme et uni malgré la brise qui agitait les arbres environnants. Dans cette vallée, la lumière ressemblait à celle d'un coucher de soleil pourpre, mais elle montait du lac. Il regarda du haut d'un escarpement peu élevé, en surplomb ; il lui sembla voir jusqu'à une profondeur incommensurable ; et il aperçut là d'étranges formes de flamme qui se courbaient, se ramifiaient et flottaient comme de grandes algues dans un creux marin, et des créatures de feu allaient et venaient parmi elles. Empli d'étonnement, il descendit jusqu'au bord de l'eau et la tâta du pied, mais ce n'était pas de l'eau : c'était plus dur que la pierre et plus lisse qu'un miroir. Il fit un pas à la surface et

tomba lourdement ; tandis qu'un grondement retentissant roulait au travers du lac et répercutait son écho sur les rives.

Aussitôt, la brise s'enfla jusqu'à devenir un Vent impétueux, rugissant comme une grosse bête ; cette bourrasque le souleva et le jeta sur la rive, puis elle le poussa sur les pentes, tournoyant et tombant comme une feuille morte. Il passa les bras autour du tronc d'un jeune bouleau et s'y agrippa, et le vent lutta furieusement avec eux, essayant de l'arracher à son support ; mais le bouleau, courbé jusqu'à terre par la rafale, l'enserra dans ses branches. Quand le Vent finit par passer son chemin, Smith se releva et vit que le bouleau était dénudé. Il avait perdu toutes ses feuilles ; il pleurait, et les larmes tombaient en pluie de ses branches. Posant la main sur l'écorce blanche, le jeune homme dit : « Béni soit le bouleau ! Que puis-je faire en compensation ou en remerciement ? » Il sentit la réponse de l'arbre monter de sa main : « Rien, dit l'arbre. Va-t'en ! Le Vent est après toi. Tu n'es pas d'ici. Va-t'en et ne reviens jamais plus. »

En remontant du fond du vallon, il sentit les larmes du bouleau couler sur son visage, et elles furent amères à ses lèvres. Il avait le cœur tout triste tandis qu'il poursuivait sa longue route, et il ne retourna pas en Faërie de quelque temps. Mais il ne pouvait y renoncer, et, après son retour, son désir de s'enfoncer dans le pays fut encore plus fort.

Il découvrit enfin une route au travers des Monts Extérieurs, et il la suivit jusqu'à son arrivée aux Monts Intérieurs, qui étaient hauts, escarpés et rebutants. Mais il finit par trouver un pas qu'il pouvait escalader ; après plusieurs jours d'une grande témérité, il franchit une crevasse et contempla d'en haut un site qu'il ne savait pas être la Vallée du Perpétuel Matin où le vert surpasse celui des prairies de la Faërie Extérieure, comme celles-ci surpassent les nôtres au printemps. Là, l'air est si pur que les yeux peuvent voir la langue rouge des oiseaux qui chantent dans les arbres de l'autre côté de la vallée, bien que celle-ci soit très large et que les oiseaux ne soient pas plus grands que des roitelets.

Du côté intérieur, les montagnes descendaient en longues pentes emplies du son de cascades bouillonnantes, et, tout joyeux, il pressa le pas. Comme il posait le pied sur l'herbe de la Vallée, il entendit chanter des voix d'elfes, et, sur un gazon au bord d'une rivière éclatante de lis, il tomba sur un nombreux groupe de jeunes filles qui dansaient. La rapidité, la grâce et les modes toujours changeants de leurs mouvements l'enchantèrent, et il s'avança vers leur cercle. Elles s'immobilisèrent alors soudain, et une jeune fille aux cheveux flottants et en robe plissée vint à sa rencontre.

Elle rit tout en lui disant : « Vous devenez hardi, Front Étoilé, ne trouvez-vous pas ? Ne craignez-vous point ce que pourrait dire la Reine, si elle avait connaissance de ceci ? À moins que vous n'ayez sa permission. » Il fut déconcerté, prenant conscience de sa propre pensée et sachant qu'elle la lisait, à savoir que l'étoile qu'il avait au front était un passeport pour aller partout où il le voudrait ; il sut alors que ce n'était pas le cas. Mais elle sourit et reprit la parole : « Allons ! Maintenant que vous êtes ici, vous allez danser avec moi » ; elle le prit par la main pour l'entraîner dans le cercle.

Là, ils dansèrent ensemble et il sut un moment ce que c'était que d'avoir la rapidité, le pouvoir et la joie de l'accompagner. Pendant un moment. Mais bientôt, lui sembla-t-il, ils s'arrêtèrent ; elle se baissa pour cueillir une fleur blanche à ses pieds et la piqua dans les cheveux de Smith, « Adieu, maintenant ! dit-elle. Peut-être nous rencontrerons-nous de nouveau, avec la permission de la Reine. »

Il ne se rappela rien du voyage de retour jusqu'au moment où il se retrouva en train de suivre à cheval les routes de son propre pays ; et dans certains villages les gens l'observaient avec étonnement et le suivaient du regard jusqu'à sa disparition. À son arrivée chez lui, sa fille accourut pour l'accueillir avec joie – il était revenu plus tôt qu'elle n'y comptait, mais non certes trop tôt pour ceux qui l'attendaient. « Papa ! s'écria-t-elle. D'où viens-tu ? Ton étoile brille d'un vif éclat ! »

Quand il passa le seuil, l'étoile s'obscurcit de nouveau ; mais Nell le prit par la main et le mena jusqu'à l'âtre, et là elle se retourna pour le regarder. « Mon cher Homme, dit-elle, où as-tu été et qu'as-tu vu ? Tu as une fleur dans les cheveux. » Elle la retira doucement et la garda dans sa main ouverte. Ce paraissait un objet vu d'une grande distance, et pourtant il était là, et il en sortait une lueur qui projetait des ombres sur les murs de la pièce, déjà assombrie par le soir. « Tu as l'air d'un géant, Papa », dit son fils qui était resté silencieux jusqu'alors.

La fleur ne se fana pas, ni ne se ternit ; et ils la conservèrent en secret comme un trésor. Le forgeron confectionna pour elle un petit coffret fermant à clef ; ce fut dans celui-ci qu'elle resta et qu'elle fut transmise de génération en génération aux descendants de Smith ; et les héritiers de la clef ouvraient souvent le coffret pour regarder longuement la Fleur Vivante avant la retombée du couvercle ; le moment de la fermeture ne dépendait pas d'eux.

Les années ne s'arrêtèrent pas dans le village. Elles avaient à présent passé, nombreuses. Quand le forgeron avait reçu l'étoile à la Fête des Enfants, il n'avait pas encore dix ans. Puis vint une autre Fête des Enfants, à l'époque de laquelle Alf, devenu Maître Queux, avait choisi un nouvel apprenti, Harper[10]. Douze ans après, le forgeron avait rapporté la Fleur Vivante ; et maintenant une nouvelle Fête des Enfants des Vingt-Quatre devait avoir lieu au cours de l'hiver prochain. Smith se promenait un jour de cette année-là dans les bois de la Faërie Extérieure, et c'était l'automne. Les feuilles étaient dorées sur les branches et des feuilles rouges jonchaient la terre. Des pas s'avancèrent derrière lui ; mais, plongé dans ses pensées, il n'y prêta pas attention et ne se retourna pas.

Pour cette visite, il avait reçu une convocation et il avait fait un long voyage. Plus long que ceux de quiconque, lui semblait-il. Il était guidé et gardé, mais il avait peu de souvenir des chemins qu'il avait empruntés ; car sa vue avait été souvent obnubilée par le brouillard ou par l'ombre jusqu'à son arrivée en un lieu élevé sous un ciel nocturne piqueté d'étoiles innombrables. Là, il fut amené devant la Reine en personne. Elle ne portait pas de couronne et n'avait pas de trône. Elle se tenait debout dans sa majesté et sa gloire, et elle était entourée de toute une armée qui miroitait et scintillait comme les étoiles d'en dessus ; mais elle dépassait en taille la pointe des grandes lances, et, sur sa tête, brûlait une flamme blanche. Elle lui fit signe d'approcher, et il s'avança tout tremblant. Une trompette sonna haut et clair, et voilà qu'ils furent seuls.

Il se tenait devant elle, et il ne ploya pas le genou en révérence, tant il était épouvanté et sentait que, pour un être aussi minable que lui, tout geste était vain. Il leva finalement la tête et il vit le visage et les yeux graves de la Reine abaissés sur lui ; et il fut troublé et confondu, car à ce moment il la reconnut : c'était la belle jeune fille de la Vallée Verte, la danseuse aux pieds de laquelle jaillissaient les fleurs. Elle sourit en voyant qu'il se souvenait, et elle s'approcha de lui ; ils conversèrent longuement, la plupart du temps sans paroles, et il apprit maintes choses de la pensée de la Reine, dont certaines lui donnèrent de la joie et d'autres l'emplirent de chagrin. Puis ses pensées se reportèrent en arrière ; il retrouva son existence jusqu'au jour de la Fête des Enfants et à l'apparition de l'étoile ; il revit soudain la petite figure dansante avec sa baguette et, honteux, il baissa les yeux devant la beauté de la Reine.

Mais elle eut de nouveau le rire qu'elle avait eu dans la Vallée du Perpétuel Matin. « Ne te chagrine pas à mon sujet, Front Étoilé, dit-elle. Et n'aie pas trop honte des tiens. Mieux vaut une petite poupée que nul souvenir de Faërie, peut-être. Pour certains, le seul aperçu. Pour d'autres, l'éveil. Dès ce jour, tu as désiré en ton cœur me voir, et

je t'ai accordé la réalisation de ton souhait. Mais je ne puis te donner davantage. À présent, au moment de l'adieu, je vais faire de toi un messager. Si tu rencontres le Roi, dis-lui : *« Le temps est venu. Qu'il choisisse. »* »

« Mais, Dame de Faërie, balbutia-t-il, où donc est le Roi ? » Car il avait maintes fois posé cette question aux gens de Faërie, et ils avaient répondu de même manière : « Il ne nous l'a pas dit. » Et la Reine répondit : « S'il ne te l'a dit à toi, Front Étoilé, je ne puis le faire. Mais il voyage beaucoup et on peut le rencontrer en des lieux inattendus. Et maintenant, fais ta révérence. »

Il ploya alors le genou et, se baissant, elle posa la main sur sa tête, et un grand calme l'envahit ; il lui parut être en même temps dans le Monde et en Faërie, et aussi en dehors des deux, les contemplant l'un et l'autre, de sorte qu'il avait tout ensemble un sentiment de perte, de possession et de paix. Quand, après un moment, le calme fut passé, il leva la tête et se mit debout. L'aube se voyait dans le ciel, et les étoiles avaient pâli ; la Reine était partie. Il entendit l'écho d'une trompette dans les montagnes lointaines. La haute prairie dans laquelle il se trouvait était silencieuse et vide ; et il sut que son chemin le ramenait à présent à la privation.

Le lieu de cette rencontre était maintenant loin derrière lui, et il méditait tout ce qu'il avait vu et appris, tout en marchant dans les feuilles mortes. Les pas se rapprochèrent. Puis soudain une voix dit à son côté : « Allez-vous dans la même direction que moi, Front Étoilé ? »

Il sursauta, tiré de ses pensées, et vit près de lui un homme. Il était grand et il avait le pas léger et rapide ; il était vêtu de vert foncé et portait un capuchon qui lui couvrait en partie le visage. Le forgeron fut intrigué, car seuls les gens de Faërie l'appelaient « Front Étoilé », et il ne se souvenait pas d'avoir vu cet homme auparavant ; il sentait pourtant avec une certaine gêne qu'il devrait le reconnaître. « De quel côté allez-vous donc ? » demanda-t-il.

— Je rentre maintenant à votre village, répondit l'autre, et j'espère que vous faites de même.

— Oui certes, dit le forgeron. Marchons de compagnie. Mais quelque chose me revient à l'esprit. Avant que je me mette en route pour mon voyage de retour, une Grande Dame m'a confié un message, mais nous allons bientôt sortir de Faërie, et je ne pense pas y revenir jamais. Y reviendrez-vous ?

— Oui. Vous pouvez me confier le message.

— Mais il s'adressait au Roi. Savez-vous où le trouver ?

— Oui. Quel était le message ?

— La Dame m'a seulement demandé de lui dire : « *Le temps est venu. Qu'il choisisse.* »

— Je comprends. N'ayez plus de souci.

Ils poursuivirent leur chemin côte à côte en silence, à part le bruissement des feuilles sous leurs pas ; mais après quelques milles, alors qu'ils se trouvaient encore à l'intérieur des limites de Faërie, l'homme s'arrêta. Il se tourna vers le forgeron et rejeta son capuchon en arrière. Le forgeron le reconnut alors. C'était Alf l'Apprenti, comme Smith le nommait toujours en pensée, se rappelant encore le jour où Alf s'était tenu, adolescent, dans la Salle, tenant le couteau luisant pour le découpage du Gâteau, et les yeux brillant à la lumière des bougies. Ce devait être un vieillard à présent, car il avait été Maître Queux durant maintes années ; mais là, debout sous les avancées de la Forêt Extérieure, il avait l'aspect de l'Apprenti du temps passé, quoique avec plus d'autorité : il n'y avait pas trace de gris dans ses cheveux, pas de rides sur son visage, et ses yeux brillaient comme s'ils reflétaient une lumière.

— Je voudrais vous parler avant que vous ne rentriez dans votre pays, Smith Smithson, dit-il.

Le forgeron en fut étonné ; car il avait lui-même souvent souhaité s'entretenir avec Alf, mais il n'en avait jamais eu l'occasion. Alf l'avait toujours accueilli avec bienveillance et considéré d'un œil amical, mais il avait paru éviter de lui parler seul à seul. Il considérait encore à présent le forgeron avec un regard amical ; mais il leva la main et toucha de l'index l'étoile à son front. La lumière quitta les yeux d'Alf, et le forgeron sut alors qu'elle venait de l'étoile et qu'elle avait dû briller avec éclat, mais qu'elle était maintenant obscurcie. Il en fut surpris, et il s'écarta dans un mouvement de colère.

— Ne pensez-vous pas, Maître forgeron, qu'il est temps pour vous de renoncer à cet objet ? dit Alf.

— En quoi cela vous regarde-t-il, Maître Queux ? répondit-il. Et pourquoi le ferais-je ? N'est-il pas à moi ? Il m'est échu et un homme ne peut-il conserver les choses qui lui viennent ainsi, fût-ce seulement comme souvenir ?

— Certaines choses. Celles qui sont des dons spontanés, offerts à titre de souvenir. Mais d'autres ne sont pas données de cette façon. Elles ne peuvent appartenir éternellement à un homme, ni être conservées précieusement comme patrimoine. Elles ne sont qu'un prêt. Vous n'avez peut-être pas songé que quelqu'un d'autre pourrait avoir besoin de cet objet. Mais il en est ainsi. Le temps presse.

Le forgeron fut alors troublé, car c'était un homme généreux et il se souvenait avec gratitude de tout ce que l'étoile lui avait apporté.

« Que devrais-je donc faire ? demanda-t-il. Faudrait-il la donner à quelque Grand de Faërie ? Au Roi ? » Et, tandis même qu'il prononçait ces mots, l'espoir jaillit en son cœur qu'une telle mission lui permettrait de retourner une fois encore en Faërie.

— Vous pourriez me le remettre, à moi, dit Alf, mais cela risquerait de vous paraître trop dur. Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma dépense et le replacer dans la boîte où votre grand-père l'avait déposé ?

— Je n'avais pas connaissance de cela, dit le forgeron.

— Personne d'autre que moi ne le savait. J'étais seul avec lui.

— J'en conclus que vous savez comment il est entré en possession de l'étoile et pourquoi il l'a mise dans la boîte ?

— Il l'avait rapportée de Faërie : cela, vous le savez sans avoir besoin de le demander, répondit Alf. Il l'a laissée dans l'espoir qu'elle vous échoirait, à vous son seul petit-enfant. C'est ce qu'il me dit, pensant que je pourrais arranger la chose. Il était le père de votre mère. Je ne sais si elle vous raconta grand-chose de lui, en admettant qu'elle connût grand-chose à en dire. Il s'appelait Rider^[11], et il était grand voyageur : il avait vu maintes choses avant de s'établir et de devenir Maître Queux. Mais il partit lorsque vous n'aviez que deux ans – et l'on ne trouva personne de mieux comme successeur de Nokes, le pauvre homme. Cependant, comme nous nous y attendions, je devins Maître, le temps venu. Cette année, je ferai encore un Grand Gâteau : seul Queux, autant qu'on s'en souviennne, à en confectionner un second. Je voudrais pouvoir y mettre l'étoile.

— Bon, vous l'aurez, dit le forgeron. (Il dévisagea Alf, comme pour lire sa pensée.) Savez-vous qui la trouvera ?

— En quoi cela vous regarde-t-il, Maître Smith ?

— J'aimerais le savoir, si vous le savez vous-même, Maître Queux. Il pourrait m'être plus facile de me séparer d'un objet qui m'est si cher. L'enfant de ma fille est trop jeune.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. On verra, répondit Alf.

Ils n'en dirent pas davantage et poursuivirent leur route jusqu'au moment où, sortis de Faërie, ils parvinrent enfin au village. Ils se rendirent alors à la Salle, tandis que, dans le monde, le soleil se couchait et qu'une lumière rouge se reflétait dans les fenêtres. Les sculptures dorées de la grande porte étaient embrasées, et d'étranges gargouilles de diverses couleurs abaissaient leur regard de sous le toit. La Salle avait été revernie et repeinte peu de temps auparavant, et il y avait eu au Conseil de grands débats à ce sujet. Certains ne l'aimaient pas ainsi et la disaient criarde, mais ceux qui avaient plus de

connaissances savaient que c'était un retour à l'ancienne coutume. Cependant, cette remise en état n'ayant pas coûté un liard, puisque le Maître Queux avait dû la payer de sa poche, il lui avait été permis d'en faire à sa tête. Mais le forgeron ne l'avait jamais vue à une telle lumière, et il restait là, étonné, à contempler la Salle, oubliant sa mission.

Quelqu'un lui toucha le bras, et Alf le conduisit à une petite porte sur le derrière. Il l'ouvrit et mena le forgeron par un couloir sombre dans la dépense. Là, il alluma une grande chandelle et, ayant fait jouer la serrure d'une armoire, il descendit de l'étagère une cassette noire. Elle était à présent polie et décorée de volutes d'argent.

Il souleva le couvercle et la montra au forgeron. L'un des petits compartiments était vide ; les autres étaient emplis à présent d'épices, fraîches et acres, et les yeux du forgeron se mouillèrent. Il porta la main à son front, et l'étoile se détacha avec facilité ; mais il ressentit un soudain élancement, et les larmes coulèrent sur son visage. Bien que l'étoile brillât de nouveau d'un vif éclat dans sa main, il ne pouvait la voir que comme un objet éblouissant, mais estompé dans le lointain.

— Je n'y vois pas clair, dit-il. Placez-la pour moi dans la cassette.

Il tendit la main ; Alf prit l'étoile et la déposa à sa place ; et elle s'obscurcit.

Le forgeron se détourna sans mot dire et chercha la porte à l'aveuglette. Sur le seuil, il s'aperçut que sa vue s'était de nouveau éclaircie. Il était tard et l'Étoile du Soir brillait dans un ciel lumineux tout auprès de la Lune. Tandis qu'il se tenait là un moment à contempler leur beauté, il sentit une main se poser sur son épaule, et il se retourna.

— Vous m'avez donné votre étoile de plein gré, dit Alf. Si vous désirez toujours savoir à quel enfant elle échoira, je vous le dirai.

— Oui, certes.

— Elle ira à celui que vous désignerez.

Le forgeron, interdit, ne répondit rien tout d'abord.

— Eh bien, dit-il enfin non sans hésitation, je me demande ce que vous pourrez penser de mon choix. Je pense que vous n'avez guère de raisons d'apprécier le nom de Nokes, mais, enfin..., son jeune arrière-petit-fils, Nokes de Tim de Townsend[12], va venir à la Fête. Nokes de Townsend est tout à fait différent.

— Cela, je l'ai observé, répondit Alf. Il avait une sage mère.

— Oui, la sœur de ma Nell. Mais, indépendamment de notre parenté, j'aime le petit Tim. Quoique ce ne soit pas un choix bien manifeste.

Alf sourit. « Vous ne l'étiez pas non plus, répliqua-t-il. Mais j'en conviens. En vérité, j'avais déjà choisi Tim.

— Pourquoi, dans ce cas, m’avoir demandé de choisir ?

— C’était le désir de la Reine. Si vous aviez fait un choix différent, j’aurais dû céder. »

Le forgeron regarda longuement Alf. Puis il fit soudain un profond salut.

— Je comprends enfin, Monsieur, dit-il. Vous nous avez fait trop d’honneur.

— J’en ai été récompensé, dit Alf. Rentrez maintenant en paix.

À son arrivée chez lui, à l’extrémité ouest du village, il trouva son fils près de la porte de la forge. Celui-ci venait de la fermer à clef, le travail de la journée fini, et à présent, il observait la route blanche par laquelle son père revenait d’ordinaire de ses voyages. Entendant des pas, il se retourna, surpris, pour le voir venir du village, et il courut à sa rencontre. Il l’entoura de ses bras en un affectueux accueil.

— Je t’attendais depuis hier, Papa, dit-il.

Puis, regardant le visage de son père, il s’écria avec inquiétude :

— Que tu as l’air fatigué ! Tu as dû marcher longtemps ?

— Très longuement, mon fils. J’ai parcouru tout le chemin de l’Aube jusqu’au Soir.

Ils rentrèrent ensemble dans la maison, où il faisait sombre, sauf pour le feu qui clignotait dans l’âtre. Son fils alluma des chandelles, et ils restèrent un moment près du feu sans parler, car une grande fatigue et un sentiment de lourde perte pesaient sur le forgeron. Enfin, jetant un regard circulaire comme s’il revenait à lui, il dit :

— Pourquoi sommes-nous seuls ?

Son fils le dévisagea.

— Pourquoi ? Maman est à Petit Wootton, chez Nan. C’est le second anniversaire du petit. Elles espéraient que tu y serais aussi.

— Ah, oui. J’aurais dû y aller. Je l’aurais fait, Ned, si je n’avais été retardé ; et j’ai dû réfléchir à des questions qui ont chassé pour un moment de mon esprit toute autre pensée. Mais je n’ai pas oublié le petit Tim.

Il porta la main à sa poitrine et sortit un petit portefeuille de cuir souple.

— Je lui ai rapporté quelque chose. Une babiole, comme dirait peut-être le vieux Nokes – mais cela vient de Faërie, Ned.

Il tira du portefeuille un objet d’argent. Cela ressemblait à la tige luisante d’un minuscule lis de l’extrémité de laquelle sortaient trois fleurs délicates, retombant comme de belles clochettes. Et c’étaient bien des clochettes, car, lorsqu’il les agita doucement, chaque fleur tinta d’une petite note claire. À ce doux son, la lueur des chandelles tremblota, puis brilla un moment d’une clarté blanche.

Ned écarquilla les yeux d'étonnement.

— Puis-je le regarder, Papa ? demanda-t-il.

Il le prit avec précaution entre ses doigts et examina l'intérieur des fleurs.

— C'est d'un travail merveilleux ! dit-il. Et il y a un parfum dans les clochettes, Papa : une odeur qui me rappelle... qui me rappelle... enfin, quelque chose que j'ai oublié.

— Oui le parfum vient un peu après que les clochettes ont tinté. Mais n'aie pas peur de le manipuler, Ned. Ça été fait comme jouet pour un enfant. Il ne pourra lui faire aucun mal, et n'en retirera pas davantage.

Le forgeron replaça le cadeau dans son portefeuille, qu'il serra dans sa poche.

— Je l'apporterai moi-même à Petit Wootton demain, dit-il. Nan, son Tom et ta mère me pardonneront peut-être. Quant au petit Tom, il n'est pas encore en âge de compter les jours... ni les semaines, les mois ou les années.

— C'est vrai. Vas-y, Papa. J'aimerais t'accompagner ; mais je ne pourrai pas aller à Petit Wootton avant quelque temps. Je n'aurais pu le faire aujourd'hui, même si je ne t'avais pas attendu ici. Il y a un tas de travail commandé, et il y en a encore à venir.

— Non, non, fils de Smith ! Prends donc un jour de congé ! L'appellation de grand-père n'a pas encore affaibli mes bras. Que le travail vienne ! Il y aura maintenant deux paires de mains pour y faire face, tous les jours de semaine. Je ne repartirai plus en voyage, Ned : pas pour de longs voyages, si tu me comprends.

— Ah, c'est comme cela, Papa ? Je me demandais ce qu'il était advenu de l'étoile. C'est dur. (Il prit la main de son père.) J'en suis peiné pour toi ; mais il y a aussi dans cela du bon, pour cette maison. Tu as encore beaucoup de choses à m'apprendre, si tu en as le temps, tu sais, Maître Forgeron. Et je ne pense pas seulement au travail du fer.

Ils dînèrent ensemble, et ils restèrent à table longtemps encore après avoir fini, tandis que le forgeron racontait à son fils son dernier voyage en Faërie et d'autres choses qui lui venaient à l'esprit – mais du choix du prochain détenteur de l'étoile, il ne dit rien.

Enfin, son fils le regarda et dit :

— Te rappelles-tu, Papa, le jour où tu es rentré avec la Fleur ? Je t'ai dit alors que, d'après ton ombre, tu avais l'air d'un géant. L'ombre était la vérité. Ainsi c'est avec la Reine elle-même que tu as dansé ! Tu as pourtant renoncé à l'étoile. J'espère qu'elle ira à quelqu'un qui soit aussi digne de l'avoir. L'enfant devrait en être reconnaissant !

— Il ne le saura pas, répondit le forgeron. Ainsi en est-il de ces cadeaux. Enfin, voilà... Je l'ai transmis, et je reviens au marteau et à

la tenaille.

Aussi étrange que cela puisse paraître, le vieux Nokes, qui s'était moqué de son apprenti, n'avait jamais pu écarter de son esprit la disparition de l'étoile placée dans le Gâteau, malgré toutes les années qui s'étaient écoulées depuis lors. Devenu gros et paresseux, il s'était retiré de sa charge quand il avait atteint ses soixante ans (ce qui n'était pas un âge très avancé pour le village). Il approchait alors des quatre-vingt-dix ans et il était d'une corpulence énorme, car il mangeait encore goulûment et il adorait les sucreries. Quand il n'était pas à table, il passait la plupart de ses journées dans un grand fauteuil près de la fenêtre de sa petite maison, ou près de la porte, s'il faisait beau. Il aimait bavarder, ayant encore beaucoup d'opinions à émettre ; mais depuis quelque temps sa conversation se tournait en majeure partie vers l'unique Grand Gâteau qu'il avait confectionné (il en était à présent convaincu), car, lorsqu'il dormait, il le voyait en rêve. L'Apprenti s'arrêtait parfois pour échanger quelques mots. Le vieux cuisinier continuait de l'appeler ainsi, et il s'attendait que l'autre lui donnât du « Maître ». Cela, l'Apprenti avait bien soin de le faire, ce qui comptait en sa faveur, bien que Nokes préférât d'autres gens.

Un après-midi après son dîner, Nokes dodelinait de la tête dans son fauteuil près de la porte. Il s'éveilla en sursaut pour voir l'Apprenti qui, debout près de lui, le regardait.

— Tiens, bonjour ! dit-il. Je suis content de te voir, car ce gâteau me trotte encore par la tête. J'y pensais à l'instant, en fait. C'était le meilleur que j'aie jamais fait, ce qui n'est pas peu dire. Mais peut-être l'as-tu oublié.

— Non, Maître. Je m'en souviens très bien. Mais qu'est-ce qui vous chagrine ? C'était un bon gâteau ; tout le monde l'a aimé et loué.

— Bien sûr, c'est moi qui l'avais fait. Mais ce n'est pas cela qui m'ennuie. C'est la petite babiole, l'étoile. Je n'arrive pas à me représenter ce qu'elle est devenue. Elle n'aurait pas fondu, certes. J'avais dit cela seulement pour que les enfants ne soient pas effrayés. Je me suis demandé si l'un d'entre eux ne l'aurait pas avalée. Mais est-ce vraisemblable ? On pourrait avaler une des piécettes sans s'en apercevoir, mais pas cette étoile. Elle était petite, mais elle avait des pointes aiguës.

— En effet, Maître. Mais savez-vous vraiment de quoi elle était faite ? Ne vous tracassez pas à ce sujet. Quelqu'un l'a avalée, je vous l'assure.

— Qui, alors ? Enfin, j'ai une bonne mémoire, et cette journée y reste en quelque sorte gravée. Je me rappelle les noms de tous les enfants. Attends, que je réfléchisse un peu. Ce devait être la Molly de

Miller[13] ! Elle était goulue et elle engloutissait la nourriture. Elle est grosse comme un sac, à présent.

— Oui, certains deviennent ainsi, Maître. Mais Molly n'avait pas englouti son gâteau. Elle avait trouvé deux objets dans sa tranche.

— Ah oui ? Eh bien, c'était le Harry de Cooper[14]. Un garçon semblable à une barrique, avec une grande bouche de grenouille.

— J'aurais dit, Maître, que c'était un gentil garçon qui avait un large sourire amical. En tout cas, il était si attentif qu'il avait réduit sa tranche en petits morceaux avant de le manger. Il n'a trouvé que du gâteau.

— Dans ce cas, ce devait être cette petite pâlotte, la Lily de Draper[15]. Bébé, elle avalait des épingles sans qu'il lui arrivât aucun mal.

— Pas Lily, Maître. Elle n'a mangé que la croûte et le sucre, et elle a donné l'intérieur à son voisin.

— Eh bien, j'y renonce. Qui était-ce ? Tu sembles avoir observé avec grande attention. Si tu n'inventes pas toute l'histoire.

— C'était le fils du Forgeron, Maître ; et je crois que cela lui a fait du bien.

— Continue ! dit le vieux Nokes en riant. J'aurais dû savoir que tu te moquais de moi. Ne sois pas ridicule ! Smith était alors un garçon tranquille et lent. On l'entend davantage maintenant : un vrai chanteur, paraît-il ; mais il est prudent. Il ne prend pas de risques. Il mâche deux fois ses aliments avant de les avaler, et il l'a toujours fait, si tu vois ce que je veux dire.

— Oui, Maître. Enfin, si vous ne voulez pas croire que c'était Smith, je ne peux rien pour vous. Peut-être cela n'a-t-il guère d'importance. Aurez-vous l'esprit plus en repos, si je vous dis que l'étoile est revenue dans la cassette ? La voici !

L'Apprenti portait une cape vert foncé que Nokes n'avait pas remarquée jusque-là. De ses plis, il sortit la cassette noire, qu'il ouvrit sous le nez du vieux cuisinier.

— Voilà l'étoile, Maître, là, dans le coin.

Le vieux Nokes se mit à tousser et à éternuer, mais il finit par regarder à l'intérieur de la boîte.

— C'est vrai ! dit-il. En tout cas, ça en a l'air.

— C'est la même, Maître. Je l'ai placée là moi-même il y a quelques jours. Elle ira de nouveau dans le Grand Gâteau cet hiver.

— Ha, ha ! fit Nokes avec un regard en dessous vers l'Apprenti ; puis il rit au point de trembler comme une gelée. Je vois, je vois ! Vingt-quatre enfants et vingt-quatre porte-bonheur, et l'étoile était en supplément. Alors, tu l'as sortie prestement avant la cuisson et tu l'as gardée pour une autre fois. Tu as toujours été un garçon astucieux : preste, pourrait-on dire. Et ménager : tu ne gâcherais pas une once de

beurre. Ha, ha, ha ! C'est donc cela. J'aurais dû le deviner. Eh bien, tout s'explique. Je peux maintenant faire mon somme en paix. (Il se carra dans son fauteuil.) Fais attention à ce que ton apprenti ne te joue pas de tours ! À malin, malin et demi, dit-on.

Il ferma les yeux.

— Au revoir, Maître ! dit l'Apprenti, refermant la cassette avec un tel claquement que le Queux rouvrit les yeux.

— Nokes, dit-il, votre savoir est si grand que je ne me suis aventuré que deux fois à vous dire quelque chose. Je vous ai dit que l'étoile venait de Faërie ; et je vous ai dit qu'elle était échue au forgeron. Vous vous êtes moqué de moi. Maintenant, sur le point de nous séparer, je vais vous dire une chose de plus. Ne riez pas encore une fois ! Vous êtes un gros vieil imposteur, paresseux et rusé. C'est moi qui ai fait la majeure partie de votre travail. Sans le moindre remerciement, vous avez appris de moi tout ce que vous pouviez – hormis la considération envers la Faërie, et un peu de courtoisie. Vous n'en avez même pas assez pour me souhaiter le bonjour.

— Pour ce qui est de la courtoisie, dit Nokes, je n'en vois aucune dans le fait de donner à ses aînés et supérieurs des qualificatifs malsonnants. Porte ailleurs ta Faërie et tes âneries ! Bonjour, si c'est ce que tu attends. Et maintenant, fiche-moi le camp ! (Il fit un geste moqueur de la main.) Si tu as un de tes amis fées caché dans la Cuisine, envoie-le-moi et je l'examinerai. S'il lève sa petite baguette et me rend ma minceur, j'aurai meilleure opinion de lui, dit-il en riant.

— Accorderiez-vous quelques instants au Roi de Faërie ? répondit l'autre.

Au grand effarement de Nokes, il se mit à grandir tout en parlant. Il rejeta son manteau. Il était habillé comme un Maître Queux pour une Fête, mais ses vêtements blancs luisaient et étincelaient, et il avait au front un grand joyau semblable à une étoile rayonnante. Son visage était jeune, mais sévère.

— Vieillard, dit-il, au moins n'êtes-vous pas mon aîné. Quant à mon supérieur... Vous avez souvent ricané derrière mon dos. Me défiez-vous à présent ouvertement ? Il fit un pas en avant, et Nokes se tassa sur lui-même, tout tremblant. Il essaya d'appeler à l'aide, mais s'aperçut qu'il pouvait à peine émettre un murmure.

— Non, Monsieur ! dit-il d'une voix étranglée. Ne me faites pas de mal ! Je ne suis qu'un pauvre vieux.

Le visage du Roi s'adoucit.

— Hélas, oui ! Tu dis vrai. Ne crains point ! Remets-toi ! Mais ne t'attends-tu pas que le Roi de Faërie fasse quelque chose pour toi avant de te quitter ? Je t'accorde ton souhait. Adieu ! Dors à présent !

Il s'enveloppa dans sa cape et s'en fut en direction de la Salle ; mais avant qu'il n'eût disparu, les yeux exorbités du vieux cuisinier

s'étaient fermés, et il ronflait déjà.

Quand le vieux cuisinier se réveilla, le soleil se couchait. Il se frotta les yeux et frissonna légèrement, l'air automnal étant frisquet.

— Brrr ! Quel rêve ! dit-il. Ce doit être ce porc du dîner.

À partir de ce jour, il craignit tellement d'avoir d'autres cauchemars de ce genre qu'il osait à peine manger par crainte d'indisposition, et ses repas devinrent très brefs et simples. Il ne tarda pas à maigrir, et ses vêtements comme sa peau pendaient et faisaient des plis. Les enfants l'appelèrent « le vieux Sac d'Os ». Puis, il constata après quelque temps qu'il pouvait de nouveau aller dans le village en marchant sans autre aide qu'une canne ; et il vécut maintes années de plus qu'il ne l'aurait fait autrement. On dit, en fait, qu'il atteignit juste son siècle : seule chose mémorable qu'il accomplit jamais. Mais jusqu'à sa dernière année, quiconque voulait bien écouter son histoire pouvait l'entendre dire :

— Alarmant, pourrait-on dire ; mais un rêve stupide, quand on y réfléchit. Le Roi de Faërie ! Il n'avait même pas de baguette, voyons ! Et quand on cesse de manger, on maigrit. C'est tout naturel. C'est l'évidence même. Il n'y a aucune magie là-dedans.

Vint le moment de la Fête des Vingt-Quatre. Smith était là pour chanter des chansons, et sa femme pour aider à s'occuper des enfants. Smith les regardait chanter et danser, et il se disait qu'ils étaient plus beaux et plus animés que dans son enfance – l'idée lui passa un moment par la tête de se demander à quoi Alf pouvait bien employer ses moments de loisir. Tous paraissaient propres à trouver l'étoile. Mais ses yeux se portaient principalement sur Tim : un petit garçon assez grassouillet, lourdaud dans la danse, mais doué d'une voix douce dans le chant. À table, il restait silencieux, observant l'aiguisage du couteau et le découpage du Gâteau. Soudain, il éleva sa petite voix :

— Cher Monsieur le Cuisinier, ne coupez qu'une petite tranche pour moi. J'ai déjà tant mangé que je me sens repu.

— Bon, Tim, dit Alf. Je vais te couper une tranche spéciale. Je crois que tu la sentiras descendre sans difficulté.

Smith regarda Tim manger son gâteau lentement, mais avec un plaisir évident ; bien que, n'y ayant trouvé aucune babiole ni piécette, il parût déçu. Mais une lueur ne tarda pas à briller dans ses yeux ; il rit, fut joyeux et se mit à chanter doucement pour lui-même. Puis il se leva et commença à danser tout seul avec une curieuse grâce qu'il n'avait jamais montrée auparavant. Tous les enfants rirent en battant des mains.

— Tout va bien donc, se dit Smith. Ainsi tu es mon héritier. Je me demande vers quels lieux étranges l'étoile te conduira. Ce pauvre

vieux Nokes ! Mais je suppose qu'il ne saura jamais quel affreux événement s'est produit dans sa famille.

Il ne le sut jamais. Mais il se produisit au cours de cette Fête quelque chose qui lui plut grandement. Avant la fin, le Maître Queux prit congé des enfants et de toutes les autres personnes présentes.

— Je vais maintenant vous faire mes adieux, dit-il. Dans un jour ou deux, je partirai. Maître Harper est tout prêt à prendre ma succession. C'est un très bon cuisinier et, comme vous le savez, il est de votre propre village. Je vais rentrer chez moi. Je ne pense pas vous manquer.

Les enfants firent de cordiaux adieux et remercièrent joliment le Queux pour son beau gâteau. Seul le petit Tim lui prit la main et dit doucement :

— J'ai de la peine.

En fait, plusieurs familles du village regrettèrent quelque temps l'absence d'Alf. Certains de ses amis, Smith et Harper en particulier, furent attristés de son départ et ils maintinrent les ors et les peintures de la Salle en souvenir de lui. La plupart des gens furent toutefois satisfaits. Ils l'avaient eu très longtemps et ils n'étaient pas mécontents d'un changement. Mais le vieux Nokes, martelant de sa canne le plancher, dit carrément :

— Le voilà parti, enfin ! Pour moi, j'en suis content. Je ne l'ai jamais aimé. Il était rusé. Trop agile, pour ainsi dire.

FEUILLE, DE NIGGLE [16]

Il était une fois un petit homme du nom de Niggle, qui devait faire un long voyage. Il ne désirait pas partir ; en vérité, l'idée même lui en répugnait ; mais il ne pouvait faire autrement. Il savait qu'il lui faudrait partir à un moment donné, mais il ne mettait aucune hâte à ses préparatifs.

Niggle était peintre. Un peintre pas trop connu, en partie du fait qu'il avait maintes autres occupations. La plupart lui étaient ennuyeuses, mais il les accomplissait assez bien quand il ne pouvait s'y soustraire, ce qui était beaucoup trop fréquent, à son avis. Les lois de son pays étaient assez rigoureuses. Il y avait aussi d'autres obstacles. D'abord, il était parfois tout simplement paresseux et il ne faisait rien du tout. Ensuite, il avait bon cœur, en quelque sorte. Vous voyez le genre de bon cœur : il lui donnait un sentiment de gêne plus souvent qu'il ne le poussait à l'action ; et même quand il agissait, ce n'était pas sans grommeler, s'irriter et jurer (la plupart du temps *in petto*). Ce bon cœur ne l'entraînait pas moins à passablement de petits travaux pour son voisin, Mr Parish[17], qui était estropié. Il aidait même parfois d'autres gens un peu plus éloignés, s'ils venaient le lui demander. Et puis, de temps en temps, il repensait à son voyage et il était pris de velléités d'empaquetage : en pareils moments, il ne peignait guère.

Il avait plusieurs tableaux en train ; la plupart étaient trop grands ou trop ambitieux pour son talent. Il était de ces peintres qui peignent mieux les feuilles que les arbres. Il consacrait un long temps à une seule feuille, s'efforçant d'en saisir la forme, le luisant, et le scintillement de la rosée sur ses bords. Il voulait toutefois peindre un arbre entier, avec toutes ses feuilles dans le même style, mais toutes différentes.

Un tableau en particulier lui causait du souci. Il avait commencé par une feuille prise dans le vent, mais il devint un arbre ; et l'arbre crût, poussant d'innombrables branches et lançant les plus extraordinaires racines. D'étranges oiseaux vinrent s'installer sur les ramilles, et il fallut s'en occuper. Puis, tout autour de l'Arbre, et derrière, à travers les trouées des feuilles et des branches, commença de se développer un paysage ; il y eut des aperçus d'une forêt gagnant du terrain et de montagnes couronnées de neige. Niggle perdit tout intérêt pour ses autres tableaux ; ou bien il les fixa au bord de sa grande peinture. Bientôt, la toile prit une telle dimension qu'il dut se

procurer une échelle ; et il montait et descendait pour ajouter une touche par-ci ou effacer une tache par-là. Si quelqu'un venait le voir, il se montrait assez poli, tout en tripotant un peu les crayons de son bureau. Il écoutait ce que les gens avaient à dire ; mais, intérieurement, il ne cessait de penser à la grande toile abritée dans le haut hangar qu'il avait construit dans le jardin pour l'abriter (sur une parcelle où il cultivait autrefois des pommes de terre).

Il ne pouvait se débarrasser de son bon cœur. « Je voudrais bien avoir la tête plus forte ! » se disait-il parfois, entendant par là qu'il souhaitait ne pas ressentir pareil malaise devant les ennuis d'autrui. Mais il ne fut pas sérieusement troublé durant un assez long temps. « En tout cas, je terminerai cette peinture-ci, mon œuvre véritable, avant de partir pour ce sacré voyage », avait-il coutume de dire. Mais il commençait à voir qu'il ne pourrait remettre indéfiniment son départ. Il faudrait que le tableau cesse de grandir et arrive à achèvement.

Niggle se tenait un jour à quelque distance de son tableau pour le considérer avec une attention et un détachement inhabituels. Il ne parvenait pas à déterminer ce qu'il en pensait, et il aurait souhaité avoir un ami qui l'aide à en décider. À vrai dire, il n'en était aucunement satisfait, bien qu'il lui parût ravissant, voire le seul tableau vraiment beau au monde. Ce qu'il aurait aimé à ce moment eût été de voir entrer sa propre personne, qui lui donnerait une tape sur l'épaule et dirait (avec une évidente sincérité) : « Absolument magnifique ! Je vois exactement où tu veux en venir. Continue sans te préoccuper de rien d'autre ! On s'arrangera pour décrocher une pension publique, de façon que tu n'aies pas d'autre souci. »

Il n'y avait toutefois pas de pension publique. Et il voyait bien une chose : il faudrait une certaine concentration, du *travail*, un travail dur et ininterrompu pour terminer le tableau, même à sa dimension présente. Il retroussa ses manches et commença à se concentrer. Il essaya durant quelques jours d'écarter toute autre préoccupation. Mais il lui vint une énorme moisson d'interruptions. Tout alla de travers dans sa maison ; il lui fallut faire partie d'un jury en ville ; un ami éloigné tomba malade ; Mr Parish fut immobilisé par un lumbago ; et les visiteurs ne cessaient de venir. C'était le printemps et ils avaient envie d'un thé gratuit à la campagne : Niggle habitait une agréable petite maison, à bien des milles de la ville. Il maudissait dans son cœur les importuns, mais il ne pouvait nier qu'il les avait lui-même invités, en plein hiver, quand il ne considérait pas comme une « interruption » de courir les magasins et de prendre le thé chez des relations en ville. Il tenta de s'endurcir le cœur ; mais il n'y réussit guère. Il y avait maintes choses qu'il n'avait pas le front de refuser, qu'il les considérât ou non comme des devoirs ; et il en était d'autres

qu'il était contraint de faire quoi qu'il en pensât. Certains visiteurs laissèrent entendre que son jardin était assez négligé et qu'il pourrait recevoir la visite d'un Inspecteur. Très peu d'entre eux avaient connaissance de son tableau, naturellement ; mais l'eussent-ils connu, que cela n'aurait pas fait grande différence. Je doute qu'ils lui auraient accordé quelque importance. Il faut avouer que ce n'était pas un vraiment bon tableau, bien qu'il eût peut-être quelques bons endroits. L'Arbre était curieux, en tout cas. Tout à fait unique dans son genre. De même que l'était Niggle ; bien qu'il fût aussi un petit homme très ordinaire et assez sot.

Le temps de Niggle finit par devenir vraiment précieux. Ses relations de la ville lointaine commencèrent à se rappeler que le petit homme devait faire un voyage ennuyeux, et certains se mirent à calculer jusqu'à quelle date limite il pourrait remettre son départ. Ils se demandèrent qui reprendrait sa maison et si le jardin serait mieux tenu.

L'Automne arriva, très humide et venteux. Le petit peintre était dans son hangar. Grimpé sur l'échelle, il essayait d'attraper le reflet du soleil couchant sur la cime enneigée d'une montagne, qu'il avait entrevue juste à gauche de l'extrémité feuillue d'une des branches de l'Arbre. Il savait qu'il devrait bientôt partir : au début de l'année prochaine peut-être. Il ne pouvait que tout juste terminer le tableau, et encore seulement couci-couça : dans certains coins, il n'aurait plus le temps que de suggérer ce qu'il aurait voulu.

Quelqu'un frappa à la porte. « Entrez ! » dit-il avec brusquerie, et il descendit de l'échelle. Il se tint en bas, tournicotant son pinceau. C'était son voisin, Parish : son seul vrai voisin, tous les autres habitant à une grande distance. Il ne l'aimait guère, toutefois : en partie parce que l'homme était si souvent en peine et qu'il avait besoin d'aide ; et aussi parce qu'il ne s'intéressait aucunement à la peinture, mais se montrait très critique en matière de jardinage. Quand Parish regardait le jardin de Niggle (ce qui était très fréquent), il voyait surtout les mauvaises herbes ; et quand il regardait les peintures (ce qui était rare), il ne voyait que des taches vertes et grises et des traits noirs qui lui paraissaient dépourvus de sens. Il ne se faisait pas faute de signaler les mauvaises herbes (en bon voisin), mais il s'abstenait d'émettre aucune opinion sur les tableaux. Il se croyait en cela très bienveillant, et il ne se rendait pas compte que, même si c'était bienveillant, ce ne l'était pas assez. Mieux eût valu aider à retirer les mauvaises herbes (et peut-être aussi louer les peintures).

— Qu'y a-t-il donc, Parish ? demanda Niggle.

— Je ne devrais pas vous interrompre, je le sais, répondit Parish (sans jeter le moindre regard au tableau). Vous êtes très occupé, je suis sûr.

Niggle avait eu l'intention de dire lui-même quelque chose de ce genre, mais il avait laissé passer l'occasion. Il ne put dire que « Oui ».

— Mais je n'ai personne d'autre que vous à qui m'adresser, dit Parish.

— En effet, dit Niggle avec un soupir (un de ces soupirs qui sont un commentaire intérieur et que l'on ne rend pas tout à fait perceptibles). En quoi puis-je vous aider ?

— Ma femme est malade depuis quelques jours, et je commence à être inquiet, dit Parish. Et le vent a emporté la moitié des tuiles de mon toit et l'eau ruisselle dans la chambre à coucher. Je crois que je devrais appeler le médecin. Et aussi l'entrepreneur, mais il met si longtemps à venir ! Je me demandais si vous n'auriez pas du bois et de la toile disponibles, juste pour boucher les ouvertures et me dépanner pour un jour ou deux.

Il regarda alors le tableau.

— Mon Dieu, mon Dieu ! dit Niggle. Vous n'avez vraiment pas de chance. J'espère que ce n'est qu'un rhume qu'a votre femme. Je passerai chez vous tout à l'heure pour vous aider à descendre la malade au rez-de-chaussée.

— Merci beaucoup, dit Parish avec une certaine froideur. Mais ce n'est pas un rhume, c'est une fièvre. Je ne vous aurais pas dérangé pour un rhume. Et ma femme est déjà alitée en bas. Je ne peux pas monter et descendre en portant des plateaux, avec ma jambe. Mais je vois que vous êtes occupé. Excusez-moi de vous avoir dérangé. J'espérais un peu que vous pourriez trouver le temps d'aller chercher le médecin étant donné ma situation ; et l'entrepreneur aussi, si vous n'avez vraiment pas de toile disponible.

— Bien sûr, dit Niggle, quoiqu'il eût d'autres mots dans le cœur, qui à ce moment était seulement amolli sans aucun sentiment bienveillant. Je pourrais y aller si vous êtes vraiment inquiet.

— Je le suis, très. Je voudrais bien ne pas être estropié, dit Parish.

Niggle y alla donc. C'était embarrassant, voyez-vous. Parish était son voisin, et tous les autres étaient très loin. Niggle avait une bicyclette ; Parish n'en avait pas et n'aurait d'ailleurs pu s'en servir. Parish avait une jambe boiteuse, une jambe authentiquement estropiée qui le faisait beaucoup souffrir : il fallait bien en tenir compte, de même que de son expression aigre et de son ton geignard. Niggle avait évidemment un tableau et à peine le temps de le terminer. Mais c'était là, semblait-il, une chose dont il appartenait à Parish et non à Niggle de tenir compte. Mais Parish ne tenait pas compte de la peinture, et Niggle n'y pouvait rien changer. « Malédiction ! » se dit-il, sortant sa bicyclette.

Le temps était humide et venteux, et le jour déclinait. « Plus de travail pour moi aujourd'hui ! » pensa Niggle, et tout le temps qu'il

roulait, il jurait en lui-même ou imaginait les touches de son pinceau sur la montagne et sur les ramilles feuillues sur la gauche, qu'il avait d'abord imaginées au printemps. Ses doigts se contractaient sur les poignées. Maintenant qu'il était sorti du hangar, il voyait exactement la façon de traiter cette ramille brillante qui encadrait la vision lointaine de la montagne. Mais il éprouvait dans son cœur un sentiment d'abattement, une sorte de crainte de n'avoir plus jamais à présent une chance de l'appliquer.

Niggle trouva le médecin et il laissa un mot chez l'entrepreneur. Le bureau était fermé et l'entrepreneur était rentré chez lui retrouver le coin de son feu. Niggle fut trempé jusqu'aux os, et il attrapa lui-même un refroidissement. Le médecin ne se déplaça pas avec la même promptitude que lui. Il ne vint que le lendemain, ce qui fut tout avantage pour lui, puisqu'il eut ainsi deux malades à soigner dans des maisons voisines. Niggle était alité avec une forte fièvre, et de merveilleux modèles de feuilles et de branches emmêlées se formaient dans sa tête et sur le plafond. Il ne fut aucunement réconforté d'apprendre que Mrs Parish n'avait eu qu'un rhume et qu'elle se levait. Il tourna son visage vers le mur et s'enfouit dans les feuilles.

Il demeura quelque temps au lit. Le vent ne cessait de souffler.

Il emporta encore bon nombre de tuiles de Parish et aussi quelques-unes de Niggle : son propre toit commença de laisser passer la pluie. L'entrepreneur ne vint pas. Niggle ne s'en soucia point ; pendant un jour ou deux, tout au moins. Puis il sortit péniblement de son lit pour chercher quelque chose à manger (il n'était pas marié). Parish ne vint pas le voir : l'humidité s'était établie dans sa jambe et le faisait souffrir ; et sa femme était occupée à éponger l'eau, tout en se demandant si « ce Mr Niggle » n'avait pas oublié de passer chez l'entrepreneur. Eût-elle vu aucune occasion d'emprunter quelque chose d'utile, elle aurait envoyé Parish, sans considération pour sa jambe ; mais elle n'en fit rien, et Niggle resta tout seul.

Au bout d'une semaine environ, Niggle se rendit de nouveau en chancelant à son atelier. Il essaya de grimper à son échelle, mais la tête lui tourna. Il s'assit pour contempler le tableau, mais il n'avait pas à l'esprit de dessins de feuilles ou de visions de montagnes ce jour-là. Il aurait pu peindre une vue lointaine d'un désert sablonneux, mais il n'avait pas l'énergie nécessaire.

Le lendemain, il se sentit beaucoup mieux. Il monta à l'échelle et se mit à peindre. Il venait de s'y replonger quand quelqu'un frappa à la porte.

— M... ! s'écria Niggle.

Mais il aurait aussi bien pu dire poliment « Entrez ! » car la porte s'ouvrit tout de même. Cette fois, ce fut un homme de haute taille, un parfait étranger, qui entra.

— C'est ici un atelier privé, dit Niggle. Je suis occupé. Allez-vous en !

— Je suis l'Inspecteur des Maisons, répondit l'homme, brandissant sa carte officielle de façon que Niggle pût la voir de son échelle.

— Ah ! fit celui-ci.

— La maison de votre voisin laisse beaucoup à désirer, dit l'Inspecteur.

— Je sais, dit Niggle. Il y a longtemps que j'ai déposé un mot chez l'entrepreneur ; mais il n'est jamais venu. Et après, j'ai été malade.

— Je vois, dit l'Inspecteur. Mais vous ne l'êtes plus maintenant.

— Mais je ne suis pas entrepreneur ; Parish aurait dû déposer une plainte auprès du Conseil de la Ville et obtenir l'aide du Service de Secours.

— Ils ont à faire face à de plus graves dégâts que ceux d'ici, dit l'Inspecteur. Il y a eu une inondation dans la vallée et de nombreuses familles sont sans abri. Vous auriez dû aider votre voisin à faire des réparations provisoires et à empêcher que les dégâts ne se fassent plus coûteux que nécessaire à réparer. C'est la loi. Il y a tout le matériel qu'il faut, ici : de la toile, du bois, de la peinture imbrifuge.

— Où donc ? demanda Niggle avec indignation.

— Là ! répondit l'Inspecteur, désignant le tableau.

— Mon tableau ! s'écria Niggle.

— Sans doute, répliqua l'Inspecteur. Mais les maisons passent en premier. C'est la loi.

— Mais je ne peux pas...

Niggle s'arrêta, car, à ce moment, entra un autre homme. Il ressemblait beaucoup à l'Inspecteur ; on eût presque dit son double : grand, tout de noir vêtu.

— Suivez-moi ! dit-il. Je suis le Conducteur.

Niggle descendit de l'échelle en trébuchant. Il lui semblait que sa fièvre était revenue, et la tête lui tournait ; il était glacé de partout.

— Le Conducteur ? Le Conducteur ? balbutia-t-il, claquant des dents. Conducteur de quoi ?

— Le vôtre et celui de votre voiture, répondit l'homme. La voiture a été commandée depuis longtemps. Elle est enfin venue. Elle attend. Vous partez aujourd'hui pour votre voyage, vous savez.

— Voilà ! dit l'Inspecteur. Il vous faut partir ; mais c'est une mauvaise façon de commencer votre voyage : en laissant vos tâches inaccomplies. Quoi qu'il en soit, on pourra au moins se servir de cette toile, maintenant.

— Ah, mon Dieu ! dit le pauvre Niggle, avec des sanglots dans la voix. Et le tableau n'est même pas fini !

— Pas fini ? répliqua le Conducteur. En tout cas, c'en est fini de lui, pour ce qui vous concerne en tout cas. Venez donc !

Niggle s'en fut, sans ajouter un mot. Le conducteur ne lui laissa pas le temps de faire ses paquets, sous prétexte qu'il aurait dû les faire auparavant et qu'ils manqueraient le train ; Niggle ne put donc que saisir un petit sac dans le vestibule. Il y trouva seulement une boîte de couleurs et un petit carnet de ses propres croquis : ni nourriture, ni vêtements. Ils attrapèrent bien le train. Niggle se sentait très fatigué et somnolent ; il avait à peine conscience de ce qui se passait quand on l'enfourna dans le compartiment. Il ne s'en souciait guère : il avait oublié le but comme la raison de son voyage. Le train s'enfonça presque aussitôt dans un tunnel noir.

Niggle se réveilla dans une très grande et terne gare. Un Porteur parcourait le quai en criant, mais pas le nom de l'endroit ; il criait : *Niggle !*

Niggle descendit en hâte, mais il s'aperçut qu'il avait oublié son petit sac. Il se retourna ; le train était parti.

— Ah, vous voilà ! dit le Porteur. Par ici ! Comment ! Pas de bagages ? Il vous faudra aller à l'Asile.

Niggle se sentit très mal et il s'évanouit sur le quai. On le mit dans une ambulance, qui l'emmena à l'Infirmerie de l'Asile.

Il n'aima pas du tout le traitement. La médecine qu'on lui administra était amère. Les fonctionnaires et le personnel étaient hostiles, muets et rigoureux ; il ne voyait jamais personne d'autre, hormis un médecin sévère qui le visitait de temps à autre. Il avait davantage l'impression d'être dans une prison que dans un hôpital. Il devait travailler dur, suivant un horaire déterminé : il devait bêcher, faire de la menuiserie et peindre des planches nues d'une seule couleur unie. On ne lui permettait jamais de sortir, et toutes les fenêtres donnaient sur l'intérieur. On le maintenait dans l'obscurité durant des heures d'affilée, « pour méditer », lui disait-on. Il perdit la notion du temps. Il ne commençait même pas à se sentir mieux, si cela consistait à éprouver du plaisir à faire quelque chose. Il n'en avait aucun, fût-ce même à se mettre au lit.

Au début, pendant le premier siècle par exemple (je donne simplement ses propres impressions), il se tourmentait sans objet à propos du passé. Étendu dans les ténèbres, il ne cessait de se répéter une chose en particulier : « Je voudrais bien être passé chez Parish dès le lendemain matin du jour où avaient commencé les grands vents. J'en avais l'intention. Il aurait été facile de fixer les tuiles détachées. Mrs Parish n'aurait ainsi jamais pris froid. Et moi non plus. Et j'aurais eu une semaine de plus. » Mais, avec le temps, il oublia pourquoi il avait désiré avoir une semaine de plus. Les soucis qu'il pouvait avoir, après cela, concernaient ses occupations à l'hôpital. Il établissait des

plans pour celles-ci, se demandant combien il lui faudrait de temps pour empêcher telle planche de craquer, pour poser telle porte ou réparer tel pied de table. Sans doute devint-il réellement assez utile, bien que personne ne le lui dit jamais. Mais ce ne pouvait pas être là la raison pour laquelle on gardait si longtemps le pauvre petit homme. Peut-être attendait-on qu'il allât mieux et jugeait-on de ce « mieux » d'après des normes médicales spéciales et personnelles.

En tout cas, le pauvre Niggle ne retirait aucun plaisir de la vie, rien de ce qu'il appelait autrefois le plaisir. Il ne s'amusait certainement pas. Mais il était indéniable qu'il commençait à éprouver un sentiment – eh bien, de satisfaction : du pain plutôt que de la confiture. Il pouvait se mettre à une tâche aussitôt qu'une cloche sonnait et l'abandonner promptement dès qu'une autre se faisait entendre, laissant tout en ordre et prêt à être repris le moment venu. Il accomplissait beaucoup de choses dans la journée, à présent ; il achevait de petits travaux avec soin. Il n'avait pas de « temps à lui » (sauf dans la cellule où il couchait), et pourtant il devenait maître de son temps ; il commençait à savoir exactement ce qu'il pouvait en faire. Il n'y avait aucun sentiment de précipitation. Il était plus calme intérieurement, à présent ; et aux moments de repos, il pouvait réellement se reposer.

Puis, brusquement, on modifia tout son horaire ; il pouvait à peine se coucher ; on lui retira tout travail de menuiserie et on le fit simplement bêcher jour après jour. Il prit assez bien la chose. Il lui fallut quelque temps pour commencer même à rechercher dans le fond de sa mémoire les imprécations qu'il avait pratiquement oubliées. Il continua de bêcher jusqu'au moment où il lui sembla avoir le dos rompu, les mains à vif, et ne plus pouvoir soulever une pelletée. Personne ne le remercia. Mais le médecin vint l'examiner.

— Assez ! dit-il. Repos complet – dans l'obscurité.

Niggle était couché dans l'obscurité, au repos complet ; n'ayant plus rien senti ni pensé, il aurait pu tout aussi bien être resté couché ainsi des heures ou des années, pour autant qu'il pût le dire. Mais à présent, il entendait des voix : non pas des voix qu'il eût déjà entendues. Il semblait qu'un Conseil Médical ou peut-être une Commission d'Enquête se tint tout près, dans une pièce voisine avec la porte ouverte peut-être, bien qu'il ne vît aucune lumière.

— Passons à l'affaire Niggle, dit une Voix, une voix sévère, plus sévère que celle du médecin.

— Qu'avait-il ? demanda une Seconde Voix, une voix que l'on aurait pu qualifier de bienveillante, bien qu'elle ne fût pas douce – c'était une voix autoritaire, et elle paraissait en même temps

encourageante et triste. Qu'y avait-il à reprocher à Niggle ? Il avait le cœur bien placé.

— Oui, mais son cœur ne fonctionnait pas convenablement, dit la Première Voix. Et il n'avait pas la tête assez solide ; il ne pensait presque jamais. Considérez tout le temps qu'il perdait, sans même s'amuser ! Il ne s'est jamais préparé pour son voyage. Il était assez à l'aise, et pourtant il est arrivé ici à peu près sans rien, et il a fallu le mettre dans l'asile des indigents. Un mauvais cas, je le crains. Je pense qu'il devrait rester encore quelque temps.

— Cela ne lui ferait peut-être pas de mal, dit la Seconde Voix. Mais ce n'est qu'un petit homme, bien sûr. Il n'a jamais été censé représenter grand-chose ; et il n'a jamais été très fort. Voyons le Dossier. Oui. Il y a des choses favorables, vous savez.

— Peut-être, dit la Première Voix ; mais bien peu qui supportent vraiment l'examen.

— Enfin, il y a celles-ci, reprit la Seconde Voix. Il était peintre par tempérament. Un peintre mineur, bien sûr ; mais tout de même une Feuille de Niggle a un charme bien à elle. Il se donnait beaucoup de peine pour les feuilles, par égard à elles seules. Mais il n'a jamais cru que cela lui donnât la moindre importance. Il n'y a aucune consignation au Dossier qu'il ait jamais prétendu, serait-ce en lui-même, que ce fût une excuse pour la négligence des prescriptions de la loi.

— Il n'aurait donc pas dû en négliger tant, répliqua la Première Voix.

— Tout de même, il répondait vraiment à de nombreux Appels.

— À un petit pourcentage, et la plupart de l'espèce la plus facile – encore les qualifiait-il d'Interruptions. Le Dossier est rempli de ce mot, ainsi que d'un tas de doléances et de sottises imprécations.

— C'est vrai ; mais ils lui paraissaient des interruptions, naturellement, à ce pauvre petit homme. Et puis il y a ceci qu'il n'attendait jamais rien en Retour, comme disent tant de ses pareils. Il y a le cas de Parish, celui qui est arrivé par la suite. Il était le voisin de Niggle ; il n'a jamais fait la moindre chose pour lui et il lui a bien rarement manifesté quelque reconnaissance. Mais il n'y a dans le Dossier aucune note qui indique que Niggle s'attendît à de la gratitude de la part de Parish ; il ne semble pas y avoir jamais pensé.

— Oui, c'est quelque chose, dit la Première Voix ; mais bien peu. Vous verrez, je pense, que Niggle se contentait bien souvent d'oublier. Il écartait de sa pensée les tâches qu'il devait accomplir pour Parish comme des ennuis liquidés.

— Il y a tout de même ce dernier rapport, dit la Seconde Voix, cette course à bicyclette sous la pluie. J'y attache assez d'importance. Il paraît clair que c'était là un authentique sacrifice : Niggle devinait

qu'il abandonnait sa dernière chance de terminer son tableau, et il devinait aussi que Parish se tourmentait sans nécessité.

— Je crois que vous présentez cela avec trop de force, dit la Première Voix. Mais vous avez le dernier mot. Il vous appartient, bien sûr, de donner la meilleure interprétation aux faits. Ils le supportent parfois. Que proposez-vous ?

— Je pense que le moment est venu d'un traitement plus doux, répondit la Seconde Voix.

Niggle se dit qu'il n'avait jamais rien entendu d'aussi généreux que cette Voix. Elle faisait penser que le Traitement Doux était une abondance de riches présents et une convocation à un festin de roi. Puis, soudain, il fut saisi de honte. Entendre dire qu'il relevait du Traitement Doux le confondait et le faisait rougir dans le noir. C'était comme d'être loué en public, sachant, soi-même comme tout l'auditoire, que la louange est imméritée. Il cacha ses rougeurs dans la couverture rugueuse.

Il y eut un silence. Puis la Première Voix parla à Niggle, de tout près.

— Vous avez écouté ? dit-elle.

— Oui, répondit Niggle.

— Eh bien, qu'avez-vous à dire ?

— Pourriez-vous me donner des nouvelles de Parish ? demanda Niggle. J'aimerais le revoir. J'espère qu'il n'est pas gravement malade ? Pouvez-vous guérir sa jambe ? Elle le faisait terriblement souffrir. Et, s'il vous plaît, ne vous préoccupez pas de nos rapports. C'était un très bon voisin, et il fournissait des pommes de terre à très bon marché, ce qui me faisait une grande économie de temps.

— Vraiment ? dit la Première Voix. Je suis heureux de l'apprendre.

Il y eut un nouveau silence. Niggle entendit les Voix s'éloigner.

— Eh bien, je suis d'accord, dit la Première Voix dans le lointain. Qu'il passe au stade suivant. Demain, si vous voulez.

À son réveil, Niggle vit que ses stores étaient tirés et que sa petite cellule était emplie de soleil. Il se leva et il constata que l'on avait préparé à son intention des vêtements confortables au lieu de la tenue de l'hôpital. Après le petit déjeuner, le médecin soigna ses mains endolories et les enduisit d'un onguent qui les cicatrisa aussitôt. Il donna à Niggle de bons conseils et un flacon de tonique (pour le cas où il en aurait besoin). Vers le milieu de la matinée, Niggle reçut un biscuit et un verre de vin ; puis on lui donna un billet de chemin de fer.

— Vous pouvez aller à la gare maintenant, dit le médecin. Le

Porteur s'occupera de vous. Adieu.

Niggle se glissa par la grande porte et battit un peu des paupières. Le soleil était très brillant. Il s'était attendu à sortir dans une grande ville, en rapport avec la dimension de la gare ; mais, il n'en était rien. Il se trouvait au sommet d'une colline, verte, dénudée, balayée par un vent vif et tonifiant. Il n'y avait personne d'autre alentour. En bas de la colline, au loin, il voyait reluire le toit de la gare.

Il descendit dans cette direction d'un pas alerte, mais sans hâte. Le Porteur l'aperçut immédiatement.

— Par ici ! dit-il, et il conduisit Niggle à un quai où se trouvait un charmant petit train d'intérêt local : un wagon et une petite locomotive, tous deux éclatants, propres et nouvellement peints. On eût dit que c'était leur voyage inaugural. Même la voie qui s'étendait devant la locomotive paraissait neuve : les rails brillaient, les chaises étaient peintes en vert et les traverses émettaient une délicieuse odeur de goudron frais dans le chaud soleil. Le wagon était vide.

— Où va ce train, Porteur ? demanda Niggle.

— Je ne crois pas qu'ils aient encore donné de nom à l'endroit, répondit le Porteur. Mais vous le trouverez très bien.

Il ferma la portière.

Le train s'ébranla aussitôt. Niggle se carra sur sa banquette. La petite locomotive avança en lançant des bouffées de fumée dans une profonde tranchée aux hauts talus verdoyants sous un plafond de ciel bleu. Le temps ne parut pas long avant que la locomotive ne lançât un coup de sifflet ; elle freina et le train s'arrêta. Il n'y avait pas de gare, pas d'écriteau ; seul, un escalier gravissait le talus vert. En haut, se trouvait un portillon dans une haie taillée. À côté, Niggle vit sa bicyclette ; du moins semblait-ce être la sienne, et une étiquette jaune, portant en grandes lettres noires le nom de Niggle, était attachée au guidon.

Niggle poussa le portillon, sauta sur la bicyclette et partit bon train dans le soleil printanier vers le bas de la colline. Il s'aperçut avant peu que le sentier sur lequel il s'était engagé avait disparu et que sa bicyclette roulait sur un merveilleux gazon. Il était vert et serré ; et pourtant, Niggle distinguait nettement chaque brin d'herbe. Il lui semblait avoir vu cette étendue d'herbe quelque part, dans la réalité ou en rêve. Les courbes du terrain lui paraissaient familières. Oui : le sol s'aplanissait, comme il le devait, et à présent, naturellement, il commençait de remonter. Une grande ombre verte s'interposa entre Niggle et le soleil. Il leva la tête et tomba de sa bicyclette.

Devant lui se dressait l'Arbre, son Arbre, achevé. Si l'on pouvait

dire cela d'un Arbre vivant, dont les feuilles s'ouvraient, dont les branches croissantes se courbaient dans le vent que Niggle avait si souvent senti ou deviné et qu'il avait si souvent échoué à rendre. Contemplant l'Arbre, il leva les bras et les ouvrit tout grand.

— C'est un don ! dit-il.

Il pensait à son art et aussi au résultat ; mais il se servait de ce mot au sens tout à fait littéral.

Il continua d'examiner l'Arbre. Toutes les feuilles sur lesquelles il avait jamais peiné se trouvaient là, telles qu'il les avait imaginées plutôt que comme il les avait faites ; et il y en avait d'autres qui avaient seulement bourgeonné dans son esprit, et bien d'autres qui auraient pu le faire, si seulement il avait eu le temps. Il n'y avait rien d'écrit dessus ; c'étaient simplement des feuilles exquises, et pourtant elles étaient datées avec toute la clarté d'un calendrier. On voyait que certaines des plus belles – et les plus caractéristiques, les plus parfaits exemples du style de Niggle – avaient été produites en collaboration avec Mr Parish : il n'y avait pas d'autre moyen d'exprimer la chose.

Les oiseaux faisaient leur nid dans l'Arbre. Des oiseaux étonnants : ah, comme ils chantaient ! Sous ses yeux même, ils s'accouplaient, éclosaient, poussaient des ailes et s'envolaient en chantant dans la Forêt. Car il voyait à présent que la Forêt était là aussi ; elle se déployait de part et d'autre et s'enfonçait dans le lointain. Les Montagnes luisaient à l'horizon.

Au bout d'un moment, Niggle se tourna vers la Forêt. Non qu'il en eût assez de l'Arbre, mais il lui semblait que tout était alors clairement dans sa tête et qu'il avait bien conscience de l'Arbre et de sa croissance, même sans le regarder. Comme il s'éloignait à pied, il s'aperçut d'une chose curieuse : la Forêt était, bien sûr, une Forêt lointaine ; et pourtant il pouvait l'approcher, y pénétrer même, sans qu'elle perdît ce charme particulier. Niggle n'avait jamais été capable de marcher dans le lointain sans le transformer en un simple environnement. Cela ajoutait un attrait considérable à la marche dans la campagne, car, à mesure que l'on avançait, se révélaient de nouveaux lointains ; de sorte que l'on avait des distances doubles, triples et quadruples, doublement, triplement, quadruplement enchanteresses. On pouvait poursuivre toujours son chemin et avoir toute une région dans son jardin, ou un tableau (si on préférait l'appeler ainsi). On pouvait poursuivre son chemin, mais peut-être pas à jamais. Il y avait les Montagnes à l'arrière-plan. Elles approchaient très lentement. Elles ne semblaient pas faire partie du tableau, ou c'était simplement comme lien avec quelque chose d'autre, un aperçu à travers les arbres de quelque chose de différent, un stade suivant : un autre tableau.

Niggle se promena alentour, mais il ne faisait pas que flâner. Il

cherchait avec soin. L'Arbre était achevé, encore qu'il n'en eût pas fini avec lui. « Juste le contraire de ce que c'était autrefois », se dit-il – mais il y avait dans la Forêt un certain nombre de régions peu concluantes, qui appelaient encore du travail et de la réflexion. Rien n'avait plus besoin d'être modifié, rien n'était faux au point atteint, mais le tableau nécessitait une continuation jusqu'à un point déterminé. Niggle voyait, dans chaque cas, ce point avec précision.

Il s'assit sous un très bel arbre voisin – une variation du grand Arbre – et il considéra où il devait commencer son travail, où le terminer et combien de temps il lui faudrait. Il ne parvenait pas tout à fait à établir son plan.

— Mais naturellement ! dit-il. Il me faut Parish. Il sait sur la terre, les plantes et les arbres des tas de choses que j'ignore. Cet endroit ne peut rester mon parc privé. J'ai besoin d'aide et de conseils : j'aurais dû m'en aviser plus tôt.

Il se leva et marcha jusqu'à l'endroit par où il avait décidé de commencer son travail. Il retira sa veste. Puis, dans un petit creux abrité qu'il n'avait pu voir jusque-là, il aperçut un homme qui regardait autour de lui, l'air un peu désorienté. Il était appuyé sur une bêche, mais il ne savait visiblement que faire. Niggle le héla, « Parish ! » appela-t-il.

Parish mit la pelle sur son épaule et vint vers lui. Il boitait encore un peu. Ils ne se parlèrent pas, se contentant d'un signe de tête comme par le passé, tout en s'engageant dans le sentier ; mais, à présent, ils marchèrent bras dessus, bras dessous. Sans rien se dire, Niggle et Parish s'accordèrent exactement sur l'endroit où placer la petite maison et le jardin qui semblaient nécessaires.

Comme ils travaillaient ensemble, il devint clair que Niggle était maintenant le plus apte à ordonner son temps et à réaliser les choses. Fait assez curieux, ce fut lui qui s'absorba principalement dans la construction et le jardinage, tandis que Parish se surprenait souvent à contempler les arbres, et particulièrement l'Arbre même.

Un jour que Niggle s'affairait à planter une haie vive, Parish était allongé non loin dans l'herbe, les yeux fixés avec attention sur une petite fleur qui sortait, belle et bien découpée, de l'herbe verte. Niggle en avait placé une grande quantité parmi les racines de son Arbre, longtemps auparavant. Soudain, Parish leva la tête : son visage étincelait dans le soleil, et il souriait.

— C'est merveilleux ! s'écria-t-il. Je ne devrais pas être ici, en réalité. Merci d'avoir dit un mot en ma faveur.

— Allons donc ! répliqua Niggle. Je ne me rappelle pas ce que j'ai pu dire, mais ce n'était en tout cas pas la moitié ce que j'aurais dû.

— Oh, que si, dit Parish. Cela m'a fait sortir beaucoup plus tôt. Cette Seconde Voix, vous savez : c'est lui qui m'a fait envoyer ici ; il a

dit que vous aviez demandé à me voir. C'est à vous que je le dois.

— Non. Vous le devez à la Seconde Voix, dit Niggle. Nous le lui devons tous les deux.

Ils continuèrent à vivre et à travailler ensemble ; je ne sais combien de temps durant. Il serait vain de nier qu'au début il leur arrivait de n'être pas d'accord, surtout en cas de fatigue. Car, au début, ils se fatiguaient parfois. Ils s'aperçurent qu'ils avaient été tous deux pourvus de toniques. Les deux flacons portaient la même étiquette : *Prendre quelques gouttes dans l'eau de la Source, avant le repos.*

Ils découvrirent la Source au cœur de la Forêt ; Niggle l'avait imaginée une seule fois, longtemps auparavant, mais il ne l'avait jamais dessinée. Il vit alors que c'était la source du lac qui miroitait au loin et qu'elle alimentait tout ce qui poussait dans le pays. Les quelques gouttes rendaient l'eau astringente, un peu amère, mais vivifiante ; et elle dégageait le cerveau. Après l'avoir bue, ils se reposaient seuls ; puis ils se relevaient, et les choses reprenaient joyeusement. À pareils moments, Niggle pensait à de nouvelles fleurs et plantes merveilleuses, et Parish savait toujours avec précision comment les installer et où elles produiraient le meilleur effet. Ils cessèrent d'avoir besoin de toniques bien avant que ceux-ci ne fussent épuisés. Parish perdit sa claudication.

À mesure que leur travail tirait à sa fin, ils s'accordèrent de plus en plus de temps pour la promenade, la contemplation des arbres, des fleurs, des lumières, des formes et de la disposition du terrain. Parfois, ils chantaient ensemble ; mais Niggle s'aperçut qu'il commençait à tourner de plus en plus souvent ses regards vers les Montagnes.

Le moment vint où la maison dans le creux, le jardin, l'herbe, la forêt, le lac et tout le paysage furent presque achevés à leur façon propre. Le Grand Arbre était en pleine floraison.

— Nous aurons fini ce soir, dit un jour Parish. Après cela, nous irons faire une vraiment longue promenade à pied.

Ils partirent le lendemain et marchèrent jusqu'au moment où, après avoir traversé les lointains, ils parvinrent au Bord. Il n'était pas visible, bien sûr : il n'y avait ni ligne, ni clôture, ni mur ; mais ils savaient qu'ils étaient arrivés à la bordure de ce pays. Ils virent un homme, qui semblait être un berger ; il descendait vers eux par les pentes verdoyantes qui montaient dans les Montagnes.

— Voulez-vous un guide ? demanda-t-il. Voulez-vous poursuivre votre chemin ?

Une ombre tomba un moment entre Niggle et Parish, car le premier savait qu'il ne désirait pas continuer, mais que (d'un certain point de vue) il le devrait ; alors que le second ne voulait pas aller plus loin et n'était pas encore prêt à partir.

— Je dois attendre ma femme, dit Parish à Niggle. Elle serait trop seule. J'ai plus ou moins compris qu'ils l'enverraient après moi, à un moment ou à un autre, quand elle serait prête et quand j'aurais tout préparé pour elle. La maison est achevée à présent, aussi bien que nous ayons pu la construire ; mais j'aimerais la lui montrer. Elle sera capable de l'améliorer, je pense : la rendre plus confortable. J'espère qu'elle aimera cette région aussi. Il se tourna vers le berger. Êtes-vous guide ? demanda-t-il. Pouvez-vous me dire comment s'appelle ce pays ?

— Vous ne le savez donc pas ? répondit l'homme. C'est le Pays de Niggle ; c'est le Tableau de Niggle ou sa majeure partie : une parcelle est maintenant le Jardin de Parish.

— Le Tableau de Niggle ! s'écria Parish, tout étonné. C'est *vous* qui avez imaginé tout ceci, Niggle ? Je ne vous avais jamais su si habile. Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ?

— Il a essayé, il y a longtemps, dit l'homme ; mais vous ne vouliez pas regarder. Il n'avait que de la toile et des couleurs à cette époque, et vous vouliez vous en servir pour réparer votre toit. C'est là ce que vous et votre femme appeliez les Inepties de Niggle, ou le Barbouillage.

— Mais ça n'avait pas cet aspect alors, ce n'était pas *réel*, dit Parish.

— Non, ce n'était qu'un aperçu à ce moment-là, répondit l'homme ; mais vous auriez pu l'avoir, si seulement vous aviez jamais trouvé qu'il valait la peine d'essayer.

— Je ne vous en ait guère laissé l'occasion, dit Niggle. Je n'ai jamais essayé d'expliquer. Je vous appelais le Vieux Défricheur. Mais qu'importe ? Nous avons vécu et travaillé ensemble, à présent. Les choses auraient pu être différentes, mais elles n'auraient pu être mieux. Je crains, tout de même, d'être obligé de continuer ma route. Nous nous rencontrerons de nouveau, j'espère : il doit y avoir bien d'autres choses à faire ensemble. Adieu ! Il serra chaleureusement la main de Parish : une bonne main, honnête et ferme, lui parut-il. Il se retourna et regarda un moment en arrière. La floraison du Grand Arbre brillait comme une flamme. Tous les oiseaux volaient et chantaient dans l'air. Puis il sourit, fit un signe de tête à Parish et s'en fut avec le berger.

Il allait s'instruire au sujet des moutons, des hauts pâturages, contempler un ciel plus étendu et marcher toujours plus loin vers les Montagnes, toujours montant. Au-delà, je ne puis conjecturer ce qu'il advint de lui. Même le petit Niggle pouvait, dans son ancienne maison, apercevoir les limites de son tableau ; mais seuls ceux qui les ont gravies peuvent dire comment elles sont dans la réalité et ce qu'il y a au-delà.

— Je pense que c'était un petit bonhomme assez sot, dit le Conseiller Tompkins. Sans mérite, en fait ; d'aucune utilité pour la Société.

— Oh, je ne sais pas, dit Atkins, qui n'était pas un personnage important – un simple maître d'école. Je ne suis pas si sûr : cela dépend de ce que vous entendez par utilité.

— Aucune utilité pratique ou économique, répondit Tompkins. Je ne dis pas qu'on n'aurait pas pu en faire un rouage utilisable, si vous autres, maîtres d'école, connaissiez votre métier. Mais ce n'est pas le cas et on a des bons à rien de son genre. Si je menais ce pays, je le mettrais lui et ceux de son espèce à quelque tâche qui leur convienne : à faire la vaisselle dans une cuisine communale ou quelque chose comme cela, et je veillerais à ce qu'ils s'en acquittent correctement. Ou je les liquiderais. Lui, je l'aurais liquidé depuis longtemps.

— Liquidé ? Vous voulez dire que vous lui auriez fait commencer le voyage avant son temps ?

— Oui, si vous tenez à user de cette vieille expression qui n'a pas de sens. Je l'aurais poussé par le tunnel dans le grand Tas de Détritus : voilà ce que je veux dire.

— Ainsi, vous ne pensez pas que la peinture ait aucune valeur, qu'il y ait intérêt à la préserver, à l'améliorer ni même à en faire usage ?

— Si, la peinture a son utilité, répondit Tompkins. Mais on ne pourrait se servir de la sienne. Il y a un grand champ pour les jeunes gens hardis qui ne craignent pas les idées et les méthodes nouvelles. Mais il n'y en a aucun pour cette camelote surannée. C'est de la rêverie privée. Il n'aurait pas su composer une affiche efficace, sa vie en dépendît-elle. Il fignolait toujours des feuilles et des fleurs. Je lui ai un jour demandé pourquoi. Il m'a répondu qu'il les trouvait jolies ! Le croiriez-vous ? Il a dit *jolies* ! « Quoi, les organes digestifs et génitaux des plantes ? » lui ai-je rétorqué ; et il n'a rien trouvé à répondre, ce stupide bricoleur.

— Bricoleur, dit Atkins avec un soupir. Oui, le pauvre petit homme, il ne terminait jamais rien. Enfin..., on a employé ses toiles à de « meilleurs usages », après son départ. Mais je ne suis pas si sûr, Tompkins. Vous vous rappelez cette grande, celle dont on s'était servi pour rapetasser la maison voisine de la sienne, quand elle avait été endommagée par la tempête et les inondations. J'en ai trouvé un coin arraché, dans un champ. Il était abîmé, mais lisible : c'était une cime de montagne et un rameau de feuilles. Je ne puis l'écarter de ma pensée.

— De quoi ? s'exclama Tompkins.

— De qui parlez-vous donc ? demanda Perkins, intervenant pour maintenir la paix : Atkins était devenu tout rouge.

— Le nom ne vaut pas d'être répété, dit Tompkins. Je me demande pourquoi nous parlions aucunement de lui. Il n'habitait pas en ville.

— Non, dit Atkins ; mais vous ne perdiez tout de même pas sa maison de vue. C'est pour cela que vous alliez le voir et vous moquer de lui, tout en buvant son thé. Eh bien, vous l'avez sa maison, maintenant, ainsi que celle qu'il avait en ville ; alors ce n'est pas la peine de rechigner sur son nom. Nous parlions de Niggle, si vous voulez le savoir, Perkins.

— Ah, ce pauvre petit Niggle ! dit Perkins. J'ignorais qu'il peignît.

Ce fut sans doute la dernière fois que le nom de Niggle apparut dans une conversation. Quoi qu'il en soit, Atkins conserva le curieux morceau. La plus grande partie s'émietta ; mais une merveilleuse feuille resta intacte. Atkins la fit encadrer. Par la suite, il la légua au Musée Municipal, et, durant longtemps, « Feuille, de Niggle » resta accrochée dans un recoin, et peu d'yeux la remarquèrent. Mais, en fin de compte, le Musée fut détruit par un incendie, et la feuille ainsi que Niggle furent entièrement oubliés dans l'ancien pays de celui-ci.

— Cela s'est révélé très utile, dit la Seconde Voix. Comme lieu de vacances et comme délassement. C'est magnifique pour la convalescence ; et, de plus, pour beaucoup c'est la meilleure introduction aux Montagnes. Cela fait merveille dans certains cas. J'y envoie de plus en plus de gens. Il est rare qu'ils aient à revenir.

— Oui, c'est vrai, dit la Première Voix. Je pense qu'il faudra donner un nom à la région. Que proposez-vous ?

— Le Porteur a réglé la question il y a quelque temps déjà, dit la Seconde Voix, « *Le Train pour la Paroisse*[\[18\]](#) *de Niggle est à quai !* » il y a un bon moment qu'il crie cela. La Paroisse de Niggle. J'ai envoyé un message à chacun d'eux pour le leur dire.

— Qu'ont-ils dit ?

— Ils ont tous les deux ri. Ri – à faire résonner les Montagnes !

DU CONTE DE FÉES

Je me propose de parler du conte de fées, non sans me rendre compte de la témérité de pareille entreprise. La Faërie est un territoire dangereux, qui renferme maintes chausse-trapes pour les imprudents et des culs-de-basse-fosse pour les présomptueux. Et je puis bien compter au nombre de ceux-ci, car si j'aime les contes de fées depuis que j'ai appris à lire et que j'y aie bien souvent songé, je ne les ai pas étudiés d'un point de vue professionnel. Je n'ai guère été qu'un explorateur vagabond ou un intrus dans le pays, plein d'émerveillement mais non de savoir.

Le domaine des contes de fées est vaste, profond, élevé et empli de bien des choses diverses : l'on y trouve toutes sortes d'animaux et d'oiseaux ; des mers sans rivage et des étoiles innombrables ; une beauté qui est en même temps un enchantement et un péril toujours présent ; ainsi que des joies et des peines aussi perçantes que des épées. Un homme peut se considérer comme fortuné d'avoir vagabondé dans ce royaume, mais la richesse et l'étrangeté mêmes de celui-ci lient la langue d'un voyageur qui voudrait les rapporter. Et tandis qu'il s'y trouve, il est dangereux pour lui de poser trop de questions, de crainte que les portes ne se ferment et que les clefs ne soient perdues.

Il est pourtant certaines questions auxquelles celui qui doit parler des contes de fées doit être prêt à répondre ou à tenter de répondre, quoi que les gens de Faërie puissent penser de son impertinence. Par exemple : que sont les contes de fées ? Quelle en est l'origine ? Quelle en est l'utilité ? Je tenterai de fournir des réponses à ces questions ou tout au moins les suggestions de réponses que j'ai pu glaner – principalement dans les contes mêmes, dans les quelques-uns que je connais parmi la multitude de ceux qui existent.

LE CONTE DE FÉES

Qu'est-ce qu'un conte de fées ? Pour répondre à cette question, c'est en vain que nous nous reporterons à l'*Oxford English Dictionary*. Il ne fait aucune référence à la combinaison *conte de fées*, et il n'offre aucune aide sur le sujet des *fées* en général. Dans le Supplément, *conte de fées* est cité depuis l'année 1750, et on lui donne pour sens principal : a) un conte sur les fées ou plus généralement une légende se rapportant aux fées ; avec des sens dérivés, b) une histoire imaginaire ou incroyable, et c) une fausseté.

Les deux derniers sens donneraient manifestement à mon sujet une ampleur désespérante. Mais le premier est trop étroit. Non pas trop étroit pour un essai ; il est assez vaste pour de nombreux livres, mais trop étroit pour couvrir un traitement véritable. Surtout si l'on accepte la définition que le lexicographe donne des *fées* : « Êtres surnaturels de toute petite taille, auxquels la croyance populaire prête des pouvoirs magiques et une grande influence en bien ou en mal sur les affaires humaines. »

Surnaturel est un mot dangereux et difficile dans toutes ses acceptions, des plus larges aux plus strictes. Mais on ne peut guère l'appliquer aux fées à moins de ne prendre le *sur* que pour un préfixe superlatif. Car c'est l'homme qui est, en contraste avec les fées, surnaturel (et souvent de très petite taille) ; alors qu'elles sont naturelles, beaucoup plus naturelles que lui. Tel est leur destin. La route du pays des fées n'est pas celle du Ciel ; ni même de l'Enfer, je pense, encore que d'aucuns aient prétendu qu'elle puisse y mener indirectement du fait de la dîme du Diable.

Ah, ne voyez-vous pas cette route étroite
Envahie d'épais buissons d'épines et de bruyères ?
C'est le sentier de la Vertu
Bien que peu de gens le recherchent.
Et ne voyez-vous pas cette large, large route
Qui s'étend au travers de la clairière aux lis ?
C'est le chemin de l'Iniquité
Bien que certains l'appellent la Route du Ciel.
Et ne voyez-vous pas cette jolie route
Qui serpente parmi les fougères de cette colline ?
C'est la route du beau Pays des Elfes,

Où toi et moi cette nuit nous égaierons.

Quant à la *taille minuscule*, je ne nie pas que cette idée soit l'une des principales dans l'usage moderne. Il serait intéressant, je me le suis souvent dit, d'essayer de découvrir par quel cheminement on en est arrivé là ; mais je n'ai pas les connaissances suffisantes pour donner une réponse sûre. Dans l'ancien temps, il y avait en vérité des habitants de Faërie qui étaient petits (encore que non minuscules), mais la petitesse n'était pas caractéristique de cette population dans son ensemble. L'être minuscule, elfe ou fée, est en Angleterre, à mon avis, un produit perverti de la fantaisie littéraire[19].

Il n'est peut-être pas anormal qu'en Angleterre, pays où l'amour de la délicatesse et de la finesse a fait de fréquentes apparitions dans l'art, la fantaisie en cette matière se tourne vers le mignon et le minuscule, comme en France elle s'est portée vers la Cour, arborant poudre et diamants. Mais je soupçonne que cette petitesse évoquant la fleur et le papillon était aussi un produit de la « rationalisation », qui transforma l'enchantement du Pays des Elfes en simple délicatesse et l'invisibilité en une fragilité capable de se dissimuler dans un coucou ou se replier derrière un brin d'herbe. La vogue en vint, semble-t-il, peu après que les grands voyages eurent commencé de faire paraître le monde trop petit pour contenir en même temps les hommes et les elfes ; quand la terre magique de Hy Breasail dans l'Ouest fut devenue le simple Brésil, terre du bois de teinture rouge[20]. En tout cas, ce fut pour une grande part une affaire littéraire dans laquelle Shakespeare et Michael Drayton jouèrent un rôle[21]. La *Nymphidia* de Drayton est l'un des ancêtres de la longue lignée de fées des fleurs et de lutins voletants, à antennes, que je détestais tant quand j'étais petit et que mes enfants ont détestés à leur tour. Andrew Lang était animé de sentiments semblables. Dans la préface du *Lilac Fairy Book*, il fait allusion aux contes d'ennuyeux auteurs contemporains : « Ils commencent toujours par un petit garçon ou une petite fille qui sort et qui rencontre les fées des polyanthes, des gardénias et des fleurs de pommier... Ces fées s'efforcent à la drôlerie et elles y échouent ; ou elles s'efforcent de prêcher, et elles y réussissent. »

Mais l'affaire commença, je l'ai dit, bien avant le XIX^e siècle et atteignit il y a longtemps l'ennui, l'ennui que provoque à coup sûr la tentative d'être drôle et d'y échouer. La *Nymphidia* de Drayton est, du point de vue du conte de fées (d'une histoire sur les fées), l'un des pires que l'on ait jamais écrits. Le palais d'Obéron a des murs faits de pattes d'araignées,

Et des fenêtres d'yeux de chats,

Et pour le toit, au lieu d'ardoise,
Il est couvert d'ailes de chauves-souris.

Le chevalier Pigwiggen chevauche un fringant perce-oreille et il envoie à sa belle, la Reine Mab, un bracelet d'yeux de fourmis, lui donnant rendez-vous dans une fleur de coucou. Mais l'histoire qui se déroule parmi toute cette mignardise est un morne conte d'intrigues et d'entremetteuses rusées ; le galant chevalier et le mari courroucé tombent dans un borbier, et leur colère est apaisée par une gorgée des eaux du Léthé. Mieux eût valu que le Léthé avalât toute l'affaire. Obéron, Mab et Pigwiggen peuvent être de minuscules elfes ou fées, comme Arthur, Guenièvre et Lancelot ne le sont pas ; mais l'histoire bonne et mauvaise de la cour d'Arthur est davantage un « conte de fées » que cette histoire d'Obéron.

Fairy, comme substantif plus ou moins équivalant d'*elf*, est un mot relativement moderne, qui n'était guère en usage avant l'époque Tudor. La première citation de l'*Oxford Dictionary* (la seule remontant à avant 1450) est significative. Elle est prise chez le poète Gower : *as he were a faierie*^[22]. Mais Gower ne dit pas cela. Il a écrit *as he were of faierie*, « comme s'il était de Faierie ». Le poète décrivait un jeune galant qui cherche à ensorceler les cœurs des jeunes filles à l'église.

Sa boucle il peignait et dessus posait
un bandeau orné d'une guirlande
ou bien un de feuilles vertes
qui tard sortent des bocages
pour ce qu'il devait paraître gaiement paré ;
et ainsi il considérait la chair
tel un faucon observant
le gibier sur lequel il va fondre,
et comme s'il était de Faierie
il se montra ci, devant toi.^[23]

C'est là un jeune homme de chair et de sang mortels ; mais il offre une bien meilleure image des habitants du Pays des Elfes que la définition de « fées » sous laquelle il est, par une double erreur, placé. Car l'ennui avec les véritables gens de Faërie, c'est qu'ils n'ont pas toujours l'apparence de ce qu'ils sont ; et ils arborent le faste et la beauté dont nous nous parerions volontiers nous-mêmes. Du moins une part de la magie qu'ils exercent pour le bien ou le malheur de l'homme est le pouvoir de jouer sur les désirs de son corps et de son cœur. La Reine du pays des Elfes, qui emporta Thomas le Rimeur sur son coursier blanc comme neige et plus rapide que le vent, vint en

chevauchant près du Vieil Arbre sous la forme d'une simple dame, quand bien même elle était d'une beauté enchanteresse. De sorte que Spenser était dans la véritable tradition quand il donnait à ses chevaliers de Faërie le nom d'Elfes. Celui-ci revenait à des chevaliers tels que Sir Guyon plutôt qu'à Pigwiggen armé d'un dard de frelon.

Bien que je n'aie qu'effleuré (tout à fait insuffisamment) le sujet des *elfes* et des *fées*, il me faut revenir en arrière, car je me suis éloigné de mon thème propre : les contes de fées. J'ai dit que le sens « histoire sur les fées » était trop étroit[24]. Il l'est trop, même si l'on rejette la taille minuscule, car les contes de fées ne sont pas, dans l'usage anglais normal, des histoires *sur* les fées ou les elfes, mais sur la *Faërie*, royaume ou état dans lequel les fées ont leur être. La *Faërie* comprend maintes autres choses que les elfes et les fées, ou les nains, les sorcières, les trolls, les géants et les dragons : elle englobe les mers, le soleil, la lune, le ciel ; et aussi la terre et tout ce qu'elle contient : l'arbre et l'oiseau, l'eau et la pierre, le vin et le pain, et nous-mêmes, hommes mortels, quand nous sommes enchantés.

Les contes qui s'occupent avant tout de « fées », c'est-à-dire d'êtres que l'on pourrait aussi bien appeler, en anglais moderne, « elfes », sont relativement rares et, en règle générale, sans grand intérêt. La plupart des bons « contes de fées » racontent les *aventures* d'hommes dans le Royaume Périlleux ou sur les marches ténébreuses. Ce qui est tout naturel ; car, si les elfes sont véritables, s'ils existent réellement en dehors de nos contes à leur sujet, il est aussi certainement vrai qu'ils ne s'occupent pas avant tout de nous, non plus que nous nous intéressons avant tout à eux. Nos destins sont séparés et nos chemins se rencontrent rarement. Même aux frontières de la Faërie, nous ne les rencontrons que par hasard à quelque croisée des chemins[25].

La définition d'un conte de fées – de ce qu'il est ou de ce qu'il devrait être – ne dépend donc d'aucune définition ou relation historique des elfes ou des fées, mais de la nature de la *Faërie* : du Royaume Périlleux lui-même et de l'atmosphère qui règne dans ce pays. Je ne tenterai pas de la définir, ni de la décrire directement. C'est chose impossible. On ne peut attraper la Faërie dans un filet de mots ; car c'est une de ses qualités que d'être indescriptible quoique sans être imperceptible. Elle possède maints composants, mais l'analyse ne découvrira pas forcément le secret de tout. J'ose espérer toutefois que ce que j'aurai à dire plus loin sur les autres questions donnera quelques aperçus de la vision imparfaite que j'en ai moi-même. Pour le moment, je me contenterai de dire ceci : un « conte de fées » est une histoire qui touche à la Faërie ou s'en sert, quel qu'en puisse être l'objet principal : satire, aventure, moralité, fantaisie. Peut-être la Faërie pourrait-elle presque être traduite par Magie[26] – mais

c'est une magie d'un mode et d'un pouvoir particuliers, au pôle opposé des vulgaires trucs du magicien laborieux et scientifique. Il y a une seule condition : s'il existe la moindre satire dans le récit, il est une chose qui ne doit pas être moquée, c'est la magie elle-même. Dans cette histoire, elle doit être prise au sérieux ; il ne faut ni en rire, ni s'en débarrasser par une explication. De ce sérieux, on trouve un admirable exemple dans le médiéval *Sir Gawain and the Green Knight*[\[27\]](#).

Mais, même si l'on applique uniquement ces limites vagues et mal définies, il devient clair que nombre de gens, qualifiés en pareille matière, ont employé le terme « conte de fées » à la légère. Un simple coup d'œil aux livres de l'époque récente qui prétendent être des recueils de « contes de fées », suffit à montrer que les histoires concernant les fées ou la famille des « belles gens » dans n'importe laquelle de ses maisons, ou même les nains et les gobelins, ne forment qu'une petite partie de leur contenu.

Cela était, on l'a vu, prévisible. Mais ces livres contiennent aussi maintes histoires qui ne se servent pas du tout de la Faërie et n'ont aucun rapport avec elle ; des histoires qui n'ont, en fait, aucune raison de s'y trouver.

Je vais donner un ou deux exemples des expurgations que je pratiquerais. Cela soulignera le côté négatif de la définition. On verra aussi que cela mène à la seconde question : quelles sont les origines des contes de fées ?

Les recueils de contes de fées sont maintenant très nombreux. En anglais, aucun ne saurait sans doute rivaliser, pour ce qui est de la popularité, de l'intégralité et du mérite général, avec les douze livres de douze couleurs que nous devons à Andrew Lang et à sa femme. Le premier parut il y a plus de cinquante ans (1889), et il n'a cessé d'être réédité. La plupart des contes qui s'y trouvent soutiennent plus ou moins clairement l'épreuve. Je ne les analyserai pas, encore qu'une analyse ne manquerait pas d'intérêt général, mais je ferai remarquer en passant que, parmi les contes du *Blue Fairy Book*, aucun ne concerne essentiellement « les fées », et peu s'y rapportent. La plupart sont tirés de sources françaises : choix judicieux sous certains rapports à cette époque, et qui le serait peut-être encore (bien que pas pour mon goût, à présent comme dans mon enfance). En tout cas, l'influence de Charles Perrault depuis que ses *Contes de ma Mère l'Oye* furent traduits, pour la première fois, en anglais au XVIII^e siècle, ainsi que des autres extraits de la vaste réserve du *Cabinet des Fées* qui ont été largement répandus depuis, cette influence, dis-je, a été si puissante qu'aujourd'hui encore, je suppose, si l'on demandait à quelqu'un de nommer au hasard un « conte de fées » typique, il citerait probablement une des productions françaises, telles que le

Chat botté, Cendrillon ou le Petit Chaperon Rouge... Les Contes de Grimm viendraient peut-être d'abord à l'esprit de certains.

Mais que dire de l'apparition dans le *Blue Fairy Book* de *A Voyage to Lilliput* ? Je dirai ceci : ce n'est *pas* un conte de fées – ni dans la forme que l'auteur lui a donnée, ni tel qu'il paraît ici « condensé » par Miss May Kendall. Il n'a rien à faire en cet endroit. Je crains qu'on l'y ait introduit pour la seule raison que les Lilliputiens sont petits, voire minuscules – seul fait qui les rende aucunement remarquables. Mais la petitesse n'est qu'un accident, en Faërie comme dans notre monde. Les Pygmées ne sont pas plus proches des Fées que les Patagons. Si j'exclus cette histoire, ce n'est pas en raison de ses intentions satiriques : il y a de la satire, permanente ou épisodique, dans d'indubitables contes de fées, et il pouvait exister des intentions de satire dans des contes traditionnels où nous ne l'apercevons plus aujourd'hui. Je l'exclus parce que le véhicule de la satire, si brillante que puisse être son invention, appartient à la classe des histoires de voyages. De tels contes rapportent maintes merveilles, mais celles-ci se voient dans notre monde de mortels en quelque région de notre propre époque et de notre propre espace ; seule la distance les dissimule. Les histoires de Gulliver n'ont pas plus de droit d'entrée que les rodomontades de Monsieur de Crac, ou que, disons, *les Premiers Hommes dans la Lune* ou *la Machine à explorer le Temps*. En fait les Eloi et Morlock auraient plus de justification que les Lilliputiens. Ceux-ci ne sont que des hommes scrutés sardoniquement au-dessus des toits. Eloi et Morlock vivent très loin dans un abîme de temps assez profond pour exercer sur eux un enchantement, et, s'ils sont nos propres descendants, on pourra se rappeler qu'un penseur anglais donna jadis pour ancêtre aux *elfe*, les elfes mêmes, Caïn et donc Adam[28]. Cet enchantement de la distance, surtout dans le temps, n'est affaibli que par l'irrationnelle et incroyable Machine à explorer le temps elle-même.

Mais l'on voit dans cet exemple une des principales raisons pour lesquelles les limites du conte de fées sont inévitablement douteuses. La magie de la Faërie n'est pas une fin en soi, sa vertu réside dans ses opérations : au nombre de celles-ci se trouve la satisfaction de certains désirs humains primordiaux. L'un de ces désirs est de contempler les profondeurs de l'espace et du temps. Un autre est (comme nous le verrons) d'être en communion avec d'autres êtres vivants. Un conte peut ainsi viser à la satisfaction de ces désirs avec ou sans l'intervention d'une machine ou de la magie, et il approchera la qualité du conte de fées dont il aura la saveur dans la mesure où il répondra à cette satisfaction.

Et puis, après les histoires de voyages, j'exclurai ou considérerai comme hors de propos toute histoire qui utilise le procédé du Rêve, le

songe de l'authentique sommeil humain, pour expliquer le fait apparent de ses merveilles. Pour le moins, même si le rêve rapporté était en soi-même un conte de fées à d'autres égards, je condamnerais l'ensemble comme gravement défectueux : ainsi qu'un bon tableau dans un cadre qui le dépare. Il est vrai que le Rêve n'est pas sans relation avec la Faërie. Dans les songes, peuvent être libérés d'étranges pouvoirs de l'esprit. Dans certains, un homme peut un moment exercer le pouvoir de la Faërie, le pouvoir qui, tandis même qu'il conçoit l'histoire, donne à celle-ci la forme et la couleur de la vie devant les yeux mêmes. Un véritable songe peut être parfois, en vérité, un conte de fées d'une aisance et d'un art presque elfiques – tant qu'on le rêve. Mais si un auteur éveillé vous dit que son histoire n'est qu'une chose imaginée dans son sommeil, il trompe délibérément le désir fondamental qui est au cœur de la Faërie : la réalisation, indépendante de l'esprit qui conçoit, de la merveille imaginée. On dit souvent des fées (vérité ou mensonge, je l'ignore) qu'elles sont des créatrices d'illusion, qu'elles trompent les hommes par « fantaisie » ; mais c'est là une tout autre question. C'est leur affaire. Pareilles supercheries se produisent, en tout cas, dans des contes où les fées ne sont pas elles-mêmes des illusions ; derrière la fantaisie existent des volontés et des pouvoirs réels, indépendants des pensées et des desseins des hommes.

Il est en tout cas essentiel pour un conte de fées authentique, comme étant distinct de l'emploi de cette forme pour des desseins secondaires ou avilis, d'être présenté comme « vrai ». Je reviendrai dans un moment sur le sens de ce mot sous ce rapport. Mais, puisque le conte de fées traite de « merveilles », il ne saurait supporter aucun cadre ou mécanisme suggérant que toute l'histoire dans laquelle elles se déroulent soit une fiction ou une illusion. Le conte lui-même peut, bien sûr, être assez bon pour faire oublier le cadre. Il peut aussi réussir et amuser comme une histoire de rêve. Telles sont les histoires d'*Alice* de Lewis Carroll, avec leur cadre et leurs transitions de rêves. C'est pour cela (et pour d'autres raisons aussi) que ce ne sont pas des contes de fées[29].

Il est un autre type d'histoire merveilleuse que j'exclurai de la qualification « conte de fées », non pas encore assurément que je ne l'aime pas : la simple « fable d'animaux ». Je choisirai un exemple dans les Livres des Fées de Lang : *The Monkey's Heart*[30] conte souahéli que donne le *Lilac Fairy Book*. Dans cette histoire, un méchant requin induit un singe à monter sur son dos, et il l'emporte jusqu'à mi-chemin de son propre pays avant de lui révéler que le sultan de cette terre, malade, a besoin d'un cœur de singe pour guérir son mal. Mais le singe se montre plus malin, et il amène le requin à retourner en arrière en le convainquant que le cœur était resté au point de départ, dans un sac suspendu à un arbre.

La fable d'animaux est, bien sûr, en rapport avec les contes de fées. Les bêtes, les oiseaux et autres créatures parlent souvent comme des humains dans les véritables contes de fées. Pour une certaine part (souvent petite), ce prodige vient de l'un des « désirs » fondamentaux proches du cœur de la Faërie : le désir des hommes d'être en communion avec les autres créatures vivantes. Mais le discours des bêtes dans les fables d'animaux, développé en une branche différente, se rapporte peu à ce désir et le néglige même parfois totalement. La compréhension magique par les hommes du langage propre des oiseaux, des bêtes et des arbres, voilà qui est bien plus proche des véritables objets de la Faërie. Mais dans les contes où ne figure aucun être humain, ou dans lesquels les héros et héroïnes sont les animaux, et les hommes et les femmes, s'ils apparaissent, ne sont que de simples accessoires et, surtout, tous ceux dans lesquels la forme animale n'est qu'un masque posé sur un visage humain, un artifice pour le satiriste ou le prédicateur, dans tous ces contes-là nous avons une fable d'animaux et non un conte de fées : que ce soit *Reynard the Fox*, *The Nun's Priest's Tale*, *Brer Rabbit* ou simplement *The Three Little Pigs*[\[31\]](#). Les contes de Beatrix Potter sont à la lisière de la Faërie, mais ils restent pour la plupart en dehors, à mon avis[\[32\]](#). Cette proximité est due pour une large part à leur fort élément moral : par quoi j'entends leur moralité inhérente, aucune signification allégorique. Mais *Peter Rabbit*[\[33\]](#) reste une fable d'animaux bien qu'elle contienne une interdiction et bien qu'il y ait des interdictions au pays des fées (comme il en est probablement dans l'univers entier sur tous les plans et dans toutes les dimensions).

Or, *The Monkey's Heart* n'est aussi clairement qu'une fable d'animaux. Je soupçonne que son inclusion dans un « Livre de Contes de fées » n'est pas due en premier lieu à sa qualité divertissante, mais plus précisément au fait que le cœur du singe soit censé avoir été laissé derrière dans un sac. Ce fait était important pour Lang, investigateur du folklore, même si cette curieuse idée n'est employée ici que comme farce ; car le cœur du singe était bel et bien normal et dans sa poitrine. Ce détail n'est néanmoins, clairement, qu'un emploi secondaire d'une ancienne notion du folklore, fort répandue, qui apparaît effectivement dans des contes de fées[\[34\]](#) : l'idée que la vie ou la force d'un homme ou d'une créature peut résider dans un autre lieu ou une autre chose, ou dans quelque partie du corps (spécialement le cœur) susceptible d'être détaché et caché dans un sac, sous une pierre ou dans un œuf. À un bout de l'histoire enregistrée du folklore, cette histoire fut utilisée par George MacDonald dans son conte de fées *The Giant's Heart*, qui tire son motif central (comme maints autres détails) de contes traditionnels bien connus. À l'autre bout, en fait dans une des plus anciennes histoires

écrites, elle apparaît dans *The Tale of the two Brothers*[\[35\]](#) du papyrus égyptien d'Orsigny. Là, le frère cadet dit à l'aîné :

— J'enchanterai mon cœur et je le placerai sur le dessus de la fleur du cèdre. Or, le cèdre sera abattu et mon cœur tombera sur le sol, et tu viendras le chercher, même si tu dois passer sept années dans cette quête ; mais, quand tu l'auras trouvé, mets-le dans un vase d'eau froide et, en toute vérité, je vivrai[\[36\]](#).

Mais ce point intéressant et de telles comparaisons nous mènent tout près de la seconde question : Quelles sont les origines des « contes de fées » ? Il faut, naturellement, entendre par là : l'origine ou les origines féeriques. Demander quelle est l'origine de contes (quelle qu'en soit la qualification), c'est demander quelle est l'origine du langage et de la pensée.

ORIGINES

À vrai dire, la question : Quelle est l'origine de l'élément féerique ? nous mène en fin de compte à la même enquête fondamentale ; mais il est dans les contes de fées maints éléments tels que le cœur détachable, les robes de cygne, les anneaux magiques, les interdictions arbitraires, les méchantes marâtres et les fées elles-mêmes, qui peuvent être étudiés sans aborder cette question principale. Pareilles études sont toutefois scientifiques (d'intention tout au moins) ; elles font l'objet des recherches de folkloristes ou d'anthropologues, c'est-à-dire de personnes utilisant les histoires pour un objet qui n'est pas celui pour lequel elles ont été écrites, comme mine où puiser des témoignages ou des renseignements sur des matières auxquelles ils s'intéressent. Ce procédé est parfaitement licite en soi – mais l'ignorance ou la négligence de la nature d'une histoire (comme chose racontée dans sa totalité) a souvent mené pareils enquêteurs à d'étranges jugements. Pour les chercheurs de ce genre, des similitudes répétées (telles que cette affaire du cœur) paraissent être d'une importance particulière. À tel point qu'il arrive à des gens qui étudient le folklore de sortir de leur propre voie ou de s'exprimer en une sorte de « sténographie » qui trompe, et qui trompe surtout quand elle sort de leurs monographies pour passer dans des livres sur la littérature. Ils ont tendance à dire, dès que deux histoires sont composées sur le même motif de folklore ou faites d'une combinaison de façon générale similaire de pareils motifs, que ce sont « les mêmes histoires ». On peut lire que *Beowulf* « n'est qu'une version de *Dat Erdmänneken*, que « *The Black Bull of Norroway*[\[37\]](#) est *Beauty and the Beast* »[\[38\]](#) ou « est la même histoire qu'Eros et Psyché » ; que la *Mastermaid* nordique (ou la *Battle of the Birds* gaélique[\[39\]](#) et ses nombreux congénères ou variantes) est « la même histoire que le conte grec de Jason et Médée ».

Des assertions de cet ordre peuvent exprimer (en une abréviation quelque peu induite) une certaine part de vérité ; mais elles ne sont pas vraies en art ou en littérature. Ce sont précisément la coloration, l'atmosphère, les détails individuels inclassables d'une histoire et surtout l'ossature non disséquée de l'argument qui comptent réellement. Le *Roi Lear* de Shakespeare n'est pas le même que l'histoire de Layamon dans son *Brut*. Ou, si l'on prend le cas extrême du *Red Riding Hood*[\[40\]](#), il est d'un intérêt tout à fait secondaire que

les versions révisées de l'histoire, dans lesquelles la fillette est sauvée par des bûcherons, soient directement dérivées du conte de Perrault, dans lequel elle est mangée par le loup. Le fait réellement important est que la version postérieure a une fin heureuse (plus ou moins et pour peu que l'on ne s'afflige pas trop sur la grand-mère), alors que celle de Perrault ne l'avait pas. Et c'est là une différence très profonde, sur laquelle je reviendrai.

Je ne nie pas, bien sûr, car je la sens fortement, la fascination qu'exerce le désir de démêler l'histoire aux nœuds compliqués et les ramifications de l'Arbre des Contes. Il est en rapport étroit avec l'étude des philologues de l'écheveau embrouillé du Langage, dont je connais quelques petits bouts. Mais, même eu égard au langage, il me semble que la qualité et les aptitudes d'un langage donné dans un monument vivant sont en même temps plus importantes à saisir et beaucoup plus difficiles à expliciter que son histoire linéaire. De même pour les contes de fées, je trouve qu'il est plus intéressant et aussi plus difficile en quelque sorte de considérer ce qu'ils sont, ce qu'ils sont devenus pour nous et quelles valeurs ont produit en eux les longs processus alchimiques du temps. Je dirais selon les mots de Dasent : « Nous devons nous contenter de la soupe qui est posée devant nous et ne pas désirer voir les os du bœuf qui ont servi à sa confection. »^[41] Encore qu'assez curieusement Dasent entendit par « soupe » un fatras de fausse préhistoire fondé sur les premières conjectures de la Philologie Comparée ; et par « désir de voir les os » il entendit une exigence de voir les cheminements et les preuves conduisant à ces théories. Par « soupe », j'entends l'histoire telle qu'elle est présentée par son auteur ou narrateur et par « les os » ses sources ou matériaux – même quand une chance bien rare permet de les découvrir avec certitude. Mais je n'interdis pas la critique de la soupe en tant que soupe, bien sûr.

Je ne ferai donc qu'effleurer la question des origines. Je suis trop peu savant pour en traiter d'autre manière ; mais c'est la moins importante des trois questions quant à mon propos, et quelques remarques suffiront. Il est assez clair que les contes de fées (au sens large ou étroit) sont très anciens. Des choses qui y ont trait apparaissent dans des documents très primitifs ; et on les trouve universellement, partout où il existe un langage. On est donc manifestement en face d'une variante du problème que rencontre l'archéologue ou le spécialiste de philologie comparée : le débat entre *l'évolution* (ou plutôt *l'invention*) *indépendante* du semblable, et la *diffusion* à différentes époques d'un ou plusieurs centres. La plupart des débats s'appuient sur un essai (d'un côté ou des deux) de trop grande simplification ; et je ne pense pas que ce débat-là soit exceptionnel.

L'histoire des contes de fées est sans doute plus complexe que

l'histoire physique de la race humaine et aussi complexe que celle du langage humain. Les trois choses : invention indépendante, héritage et diffusion, ont évidemment joué leur rôle dans la production du tissu compliqué du Conte. Il faudrait maintenant l'art des elfes pour le dénouer et il en serait seul capable[42]. De ces trois choses, la plus importante, celle qui est fondamentale et donc aussi – ce qui n'est pas surprenant – la plus mystérieuse, c'est l'invention. Les deux autres doivent en fin de compte ramener à un inventeur, c'est-à-dire à un créateur d'histoire. La *diffusion* (emprunts dans l'espace) d'un produit ouvré ou d'une histoire ne fait que reporter ailleurs le problème de l'origine. Au centre de la diffusion supposée, il y a un endroit où un inventeur vécut un jour. De même pour *l'héritage* (emprunts dans le temps) ; de cette façon, on n'arrive enfin qu'à un inventeur ancestral. Alors que si l'on croit que se produisait parfois un jaillissement indépendant d'idées, de thèmes ou d'inventions similaires, on multiplie simplement l'inventeur ancestral, mais on n'en comprend pas plus clairement son don.

La philologie a été détrônée de la haute place qu'elle tenait autrefois dans cette cour d'enquête. On peut abandonner sans regret la vue de la mythologie « maladie du langage » qui était celle de Max Müller. La mythologie n'est nullement une maladie, encore qu'elle puisse comme toutes choses humaines être atteinte de maladie. On pourrait tout aussi bien dire que la pensée est une maladie de l'esprit. Il serait plus proche de la vérité de dire que les langues, et particulièrement les langues européennes modernes, sont une maladie de la mythologie.

Mais on ne peut néanmoins écarter le Langage. La pensée incarnée, la langue, et le conte sont, dans notre monde, contemporains. L'esprit humain, doué du pouvoir de généralisation et d'abstraction, ne voit pas seulement *l'herbe-verte*, la distinguant d'autres choses (et la trouvant agréable à regarder), il voit aussi qu'elle est *verte* en même temps qu'elle est *herbe*. Mais combien puissante, à quel point stimulante pour la faculté même qui la produisit, fut l'invention de l'adjectif ! Nul charme, nulle incantation de Faërie n'eut plus de pouvoir. Et ce n'est pas surprenant : on pourrait dire, en vérité, que pareilles incantations ne sont qu'un autre aspect des adjectifs, une partie du discours dans une grammaire mythique. La pensée qui conçut *lumière, lourd, gris, jaune, immobile, rapide*, imagina aussi une magie qui rendrait les choses lourdes légères et capables de voler, qui changerait le plomb gris en or jaune et le rocher immobile en eaux courantes. Si elle pouvait faire l'un, elle pouvait aussi faire l'autre ; elle fit inévitablement les deux. Dès lors que l'on peut emprunter le vert à l'herbe, le bleu au ciel et le rouge au sang, on a déjà un pouvoir d'enchantement – sur un certain plan ; et le

désir d'exercer ce pouvoir dans le monde extérieur à notre pensée s'éveille. Il ne s'ensuit pas que l'on usera bien de ce pouvoir sur tous les plans. On peut mettre un vert cadavérique sur le visage d'un homme et produire une horreur ; on peut faire briller la rare et terrible lune bleue[43] ; ou l'on peut amener les forêts à pousser un feuillage d'argent et les bédouins à porter des toisons d'or, et mettre un feu flambant dans le ventre du dragon froid. Mais dans pareille « fantaisie », comme on dit, une nouvelle forme est créée ; la Faërie commence ; l'Homme devient un sous-créditeur.

Un pouvoir essentiel de la Faërie est ainsi celui de rendre immédiatement effectives par la volonté les visions de « la fantaisie ». Elles ne sont pas toutes belles ni même saines, en tout cas pas les fantaisies de l'Homme déchu. Et il a entaché de sa propre souillure les elfes qui ont ce pouvoir (en vérité ou dans la fable). Cet aspect de la « mythologie » – sous-crédation plutôt que représentation ou interprétation symbolique des beautés et des terreurs du monde – n'est pas, à mon avis, suffisamment pris en considération. Est-ce parce qu'il se voit plutôt dans la Faërie que sur l'Olympe ? Parce qu'on juge qu'il relève de la « mythologie inférieure » plutôt que de la « supérieure » ? L'on a beaucoup discuté des relations entre ces choses, *légende* et *mythe* ; mais, même s'il n'y avait pas eu de débat, la question demanderait quelque attention dans toute considération des origines, si brève soit-elle.

Il fut un temps où l'idée dominante était que toute matière de cet ordre découlait des « mythes de la nature ». Les Olympiens étaient des *personnifications* du soleil, de l'aurore, de la nuit, etc., et toutes les histoires à leur sujet étaient à l'origine des *mythes* (*allégories* eût été un meilleur mot) des principaux changements des éléments et phénomènes de la nature. L'épopée, la légende héroïque, la saga localisèrent alors ces histoires en des lieux réels et les humanisèrent en les attribuant à des héros ancestraux, plus puissants que les hommes et pourtant déjà hommes. Et en fin de compte, ces légendes, s'affaiblissant, devinrent des récits populaires, des *Märchen*, des contes de fées, des contes pour enfants.

Cela semblerait presque une inversion de la vérité. Plus le prétendu « mythe de la nature », ou allégorie des grands phénomènes de la nature, est proche de l'archétype supposé, moins il est intéressant et, en vérité, moins c'est un mythe capable de projeter aucune illumination sur le monde. Admettons pour le moment, comme le veut cette théorie, que rien dans la réalité ne corresponde aux « dieux » de la mythologie, qu'il n'y ait aucune personnalité, mais seulement des sujets astronomiques ou météorologiques. Après quoi, ces sujets naturels ne peuvent être revêtus d'une signification et d'une gloire personnelles que par un don, celui d'une personne, d'un

homme. La personnalité ne peut découler que d'une seule personne. Les dieux peuvent prendre leur couleur et leur beauté aux grandes splendeurs de la nature, mais ce fut l'Homme qui les obtint pour eux, qui en fit l'abstraction à partir du soleil, de la lune ou des nuages ; leur personnalité, ils l'obtiennent directement de lui ; l'ombre ou la scintillation de la divinité qui est sur eux, ils la reçoivent par son truchement du monde invisible, du Surnaturel. Il n'y a aucune distinction fondamentale entre les mythologies supérieure ou inférieure. Leurs personnages vivent (si tant est qu'ils soient aucunement vivants) de la même vie, tout comme dans le monde des mortels les rois et les paysans.

Prenons un exemple d'un cas net de mythe de la nature olympien : le dieu nordique Thórr. Son nom est Tonnerre, dont Thórr est la forme nordique ; et il n'est pas difficile d'interpréter son marteau, Mjöllnir, comme étant l'éclair. Pourtant Thórr a (aussi loin que remontent nos derniers documents) un caractère ou une personnalité très marqués, que l'on ne peut trouver dans le tonnerre ou l'éclair, même si quelques détails peuvent être reliés, pour ainsi dire, à ces phénomènes naturels : par exemple, sa barbe rousse, sa voix puissante et son humeur violente, sa force maladroite et écrasante. Il serait néanmoins dépourvu de sens de demander ce qui vient en premier : les allégories de la nature sur le tonnerre dans les montagnes personnifiées, fendant les rocs et les arbres, ou des histoires au sujet d'un fermier à la barbe rousse, irascible, pas très intelligent, d'une force au-dessus de la moyenne, un personnage ressemblant en tout (hormis la simple stature) aux fermiers nordiques, les *boendr*, de qui Thórr était particulièrement aimé ? On peut considérer que Thórr a été « amenuisé » jusqu'à l'image de pareil homme ou que le dieu a été agrandi à partir de cette image. Mais je doute qu'aucune des deux idées soit exacte – pas prise individuellement, pas si l'on tient absolument à ce que l'une des deux choses doive précéder l'autre. Il est plus raisonnable de supposer que le fermier apparut au moment même où le Tonnerre reçut une voix et un visage ; qu'il y avait un grondement lointain du tonnerre dans les collines chaque fois qu'un conteur entendait un fermier s'emporter.

Thórr doit être naturellement considéré comme un membre de la plus haute aristocratie de la mythologie : l'un des dirigeants du monde. Pourtant, l'histoire que raconte à son sujet *Thrymskvitha* (dans l'ancienne Edda) n'est certainement qu'un conte de fées. Ancienne, elle l'est pour aussi loin que remontent les poèmes nordiques, mais cela n'est pas extrêmement lointain (mettons 900 de notre ère ou un peu plus tôt dans ce cas). Mais il n'y a aucune raison véritable de supposer que ce conte ne soit pas « primitif », tout au moins pour ce qui est de la qualité : c'est parce qu'il est du genre populaire et de

style peu noble. Si l'on pouvait remonter dans le temps, on constaterait peut-être que le conte de fées aurait changé dans le détail ou donné lieu à d'autres histoires. Mais il y aurait toujours un « conte de fées » tant qu'il y aurait un Thórr. Le conte de fées cessant, il n'y aurait plus que le seul tonnerre, que nulle oreille humaine n'avait encore entendu.

On a parfois dans la mythologie quelque chose de vraiment plus « élevé » : la Divinité, le droit au pouvoir (distinct de sa possession), la légitimité de l'adoration ; en fait, la « religion » Andrew Lang dit, et d'aucuns l'en louent encore[44], que la mythologie et la religion (au sens strict du mot) sont deux choses distinctes qui sont devenues inextricablement mêlées, bien que la mythologie soit en elle-même presque entièrement dénuée de signification religieuse[45].

Ces choses sont pourtant devenues, en fait, enchevêtrées – ou peut-être étaient-elles séparées il y a bien longtemps et sont-elles depuis lors revenues lentement et à tâtons, par un labyrinthe d'erreurs et par la confusion, à la refusion. Même les contes de fées en tant que tout ont trois faces : la Mystique, tournée vers le Surnaturel ; la Magique, tournée vers la Nature, et le Miroir du dédain et de la pitié, tourné vers l'Homme. La face essentielle de la Faërie est celle du milieu, la Magique. Mais le degré auquel les autres apparaissent (si cela arrive) est variable et dépend de la décision du conteur individuel. La face magique, le conte de fées, peut être employée comme *Miróur de l'Omme*, et l'on peut en faire (mais pas aussi aisément) un véhicule de Mystère. C'est du moins ce qu'a tenté George MacDonald, qui a réalisé de puissants et beaux contes quand il a réussi, comme dans *The Golden Key*[46] (qu'il a qualifié de conte de fées), et même quand il a partiellement échoué, comme dans *Lilith* (qu'il a qualifié de roman).

Revenons un moment à la « soupe » dont j'ai parlé plus haut. S'agissant de l'histoire des contes et particulièrement des contes de fées, on peut dire que la Marmite de Soupe, le Chaudron du conte, a toujours bouilli et que l'on y a constamment ajouté de nouveaux éléments, friands ou non. C'est pourquoi, pour prendre un exemple au hasard, le fait qu'une histoire ressemblant à celle qui est connue sous le nom de *The Goosegirl* (*Die Gänsemagd* chez Grimm)[47] est racontée au XIII^e siècle de Berthe au Grand Pied, mère de Charlemagne, ne prouve vraiment rien dans un sens ni dans l'autre ; ni que l'histoire fût (au XIII^e siècle) descendue de l'Olympe ou de l'Asgard par l'entremise d'un roi déjà légendaire de jadis, en voie de devenir un *Hausmärchen* ; ni qu'elle fût sur un chemin ascendant.

On découvre que l'histoire était largement répandue, sans être rattachée à la mère de Charlemagne ou à aucun personnage historique. On ne saurait assurément déduire de ce fait en soi que ce

ne fût pas vrai de la mère de Charlemagne, encore que ce soit là le genre de déduction que l'on tire le plus fréquemment de cette sorte de preuve. L'idée que l'histoire n'est pas vraie de Berthe au Grand Pied doit se fonder sur autre chose : sur des faits de l'histoire dont la philosophie du critique ne peut admettre la possibilité dans la « vie réelle », de sorte qu'il refuserait positivement créance à l'histoire même si elle ne se trouvait nulle part ailleurs ; ou sur l'existence de bonnes preuves historiques que la vie réelle de Berthe était tout à fait différente, de sorte qu'il ne croirait pas à l'histoire même si sa philosophie admettait que ce fût parfaitement possible dans « la vie réelle ». Personne, j'imagine, ne mettrait en doute une histoire selon laquelle l'Archevêque de Cantorbéry aurait glissé sur une peau de banane pour la simple raison qu'une semblable mésaventure comique a été racontée de bien des gens et particulièrement de vieux messieurs emplis de dignité. Le lecteur pourrait ne pas croire à l'histoire s'il découvrait dedans qu'un ange (ou une fée) avait prévenu l'Archevêque qu'il glisserait s'il portait des guêtres un Vendredi. Il pourrait également ne pas y croire s'il était précisé que cela se passait entre 1940 et 1945, mettons. Mais assez sur ce sujet. C'est un point d'évidence, et on l'a déjà établi ; si je me risque à le faire de nouveau (quoique ce fût un peu à côté de mon propos actuel), c'est qu'il est constamment négligé par ceux qui s'intéressent aux origines des contes.

Mais qu'en est-il de la peau de banane ? Nous ne commençons à nous en occuper vraiment que lorsqu'elle a été refusée par les historiens. Elle est plus utile une fois rejetée. L'historien rirait sans doute que l'histoire de la peau de banane « s'est attachée à l'Archevêque », comme il dit avec preuves à l'appui que la Märchen de la Gardeuse d'oies s'est « attachée à Berthe ». Mais est-ce réellement une bonne description de ce qui se passe et s'est passé dans l'élaboration des contes ? Je ne le pense pas. Je crois qu'il serait plus proche de la vérité de dire que la mère de Charlemagne et l'Archevêque furent mis dans la Marmite, entrèrent dans la Soupe, en fait. Ce furent simplement de nouveaux morceaux ajoutés au ragoût. Honneur considérable, car dans cette soupe figuraient maints éléments plus anciens, plus puissants, plus beaux, comiques ou terribles qu'ils ne l'étaient eux-mêmes (considérés simplement comme figures historiques).

Il semble assez clair qu'Arthur, qui fut jadis historique (mais peut-être d'importance secondaire en tant que tel), fut également mis dans la Marmite. Il y mijota longtemps, avec de nombreux autres personnages et inventions plus anciens de la mythologie et de la Faërie, et même quelques autres os détachés de l'Histoire (telle la défense d'Alfred contre les Danois), jusqu'au moment où il émergea

comme Roi de Faërie. On trouve la même situation dans la grande cour « arthurienne » nordique des Rois de l'Ecu du Danemark, les *Scyldingas* de l'antique tradition anglaise. Le roi Hrothgar et sa famille offrent maints signes manifestes de véritable histoire, bien plus qu'Arthur ; mais, même dans les plus anciens (anglais), ils sont associés à de nombreux événements et figures du conte de fées : ils ont été dans la Marmite. Cependant, si je me tourne à présent vers ce qui reste des plus anciens contes anglais de Faërie (ou de ses lisières) écrits, bien qu'ils soient peu connus en Angleterre, ce n'est pas pour discuter du changement du l'enfant-ours en chevalier Beowulf ou pour expliquer l'intrusion de l'ogre Grendel dans le château royal de Hrothgar. Je voudrais faire ressortir quelque chose d'autre que contiennent les traditions : un exemple singulièrement évocateur de la relation de « l'élément conte de fées » avec des dieux, des rois et des hommes anonymes, illustrant (je crois) l'idée que cet élément ne s'élève ou ne retombe pas, mais qu'il est là, dans le Chaudron du Conte, attendant les grandes figures du Mythe et de l'Histoire, et pour Lui ou Elle encore anonyme, attendant le moment où ils seront jetés dans le ragoût mijotant, un à un ou tous ensemble, sans considération de rang ou de préséance.

Le grand ennemi du roi Hrothgar était Froda, roi des Heathobards. On entend pourtant rapporter sur Freawaru, fille de Hrothgar, une étrange histoire – une histoire peu habituelle dans la légende nordique : le fils de l'ennemi de sa maison, Ingeld fils de Froda, tomba amoureux d'elle et l'épousa, de manière désastreuse. Mais le fait est extrêmement intéressant et significatif. À l'arrière-plan de l'ancienne inimitié apparaît la figure du dieu que les Norvégiens appelaient Frey (le Seigneur) ou Yngvi-frey et que les Angles appelaient Ing : un dieu de l'ancienne mythologie (et religion) nordique de la Fertilité et du Grain. L'hostilité des maisons royales avait trait au site sacré d'un culte de cette religion. Ingeld et son père portent des noms qui y appartiennent. Freawaru elle-même est nommée « Protection du Seigneur (de Frey) ». Pourtant une des principales choses rapportées par la suite (en vieil islandais) au sujet de Frey est l'histoire dans laquelle il tombe amoureux de loin de la fille des ennemis des dieux, Gerdr, fille du géant Gymir, et l'épouse. Cela prouve-t-il qu'Ingeld et Freawaru, ou leur amour, sont « simplement mythiques » ? Je ne le pense pas. L'histoire ressemble souvent au « Mythe », parce qu'ils sont en fin de compte tous deux de même substance. Si, en fait, Ingeld et Freawaru n'ont jamais vécu ou du moins jamais aimé, c'est en fin de compte de l'homme et de la femme anonymes qu'ils tirent leur histoire ou plutôt dans l'histoire desquels ils sont entrés. Ils ont été mis dans le Chaudron, où mijotent depuis tant de siècles sur le feu tant de choses actives, dont le Coup de

Foudre. De même pour le dieu. Si aucun jeune homme n'était jamais tombé amoureux en rencontrant par hasard une jeune fille et n'avait trouvé son amour contrecarré par d'anciennes inimitiés, le dieu Frey n'aurait jamais vu Gerdr la fille du géant du haut siège d'Odin. Mais si l'on parle du Chaudron, il faut à présent oublier entièrement les Cuisiniers. Il y a bien des choses dans le Chaudron, mais les Cuisiniers n'y trempent pas la louche tout à fait à l'aveuglette. Leur sélection est importante. Les dieux sont après tout des dieux, et le choix des histoires à leur sujet est de conséquence. L'on doit donc admettre franchement qu'une histoire d'amour sera plus vraisemblablement racontée d'un prince de l'histoire, en fait qu'elle se produira vraisemblablement davantage dans une famille historique dont les traditions sont celles de Frey d'Or et de Vanir que dans celles d'Odin le Goth, le Nécromant, nourrisseur des corbeaux, Seigneur des Tués. Il n'est pas étonnant que « *spell* » signifie en même temps une histoire racontée et une formule de pouvoir sur les vivants. Mais quand on a épuisé tous les moyens de la recherche – rassemblement et comparaison des contes de maints pays, quand on a expliqué bon nombre des éléments que l'on trouve communément noyés dans les contes de fées (tels que les marâtres, les ours et les taureaux enchantés, les sorciers cannibales, les tabous sur les noms, et ainsi de suite) comme des restes d'anciennes coutumes autrefois pratiquées dans la vie quotidienne ou de croyances autrefois considérées comme des croyances et non comme des « fantaisies » – il reste encore un point trop souvent oublié : c'est l'effet que produisent *aujourd'hui* les choses anciennes dans les contes tels qu'ils sont.

Tout d'abord, elles sont maintenant *anciennes*, et l'ancienneté présente un intérêt en soi. Je garde présent à l'esprit depuis mon enfance la beauté et l'horreur de *The Juniper Tree (Von dem Machandelbloom)* [48], avec son exquis et tragique début, l'abominable ragoût cannibale, les macabres os, le gai et vengeur esprit-oiseau sortant d'une brume qui s'éleva de l'arbre ; et toujours, pourtant, la saveur principale de ce conte subsistant dans la mémoire n'était pas la beauté ou l'horreur, mais la distance et un grand abîme de temps, incommensurable même par *two tusend Johr*. Dans le ragoût et les os – que les versions édulcorées de Grimm épargnent maintenant trop souvent aux enfants [49] – cette vision aurait été pour une bonne part perdue. Je ne pense pas que l'horreur existante dans le *cadre du conte de fées* m'ait jamais fait de mal, de quelques sombres croyances ou pratiques qu'elle pût provenir. Pareilles histoires ont à présent un effet mythique ou total (qui ne peut être analysé), un effet absolument indépendant des découvertes du folklore comparé et qu'il ne peut ni gâter ni expliquer ; elles ouvrent une porte sur un Autre Temps, et si on la franchit, fût-ce pour un moment seulement, on se trouve hors de

notre temps, hors du Temps même, peut-être.

Si l'on s'arrête non pas simplement pour noter que de tels éléments anciens ont été préservés, mais pour se demander *comment* ils l'ont été, il faut conclure, je crois, que c'est dû, souvent sinon toujours, précisément à cet effet littéraire. Ce ne peut être nous, ni même les frères Grimm, qui l'avons senti les premiers. Les contes de fées ne sont nullement des matrices rocheuses dont les fossiles ne sauraient être estimés que par un géologue expert. On peut faire sauter les éléments anciens, les oublier et les laisser tomber ou les remplacer par d'autres éléments avec la plus grande facilité : comme le montrera toute comparaison d'une histoire avec des variantes étroitement apparentées. Les choses qui s'y trouvent ont souvent dû être retenues ou insérées parce que les narrateurs oraux en sentaient, d'instinct ou consciemment, la « portée[50] » littéraire. Même quand on devine qu'une interdiction dans un conte de fées dérive de quelque tabou en pratique il y a bien longtemps, elle a sans doute été conservée dans les stades ultérieurs de l'histoire du conte en vertu de la grande portée mythique de l'interdiction. Il se peut qu'un sentiment de cette portée se trouve même sous-jacent aux tabous mêmes. Tu ne partiras pas – ou bien tu partiras sans le sou pour des regrets infinis. Les plus anodins des « contes de nourrice » connaissent bien cela. Même Peter Rabbit se vit interdire un jardin, perdit son habit bleu et tomba malade. La Porte Fermée demeure une Tentation éternelle.

DES ENFANTS

Je me tournerai maintenant vers les enfants et en arriverai ainsi à la dernière et plus importante des trois questions : quelles sont, s'il en est, les valeurs et les fonctions des contes de fées *aujourd'hui* ? On estime d'ordinaire que les enfants en sont le public naturel ou particulièrement approprié. Quand les critiques littéraires décrivent un conte de fées qu'ils pensent pouvoir être lu par des adultes pour leur plaisir personnel, ils se livrent souvent à des plaisanteries telles que : « Ce livre est destiné aux enfants de six à soixante ans. » Mais je n'ai encore jamais vu de réclame pour un nouveau modèle de moteur commencer par : « Ce jouet amusera les tout petits de dix-sept à soixante-dix ans », bien qu'à mon avis ce puisse être beaucoup plus approprié. Existe-t-il une relation *essentielle* entre les enfants et le conte de fées ? Y a-t-il aucun lieu à commentaire si un adulte les lit pour son propre compte ? S'il les *lit* en tant qu'histoires j'entends, et s'il ne les *étudie* pas au titre de curiosités. Les adultes ont le droit de collectionner et d'étudier n'importe quoi, jusqu'à de vieux programmes de théâtre ou des sacs en papier.

Parmi ceux qui ont encore assez de sagesse pour ne pas trouver les contes de fées pernicious, l'opinion commune semble être qu'il y a un rapport naturel entre l'esprit des enfants et les contes de fées, un rapport du même ordre que celui qui existe entre le corps des enfants et le lait. Je pense que c'est là une erreur ; au mieux, une erreur due à un sentiment faux, commise le plus souvent, par conséquent, par ceux qui, pour quelque raison personnelle (telle que la puérilité), ont tendance à considérer les enfants comme un genre d'être spécial, presque une race différente, plutôt que comme les membres normaux, même s'ils ne sont pas mûrs, d'une famille particulière et de la famille humaine en général.

L'association des enfants aux contes de fées est, à vrai dire, un accident de notre histoire domestique. Dans le monde lettré moderne, les contes de fées ont été relégués à la chambre d'enfants comme on relègue à la salle de jeux les meubles médiocres ou démodés, principalement du fait que les adultes n'en veulent pas et qu'il leur est égal qu'ils soient maltraités[51]. Ce n'est pas le choix des enfants qui en décide. Les enfants en tant que classe (qu'ils ne forment pas, sinon par un commun manque d'expérience) n'aiment pas davantage les contes de fées et ils ne les comprennent pas mieux que les adultes ; et

pas plus qu'ils n'aiment maintes autres choses. Ils sont jeunes et en cours de croissance, et ils ont normalement un appétit vorace, de sorte que les contes de fées passent assez bien en règle générale. Mais en fait, seuls certains enfants, comme certains adultes, ont un goût particulier pour eux ; et quand ils l'ont, ce goût n'est pas exclusif, ni même nécessairement dominant[52]. C'est également un goût qui n'apparaîtrait pas, je crois, dans la prime enfance mais un stimulant artificiel ; et, s'il est inné, loin de décroître, il croît avec l'âge.

Il est vrai que, dans les temps récents, les contes de fées ont généralement été écrits ou « adaptés » pour les enfants. Mais de même peuvent l'être la musique, les vers, les romans, l'histoire ou les manuels scientifiques. C'est un procédé dangereux même quand il est nécessaire. En vérité, il n'échappe au désastre que du fait que les arts et les sciences ne sont pas relégués dans leur totalité à la chambre des enfants ; on n'accorde à la chambre d'enfants et à la salle d'études que les goûts et aperçus de la chose adulte qui leur conviennent dans l'opinion des grandes personnes (lesquelles se trompent souvent lourdement) Chacune de ces choses, entièrement abandonnée à la chambre d'enfants, serait gravement compromise. De même qu'une belle table, un bon tableau ou un instrument utile (tel un microscope) seraient dégradés ou brisés si on les laissait longtemps sans surveillance dans une salle de classe. Les contes de fées, bannis de la sorte et coupés d'un art adulte complet, seraient en fin de compte gâchés ; ils l'ont été, en fait, dans la mesure où ils ont été ainsi bannis.

Ce n'est donc pas, à mon avis, en considérant les enfants en particulier que l'on découvrira la valeur des contes de fées. Les recueils de contes de fées sont, en fait, par nature des greniers et des chambres de débarras et, seulement par un usage temporaire et local, des salles de jeux. Le contenu en est en désordre et souvent délabré ; c'est un pêle-mêle de dates, buts et goûts divers ; mais on peut occasionnellement trouver dans ce fatras quelque chose d'une qualité permanente : une œuvre d'art ancienne, pas trop abîmée, que seule la stupidité aurait fourrée à l'écart.

Les *Fairy Books* d'Andrew Lang ne sont peut-être pas des chambres de débarras. Ils ressemblent davantage aux étalages d'une braderie. Quelqu'un armé d'un chiffon et capable de discerner les objets qui conservent quelque valeur a fait le tour des greniers et des débarras. Ses recueils sont pour une bonne part un sous-produit de son étude d'adulte de la mythologie et du folklore ; mais on en a tiré les livres d'enfants sous la forme desquels ils ont été présentés[53]. Certaines des raisons données par Lang méritent considération.

Dans l'introduction au premier volume de la série, il parle des « enfants auxquels et pour qui les récits sont faits ». « Ils représentent, dit-il, le jeune âge de l'homme fidèle à ses premières amours, et ils

sont doués de sa créance non émoussée, d'un appétit tout neuf de merveilles. » « Est-ce vrai ? » est la grande question que se posent les enfants », dit-il.

Je soupçonne que *créance* et *appétit de merveilles* sont considérés ici comme identiques ou en rapport étroit. Ce sont des choses radicalement différentes, bien qu'un esprit humain en voie de croissance ne distingue pas tout de suite ou dès l'abord l'appétit des merveilles de son appétit général. Il semble assez clair que Lang employait le mot *créance* dans son acception ordinaire : la croyance qu'une chose existe ou peut arriver dans le monde réel (primaire). Dans ce cas, je crains que les mots de Lang, dépouillés de sentiments, ne puissent impliquer seulement que le conteur d'histoires merveilleuses aux enfants doit ou peut (ou en tout cas le fait) exploiter leur *crédulité*, le manque d'expérience qui leur rend plus malaisé de distinguer le fait de la fiction dans des cas particuliers, bien que la distinction en elle-même soit fondamentale pour l'esprit humain sain, et pour les contes de fées.

Les enfants sont capables de *créance littéraire*, bien sûr, quand l'art du conteur est suffisant pour la produire. On a appelé cet état d'esprit « suspension consentie de l'incrédulité ». Mais cela ne me paraît pas une bonne description de ce qui se passe. Ce qui arrive vraiment, c'est que le conteur se montre un « sous-créditeur » qui réussit. Il fabrique un Monde Secondaire dans lequel l'esprit peut entrer. À l'intérieur, ce qu'il relate est « vrai » : cela s'accorde avec les lois de ce monde. L'on y croit donc tant que l'on se trouve, pour ainsi dire, dedans. Dès qu'intervient l'incrédulité, le charme est rompu ; la magie, ou plutôt l'art, a échoué. On est alors ressorti dans le Monde Primaire, et l'on regarde du dehors le petit Monde Secondaire avorté. Si la bienveillance ou les circonstances vous obligent à rester, l'incrédulité doit être suspendue (ou retenue), sans quoi il deviendrait intolérable d'écouter ou de regarder. Mais cette suspension de l'incrédulité n'est qu'un substitut de la chose authentique, un subterfuge dont on se sert quand on condescend à jouer ou à faire semblant, ou quand on essaie (plus ou moins volontiers) de trouver quelque qualité dans l'œuvre d'un art qui, pour nous, a échoué.

Un véritable amateur de cricket se trouve dans un état d'enchantement : Créance Secondaire. Moi, quand j'assiste à un match, je suis à un niveau moins élevé. Je puis réaliser (plus ou moins) une suspension consentie de l'incrédulité, quand je suis retenu là et soutenu par quelque autre motif qui écartera l'ennui : une préférence fantasque, héraldique, pour le bleu foncé au bleu clair, par exemple. Cette suspension de l'incrédulité peut donc être un état d'esprit quelque peu las, mesquin ou sentimental, et incliner ainsi vers « l'adulte ». J'ai idée que c'est souvent là l'état des adultes en présence

d'un conte de fées. Ils sont retenus et soutenus par le sentiment (souvenirs d'enfance ou idées de ce à quoi l'enfance devrait ressembler) ; ils pensent devoir aimer le conte. Mais s'ils l'aimaient vraiment, pour lui-même, ils n'auraient pas à suspendre l'incrédulité ; ils croiraient – dans ce sens.

Or, si Lang avait voulu signifier quelque chose de ce genre, il aurait pu y avoir une certaine vérité dans ce qu'il écrivait. On pourrait faire valoir que ce charme est plus facile à exercer sur des enfants. Peut-être, encore que je n'en sois pas si sûr. Que cela puisse le paraître résulte souvent, à mon avis, d'une illusion produite par l'humilité des enfants, par leur manque d'expérience et de vocabulaire critiques, et par leur voracité (propre à leur rapide croissance). Ils aiment ou s'efforcent d'aimer ce qu'on leur offre : s'ils ne l'aiment pas, ils ne peuvent pas bien exprimer leur aversion ni en donner les raisons (et ils peuvent donc la dissimuler) ; et ils aiment sans discrimination une grande masse de choses diverses, sans se donner la peine d'analyser les plans de leur créance. Je doute, en tout cas, que ce philtre – l'enchantement du conte de fées efficace – soit vraiment de nature à être « émoussé » par l'usage, qu'il soit moins puissant après des doses répétées.

« Est-ce vrai ? est la grande question que posent les enfants », disait Lang. Oui, ils la posent, je le sais bien ; et il ne faut pas y répondre inconsidérément ou à la légère[54]. Mais elle ne témoigne guère d'une « créance non émoussée » ou même de son désir. Elle procède le plus souvent du désir qu'a l'enfant de savoir en face de quel genre de littérature il est placé. La connaissance du monde qu'ont les enfants est souvent si restreinte qu'ils ne peuvent se prononcer du premier abord et sans aide entre le fantastique, l'étrange (c'est-à-dire les faits rares ou éloignés), l'absurde et le simple « adulte » (c'est-à-dire les choses ordinaires du monde de leurs parents, dont une grande partie demeure encore inexplorée). Mais, ils reconnaissent les différentes classes et ils peuvent les aimer parfois toutes. Naturellement, les frontières entre l'une ou l'autre sont souvent variables ou confuses ; mais ce n'est pas seulement vrai pour les enfants. Nous connaissons tous les différences de genre, mais nous ne sommes pas toujours sûrs de savoir où classer tout ce que nous entendons. Un enfant peut bien croire un récit selon lequel il existe des ogres dans le comté voisin ; maints adultes n'ont pas de difficulté à le croire d'un autre pays ; et pour ce qui est d'une autre planète, très peu de grandes personnes semblent capables de l'imaginer peuplée d'autre chose, et encore, que de monstres d'iniquité.

Or, je faisais partie des enfants auxquels Andrew Lang s'adressait – je suis né à peu près au même moment que le *Green Fairy Book* –, ces enfants pour lesquels il pensait que le conte de fées était

l'équivalent du roman adulte et dont il disait : « Leur Goût demeure semblable à celui de leurs ancêtres nus d'il y a des milliers d'années ; et ils semblent préférer les contes de fées à l'histoire, la poésie, la géographie ou l'arithmétique[55]. » Mais connaissons-nous vraiment grand-chose sur ces « ancêtres nus », sinon qu'ils n'étaient certainement pas nus ? Nos contes de fées ne sont assurément pas les mêmes que les leurs, quelle que soit l'ancienneté de certains de leurs éléments. Mais, si l'on suppose que nous avons des contes de fées parce qu'ils en avaient, nous avons probablement l'histoire, la géographie, la poésie et l'arithmétique parce qu'ils avaient aussi ces choses, dans la mesure où ils pouvaient les obtenir et pour autant qu'ils avaient déjà séparé les nombreuses branches de leur intérêt général pour tout.

Et quant aux enfants d'aujourd'hui, la description de Lang ne cadre pas plus avec mes propres souvenirs qu'avec mon expérience des enfants. Lang a pu se tromper sur ceux qu'il connaissait ; mais s'il n'en est pas ainsi, il existe en tout cas des différences considérables entre les enfants à l'intérieur même des frontières étroites de la Grande-Bretagne, et pareilles généralisations sont trompeuses, qui les traitent comme une classe (sans égard à leurs dons individuels, aux influences de la région où ils demeurent et à leur éducation). Je n'avais aucun « désir de croire ». Je voulais savoir. La créance dépendait de la façon dont les histoires m'étaient présentées par les gens plus âgés et par les conteurs ou du ton et de la qualité inhérents au conte.

Mais je ne me souviens d'aucun moment où le plaisir causé par une histoire dépendit de la croyance que pareilles choses pussent arriver ou fussent arrivées dans « la vie réelle ». Il était clair que ce qui était en cause dans les contes n'était pas essentiellement la possibilité, mais la qualité de désir. S'ils éveillaient le *désir*, le satisfaisant tout en l'aiguillonnant souvent de façon intolérable, ils atteignaient leur but. Il n'est pas nécessaire d'être plus explicite pour le moment, car j'espère en dire davantage plus loin sur ce désir, ensemble composé de maints éléments, les uns universels, d'autres particuliers aux hommes modernes (y compris les enfants), ou même à certaines sortes d'hommes. Je n'éprouvais aucun désir d'avoir des rêves ou des aventures comme *Alice*, et leur récit m'amusait simplement. Je désirais fort peu rechercher un trésor enterré ou combattre des pirates, *et Treasure Island*[56] me laissait assez froid. Les Peaux-Rouges me convenaient mieux : il y avait dans ces histoires-là les arcs et les flèches (j'avais et j'ai encore un désir entièrement inassouvi de bien tirer à l'arc), des langages étranges, des aperçus d'un mode de vie archaïque et, par-dessus tout, des forêts. Mais le pays de Merlin et d'Arthur valait encore mieux, et le meilleur de tout était le Nord anonyme de Sigurd des Völsungs et du prince de tous les dragons. De

telles contrées étaient souverainement désirables. Jamais je n'imaginai que le dragon fût du même ordre que le cheval. Et ce n'était pas seulement parce que je voyais des chevaux tous les jours, mais jamais même la moindre empreinte de dragon[57]. Celui-ci portait clairement l'estampille : *De Faërie*. Où qu'il existât, c'était un Autre-monde. La fantaisie, la fabrication ou l'aperçu d'Autres mondes, était au cœur de ce désir de Faërie. Je désirais les dragons d'un désir profond. Bien sûr, je ne souhaitais pas, moi, dans mon corps timide, en avoir dans le voisinage, s'ingérant dans mon univers relativement sûr, dans lequel on pouvait, par exemple, lire des histoires, l'esprit en paix, à l'abri de toute crainte[58]. Mais le monde qui contenait la seule imagination de Fáfnir était plus riche et plus beau, au prix de quelque péril que ce fût. L'habitant des plaines tranquilles et fertiles peut entendre parler des montagnes tourmentées et des mers non labourées et en avoir la nostalgie au cœur. Car, si le corps est tendre, le cœur est dur.

Si important, toutefois, qu'ait été, à ce que je vois à présent, parlant de moi enfant, l'élément conte de fées dans les premières lectures, tout ce que je puis dire, c'est que le goût des contes de fées n'était pas une caractéristique dominante des premiers penchants. Le véritable goût s'en éveilla après l'époque de la « nursery » et après les années, peu nombreuses mais longues, menant du moment où j'appris à lire à celui où j'allais à l'école. En ce temps (j'ai failli écrire « heureux » ou « doré », mais il fut en réalité triste et troublé), j'aimais autant ou même préférais d'autres choses, telles que l'histoire, l'astronomie, la botanique, la grammaire et l'étymologie. Je ne m'accordai aucunement en principe mais seulement par accident sur certains points avec les « enfants » généralisés de Lang : j'étais, par exemple, insensible à la poésie et je la sautais quand j'en rencontrais dans des contes. La poésie, je la découvris beaucoup plus tard dans le latin et le grec et particulièrement quand je fus contraint à tâcher de traduire les vers anglais en vers classiques. Un véritable goût pour les contes de fées fut éveillé par la philologie au seuil de l'âge d'homme et poussé à son plein développement par la guerre.

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur ce point. Au moins sera-t-il clair qu'à mon avis on ne doit pas associer *spécialement* le conte de fées aux enfants. Ils s'y trouvent associés : naturellement, du fait que les enfants sont humains et que les contes de fées répondent à un goût humain naturel (quoique pas nécessairement universel) ; accidentellement, parce que les contes de fées forment une bonne partie du fatras que l'Europe de ces derniers temps a remis au grenier ; anormalement en raison d'un sentiment erroné sur les enfants, sentiment qui paraît s'accroître avec le déclin de leur nombre.

Il est vrai que l'époque du sentiment-de-l'enfance a produit des

livres délicieux (particulièrement charmants pour les adultes, toutefois) du genre contes de fées ou d'un genre voisin, mais il a aussi produit d'horribles broussailles d'histoires écrites ou adaptées à ce que l'on jugeait ou juge être la mesure de l'esprit et des besoins des enfants. On émousse ou on expurge les vieilles histoires au lieu de les réserver ; les imitations sont souvent tout simplement niaises, c'est de la « Pigwigenrie »[59] sans même d'intrigue, condescendantes, ou (ce qui est le plus mortel de tout) accompagnées d'un ricanement secret du conteur qui garde un œil fixé sur les autres adultes présents. Je ne veux pas accuser Andrew Lang de ricanement, mais il souriait sûrement en lui-même et il avait assurément trop souvent l'œil fixé par-dessus les têtes de son auditoire enfantin sur la figure des autres gens intelligents – au très grave détriment des *Chronicles of Pantouflia*[60].

Dasent répondit avec vigueur et justice aux prudes critiques de ses traductions des contes populaires nordiques. Il commit toutefois l'étonnante folie d'*interdire* spécifiquement aux enfants en particulier la lecture des deux derniers de son recueil. Il paraît presque incroyable qu'un homme qui a étudié les contes de fées puisse n'être pas plus avisé. Mais ni critique, réplique ou prohibition n'auraient été nécessaires si l'on n'avait considéré gratuitement les enfants comme les inévitables lecteurs du livre.

Je ne nie pas qu'il y ait une certaine vérité dans les mots d'Andrew Lang (tout sentimentaux qu'ils peuvent paraître) : « Quiconque pénètre dans le Royaume de Faërie devrait avoir le cœur d'un petit enfant. » Car cette possession est nécessaire à toute grande aventure, dans des royaumes aussi bien moindres que beaucoup plus étendus que la Faërie. Mais l'humilité et l'innocence – que « le cœur d'un enfant » doit signifier en pareil contexte – n'impliquent pas nécessairement un émerveillement dépourvu de sens critique, ni certes une tendresse sans discernement. Chesterton a fait remarquer quelque part que les enfants en compagnie desquels il avait vu *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck avaient été mal satisfaits « parce que cela ne se terminait pas par un Jour du Jugement, et qu'il n'avait pas été révélé au héros et à l'héroïne que le Chien avait été fidèle et le Chat infidèle ». « Car les enfants, dit-il, sont innocents et aiment la justice ; alors que nous sommes pour la plupart mauvais et préférons naturellement la miséricorde. »

Andrew Lang s'embrouilla sur ce point. Il s'appliqua dans l'un de ses propres contes de fées à défendre le meurtre du Nain Jaune par le prince Ricardo. « Je déteste la cruauté, dit-il... mais c'était en combat loyal, l'épée à la main, et le nain, paix à ses cendres ! est mort debout. » Mais il n'est pas clair que le « combat loyal » soit moins cruel que le « jugement loyal » ; ou que transpercer un nain de son

épée soit plus juste que l'exécution de mauvais rois ou de méchantes marâtres – que Lang renie : il envoie les criminels (et il s'en vante) à la retraite avec une bonne pension. C'est là de la miséricorde non tempérée de justice. Il est vrai que cette justification ne s'adressait pas à des enfants, mais aux parents et aux tuteurs auxquels Lang recommandait ses propres *Prince Prigio* et *Prince Ricardo* comme convenant à ceux dont ils avaient la charge[61]. Ce sont les parents et les tuteurs qui ont classé les contes de fées au rang des *Juvenilia*. Et on a là un petit exemple de la falsification des valeurs qui en résulte.

Si l'on prend *enfant* dans un bon sens (le mot en a aussi légitimement un mauvais), il ne faut pas pour cela se laisser entraîner à la sensiblerie de n'employer *adulte* ou *grande personne* que dans un mauvais sens (ces appellations en ont aussi légitimement un bon). Le processus de la croissance en âge ne s'allie pas forcément à une croissance en méchanceté, bien que les deux aillent de pair. Les enfants sont faits pour grandir et non pour devenir des Peter Pan. Non pour perdre l'innocence et l'émerveillement, mais pour avancer dans le voyage fixé : ce voyage dans lequel il n'est certainement pas meilleur de progresser dans l'espérance que d'arriver au but, encore que nous devons voyager avec l'espoir pour arriver. Mais c'est une des leçons données par les contes de fées (si l'on peut parler de leçons pour des choses qui ne font pas de cours) qu'à la verte jeunesse, godiche et égoïste, le danger, le chagrin et l'ombre de la mort peuvent conférer la dignité, et même parfois la sagesse.

Ne divisons pas la race humaine en jolis enfants Eloi et Morlocks – en « elfes », comme les appelait souvent avec ineptie le XVIII^e siècle, avec leurs contes de fées (soigneusement élagués) et en sombres Morlocks, surveillant leurs machines. Si le conte de fées, en tant que genre, vaut aucunement d'être lu, il est digne d'être écrit pour les adultes et d'être lu par eux. Dans ce cas, les enfants peuvent espérer avoir, comme tranche d'un art authentique, des contes de fées propres à être lus par eux, mais néanmoins à leur mesure ; tout comme ils peuvent espérer obtenir des introductions convenables à la poésie, à l'histoire et aux sciences. Bien qu'il puisse être meilleur pour eux de lire certaines choses, surtout les contes de fées, qui soient au-delà de leur mesure plutôt qu'en deçà. Leurs livres devraient, comme leurs vêtements, tenir compte de la croissance et, en tout cas, l'encourager.

Bon. Si donc les adultes doivent lire les contes de fées comme branche naturelle de la littérature – sans jouer à être des enfants, ni faire semblant de choisir pour ceux-ci, ou être des garçons qui ne veulent pas grandir – quelles sont les valeurs et les fonctions de ce genre ? C'est là, me semble-t-il, la dernière et plus importante question. J'ai déjà laissé entrevoir certaines de mes réponses. En

premier lieu, écrits avec art, la valeur primordiale des contes de fées sera simplement celle qu'en tant que littérature ils partagent avec les autres formes littéraires. Mais les contes de fées offrent aussi, à un degré ou sur un mode particuliers, les choses suivantes : la Fantaisie, le Rétablissement, l'Évasion, la Consolation, toutes choses dont les enfants ont moins besoin, en règle générale, que les personnes plus âgées. La plupart sont aujourd'hui fort communément considérées comme nuisibles à quiconque. Je vais les examiner brièvement, en commençant par la *Fantaisie*.

DE LA FANTAISIE

L'esprit humain est capable de former des images mentales de choses qui ne sont pas effectivement présentes. La faculté de concevoir les images s'appelle (ou s'appelait) tout naturellement Imagination. Mais dans les temps récents, en langage technique et non pas normal, l'Imagination a souvent été considérée comme quelque chose de plus élevé que la simple fabrication d'images, attribuée aux opérations de la folle du logis ; une tentative est ainsi faite de restreindre, de mal appliquer, devrais-je dire, l'Imagination au « pouvoir de donner à des créations idéales la consistance interne de la réalité ».

Si ridicule qu'il soit pour quelqu'un d'aussi mal instruit que moi d'avoir une opinion sur cette matière critique, je me risque à penser que la distinction verbale est impropre du point de vue philologique et que l'analyse n'est pas pertinente. Le pouvoir mental de fabriquer une image est une chose, ou un aspect ; et il devrait être nommé avec justesse Imagination. La perception de l'image, l'appréhension de ses implications et la maîtrise nécessaires à une expression heureuse peuvent varier en acuité et en force ; mais c'est une différence de degré dans l'Imagination et non une différence d'espèce. La réalisation de l'expression, qui donne (ou semble donner) « la consistance interne de la réalité »^[62] est en vérité une autre chose ou un autre aspect, qui appelle un nouveau nom : l'Art, lien opérant entre l'Imagination et le résultat final, la Sous-crétion. Il me faut, pour mon propos actuel, un mot qui embrassera en même temps l'Art Sous-crétion en soi et une qualité d'étrangeté et d'émerveillement dans l'Expression, dérivée de l'Image : qualité essentielle du conte de fées. Je me propose donc de m'arroger les pouvoirs de Humpty-Dumpty et de me servir à cet effet de Fantaisie : en un sens du moins qui combine avec son emploi le plus ancien et le plus plein comme équivalent d'Imagination les idées dérivées d'« irréalité » (c'est-à-dire de dissemblance avec le Monde Primaire) de franchise de la domination du « fait » observé, bref du fantastique. Ainsi, je ne suis pas seulement conscient, mais également heureux des relations étymologiques et sémantiques entre la *fantaisie* et le *fantastique* : des images de choses non seulement « pas réellement présentes », mais encore que l'on ne peut aucunement trouver dans notre monde primaire, ou que l'on pense en général ne pas s'y trouver. Mais tout en admettant cela, je n'acquiesce pas au ton dépréciatif. Que les images soient celles de choses qui ne se trouvent pas dans le

monde primaire (si, en fait, c'est possible) est une vertu, non un vice. La fantaisie (prise dans ce sens) n'est pas, à mon avis, une forme inférieure, mais supérieure d'Art, la forme presque la plus pure, en vérité, et ainsi (une fois réalisée) la plus efficace.

La Fantaisie commence, bien sûr, avec un avantage : en saisissant l'étrangeté. Mais cet avantage a été tourné contre elle et a contribué à son discrédit. Bien des gens détestent être « saisis ». Ils détestent toute immixtion dans le Monde Primaire ou dans les quelques petits aperçus qui leur en sont familiers. Ils confondent donc avec stupidité et même malice la Fantaisie et le Rêve, dans lequel il n'y a aucun Art[63], et les désordres mentaux, dans lesquels il n'y a même pas de contrôle : illusion et hallucination.

Mais l'erreur ou la malice, engendrée par l'inquiétude et l'aversion qui en découlent, n'est pas la seule cause de cette confusion. La Fantaisie a également un inconvénient essentiel elle est difficile à réaliser. Elle peut, selon moi, être non pas moins, mais plus sous-créatrice ; en tout cas, on découvre dans la pratique que « la consistance interne de la réalité » est d'autant plus difficile à produire que les images et les réarrangements de matériaux primaires sont plus différents des arrangements réels du Monde Primaire. Il est plus difficile de produire ce genre de « réalité » avec des matériaux plus « sérieux ». La Fantaisie demeure ainsi trop souvent embryonnaire ; on s'en sert et on s'en est servi futilement ou seulement avec un demi-sérieux, sinon à simple titre décoratif : elle demeure simplement « fantaisiste ». Quiconque hérite le fantastique moyen du langage humain peut dire *le soleil vert*. Nombreux sont ceux qui peuvent l'imaginer ou le représenter. Mais ce n'est pas suffisant – encore que ce puisse déjà être une chose plus efficace que mainte « description concise » ou « tranche de vie » que couronnent les lauriers littéraires.

Pour faire un Monde Secondaire dans lequel le soleil vert sera digne de foi, inspirant une Créance Secondaire, il faudra sans doute du travail et de la réflexion, et cela exigera assurément un talent particulier, une sorte d'adresse elfique. Peu de gens s'attaquent à des tâches aussi difficiles. Mais lorsque cela arrive et que la tâche est le moins du monde accomplie, l'on a une rare œuvre d'Art : en fait, de l'art narratif, la création de contes dans son mode primaire et le plus efficace.

Dans l'art humain, mieux vaut laisser la Fantaisie aux mots, à la véritable littérature. En peinture, par exemple, la présentation visible de l'image fantastique est techniquement trop aisée ; la main est susceptible de dépasser la pensée, ou même de la réduire à néant[64]. Il en résulte souvent de la niaiserie ou de la morbidité. Il est malheureux que le Théâtre, art fondamentalement distinct de la Littérature, soit si communément considéré de pair avec elle ou même

comme l'une de ses branches. Au nombre de ces infortunes, on peut ranger la dépréciation de la Fantaisie. Car cette dépréciation découle, en partie tout au moins, du désir naturel des critiques de vanter les formes de littérature ou d'« imagination » qu'ils préfèrent eux-mêmes, de façon innée ou par éducation. Et dans un pays qui a produit un si grand Théâtre et qui possède les œuvres de William Shakespeare, la critique est susceptible d'être beaucoup trop dramatique. Mais le Théâtre est naturellement hostile à la Fantaisie. Celle-ci, même de la plus simple sorte, ne réussit presque jamais dans le Théâtre, quand celui-ci est présenté comme il le devrait, joué pour l'œil et pour l'oreille. Les formes fantastiques ne supportent pas la simulation. Des hommes déguisés en animaux parlants peuvent réaliser la bouffonnerie ou la mimique, mais ils n'atteindront pas à la Fantaisie. On en trouve, à mon avis, une bonne illustration dans l'échec de la forme bâtarde, la pantomime[65]. Plus elle se rapproche du « conte de fées adapté à la scène », plus elle est mauvaise. Elle n'est supportable que si l'intrigue et sa fantaisie sont réduits à un simple cadre résiduaire pour la farce et si nulle « créance » d'aucune sorte dans aucune partie de la représentation n'est requise ou attendue de quiconque. Cela naturellement est en partie dû au fait que les producteurs de théâtre doivent avoir recours, ou tentent de recourir à une machinerie pour représenter la Fantaisie ou la Magie. J'ai vu une fois une prétendue « pantomime enfantine », l'histoire pure et simple du *Chat Botté*, comportant même la métamorphose de l'ogre en souris. Si cela avait été réussi du point de vue mécanique, ou cela eût terrifié les spectateurs, ou c'eût été tout simplement un tour de passe-passe de grande classe. En l'occurrence, en dépit d'une certaine ingéniosité d'éclairage, il ne fallait pas tant « suspendre » l'incrédulité que la pendre haut et court.

Dans *Macbeth*, je trouve les sorcières supportables à la lecture : elles ont une fonction narrative et une touche de sombre signification ; bien que trivialisées, de pauvres êtres dans leur genre. Au théâtre, elles sont presque intolérables. Elles le seraient totalement, si je n'étais fortifié par un certain souvenir de ce qu'elles sont dans l'histoire lue. On me dit que mon sentiment serait différent si j'avais la mentalité de l'époque, avec ses chasses aux sorcières et leurs procès. Mais cela revient à dire : si je considérais les sorcières comme possibles, voire vraisemblables, dans le Monde Primaire ; autrement dit, si elles cessaient d'être de la « Fantaisie ». Cet argument apporte de l'eau à mon moulin. La dissolution ou la dégradation sont le sort probable de la Fantaisie quand un auteur dramatique tente de s'en servir, fût-ce même un Shakespeare. *Macbeth* est en vérité l'œuvre d'un dramaturge qui aurait dû, en cette occasion tout au moins, écrire une histoire, s'il avait eu le talent ou la patience voulus par cet art.

Il est une raison plus importante, à mon avis, que l'insuffisance des effets de scène : le Théâtre a déjà, par sa nature propre, tenté une sorte de magie fausse, ou du moins factice, dirais-je : *la présentation visible et perceptible à l'oreille d'hommes imaginaires dans une histoire*. C'est là en soi tenter de contrefaire la baguette du magicien. Introduire, même avec un succès mécanique, dans ce monde secondaire quasi magique une fantaisie ou une magie supplémentaire, c'est demander, pour ainsi dire, un monde intérieur ou tertiaire. Cela fait un de trop. Il n'est peut-être pas impossible d'obtenir pareille chose, mais je ne l'ai jamais vu faire avec succès. Au moins ne peut-on prétendre que ce soit là le mode propre du théâtre, dans lequel on estime que des personnages qui marchent et parlent sont les instruments naturels de l'Art et de l'illusion[66].

Pour cette raison précise – que les personnages, et même les scènes, au Théâtre ne sont pas imaginés, mais bien vus, le Théâtre est, même s'il utilise un matériel similaire (les mots, les vers, l'intrigue), un art fondamentalement différent de l'art narratif. Ainsi donc, si l'on préfère le Théâtre à la Littérature (comme le font clairement maints critiques littéraires) ou si l'on fonde ses théories critiques principalement sur les critiques dramatiques, ou même le Théâtre, on est sujet à se méprendre sur la pure élaboration de contes et à l'enfermer dans les limites de la pièce de théâtre. On préférera sans doute, par exemple, les personnages, fussent-ils les plus vils et les plus ternes, aux choses. Il n'est possible d'introduire dans une pièce que très peu de choses concernant les arbres en tant que tels.

Or le « Théâtre faërique » – ces pièces que, selon d'abondantes annales, les elfes ont souvent présentées aux hommes – peut produire la Fantaisie avec un réalisme et une immédiateté qui dépassent la portée de tout mécanisme humain. Il en résulte que leur effet habituel (sur l'homme) est de dépasser la Créance Secondaire. Si l'on assiste à une pièce faërique, l'on est, ou l'on pense être, soi-même physiquement dans le Monde Secondaire de cette pièce. L'expérience peut être très semblable au Rêve, avec lequel on (les hommes) l'a (semble-t-il) parfois confondue. Mais dans le théâtre faërique, l'on se trouve dans un rêve qu'un autre esprit tisse, et la connaissance de ce fait alarmant peut vous échapper. Avoir une expérience *directe* d'un Monde Secondaire : la dose est trop forte, et on lui accorde une Créance Primaire, si merveilleux que soient les événements. On est abusé – que ce soit l'intention des elfes (toujours ou à un moment quelconque) est une autre question. En tout cas, ils ne sont pas eux-mêmes abusés. C'est pour eux une forme d'Art, lequel est distinct de la Sorcellerie ou de la Magie proprement dite. Ils ne vivent pas dedans, bien qu'ils puissent peut-être se permettre d'y passer plus de temps que ne le peuvent les artistes humains. Le Monde Primaire (la Réalité)

des elfes et des hommes est le même, s'ils l'apprécient et le perçoivent différemment.

Il nous faudrait un mot pour cet art elfique, mais tous ceux qui lui ont été appliqués se sont trouvés brouillés et confondus avec d'autres choses. On a sous la main « magie » et je l'ai employé plus haut, mais je n'aurais pas dû le faire : Magie devrait être réservé aux opérations du Magicien. L'art est le procédé humain qui produit en passant (ce n'est pas son seul et ultime objet) la Créance Secondaire. Les elfes peuvent aussi utiliser un art du même ordre, encore que plus habile et aisé, ou du moins les annales semblent-elles l'indiquer ; mais l'art plus efficace et particulièrement elfique, je l'appellerai, faute d'un mot moins discutable, Enchantement. L'Enchantement produit un Monde Secondaire dans lequel peuvent pénétrer tant l'auteur que le spectateur, pour la satisfaction de leurs sens durant qu'ils se trouvent à l'intérieur ; mais, dans sa pureté, il est artistique pour ce qui est du désir comme du dessin. La Magie produit ou prétend produire un changement dans le Monde Primaire. Peu importe par qui elle est censée être pratiquée, fée ou mortel, elle demeure distincte des deux autres ; ce n'est pas un art, mais une technique ; son désir est le *pouvoir* en ce monde, la domination des choses et des volontés.

La Fantaisie aspire à l'art elfique, l'Enchantement, et, quand elle est heureuse, de toutes les formes de l'art humain, c'est elle qui en approche le plus. Au cœur de maintes histoires des elfes faites par les hommes réside, ouvertement ou caché, à l'état pur ou mêlé, le désir d'un art sous-créateur vivant, réalisé, qui (dans quelque mesure qu'il puisse lui ressembler extérieurement) est intérieurement tout à fait différent de l'avidité de pouvoir égocentrique qui est la marque du simple Magicien. Les elfes, en leur meilleure (mais encore dangereuse) part, sont faits dans une large mesure de ce désir ; et c'est d'eux que nous pouvons apprendre quels sont le désir central et l'aspiration de la Fantaisie humaine – même si les elfes ne sont, et d'autant plus dans la mesure où ils ne sont qu'un produit de la Fantaisie même. Ce désir créateur n'est frustré que par les contrefaçons, que ce soient les innocents mais balourds expédients du dramaturge humain ou les supercheries malveillantes des magiciens. En ce monde, il est, pour les hommes, inassouissable et donc impérissable. Incorrompu, il ne cherche ni l'illusion, ni l'ensorcellement et la domination ; il cherche l'enrichissement partagé, des partenaires dans la création et le plaisir, non des esclaves.

À bien des gens, la Fantaisie, cet art sous-créateur qui joue d'étranges tours avec le monde et tout ce qu'il contient, combinant les substantifs et redistribuant les adjectifs, a semblé suspecte, sinon illégitime. À quelques-uns, elle a paru pour le moins une folie puérile, une chose faite seulement pour les peuples ou les personnes dans leur

jeunesse. Pour ce qui est de sa légitimité, je me contenterai de citer un bref passage d'une lettre que j'écrivis un jour à un homme qui disait du mythe et des contes de fées que c'étaient des « mensonges », encore qu'il fût assez poli et confus pour déclarer que composer des contes de fées était « proférer le mensonge au travers de l'Argent ».

« Cher Monsieur, dis-je – Quoique depuis longtemps
[éloigné,
l'Homme n'est pas entièrement perdu ni totalement changé.
Il peut avoir perdu la grâce, il n'a pas perdu le trône,
et conserve les loques de la seigneurie que jadis il posséda :
cet Homme, Sous-créateur, au travers duquel la Lumière
[réflétée est brisée
du Blanc unique en maintes nuances et sans fin combinée
en formes vivantes qui passent d'esprit en esprit.
Si toutes les crevasses du monde, nous les avons emplies
[d'Elfes et de Gobelins,
si nous avons osé bâtir des Dieux et leurs demeures des
[ténèbres et de la lumière,
et si nous avons semé la semence des dragons – c'était
[notre droit (bien ou mal employé).
Ce droit n'est pas tombé en désuétude :
nous créons toujours selon la loi au sein de laquelle nous
[sommes créés. »

La Fantaisie est une activité humaine naturelle. Elle ne détruit certainement pas la Raison, non plus qu'elle n'y insulte ; et elle n'émousse pas non plus l'appétit, ni n'obscurcit la perception de la vérité scientifique. Au contraire. Plus la raison est aiguë et claire, meilleure sera la fantaisie qu'elle créera. Si les hommes se trouvaient dans un état où ils ne désireraient pas connaître ou ne pourraient pas percevoir la vérité (faits ou évidence), la Fantaisie languirait jusqu'à leur guérison. Si jamais ils tombent dans cet état (ce qui n'aurait rien d'impossible), la Fantaisie périra et deviendra Illusion Malsaine.

Car la Fantaisie créatrice est fondée sur la dure reconnaissance du fait que les choses sont telles dans le monde qu'elles paraissent sous le soleil ; une reconnaissance du fait, mais non on esclavage à son égard. C'est ainsi sur la logique que se fondait l'extravagance qui se déploie dans les contes et les vers de Lewis Carroll. Si les hommes ne pouvaient réellement pas faire la distinction entre les grenouilles et les hommes, les contes de fées sur les rois des grenouilles n'auraient jamais vu le jour.

La Fantaisie peut naturellement être poussée à l'excès. Elle peut être mal faite. Elle peut être employée à de mauvaises fins. Elle peut

même abuser les esprits d'où elle est sortie. Mais de quelle chose humaine en ce bas monde cela n'est-il pas vrai ? Les hommes n'ont pas seulement imaginé les elfes, ils ont aussi conçu des dieux et les ont adorés – même ceux qui ont été déformés par la propre perversité de leurs auteurs. Mais ils ont créé de faux dieux à partir d'autres matériaux : leurs idées, leurs bannières, leurs monnaies ; même leurs sciences et leurs théories sociales et économiques ont demandé un sacrifice humain. *Abusus non tollit usum*[\[67\]](#). La Fantaisie demeure un droit humain : nous créons dans cette mesure et à notre manière dérivée, parce que nous sommes créés, mais créés à l'image et à la ressemblance d'un Créateur.

RECOUVREMENT, ÉVASION, CONSOLATION

Quant au vieil âge, qu'il soit personnel ou relève des temps dans lesquels nous vivons, peut-être impose-t-il, comme on le suppose souvent, certaines incapacités. Mais cette idée résulte, somme toute, de la simple *étude* des contes de fées. Leur étude analytique est une préparation aussi nuisible à la jouissance et à la composition des contes de fées que le serait l'étude historique du théâtre de tous les pays et de tous les temps à la jouissance ou à la composition des pièces de théâtre. L'étude peut à la vérité devenir déprimante. Il est facile, pour qui étudie, de sentir qu'avec tout son labeur il ne rassemble que quelques feuilles, dont un grand nombre à présent déchirées ou flétries, de l'innombrable feuillage de l'Arbre des Contes, lesquelles jonchent le sol de la Forêt des Jours. Il semble vain d'ajouter à la couche. Qui peut dessiner une nouvelle feuille ? Il y a beau temps que les hommes ont découvert les formes, du bourgeon au déploiement, et les teintes, du printemps à l'automne. Mais ce n'est pas vrai. La graine de l'arbre peut être replantée dans presque tout sol, même dans un sol aussi enfumé (comme dit Lang) que celui de l'Angleterre. Le printemps n'est pas réellement moins beau, bien sûr, du fait que nous avons vu ou oui parler d'autres événements semblables : des événements semblables, mais jamais le même exactement du commencement à la fin du monde. Chaque feuille, de chêne, de frêne ou d'épine, est une incarnation unique du modèle, et pour certaines cette année même peut être l'incarnation essentielle, la première que l'on ait jamais vue et reconnue, bien que les chênes aient poussé des feuilles durant d'innombrables générations d'hommes.

On ne désespère pas (et il n'y en a point motif) de dessiner parce que tous les traits doivent être soit courbes, soit droits, ni de peindre parce qu'il n'y a que trois couleurs « fondamentales ». Nous pouvons bien être plus vieux à présent, dans la mesure où nous avons hérité de jouissance ou la pratique de maintes générations d'ancêtres en matière d'arts. Il peut exister dans cet héritage de richesses un danger d'ennui ou de souci d'originalité, qui risque de mener à un dégoût du beau dessin, du modèle délicat et des « jolies » couleurs, ou encore à la simple manipulation et à la trop grande élaboration de matériaux anciens, aussi froides qu'intelligentes. Mais la véritable voie pour échapper à pareille lassitude ne se trouve pas dans le bizarre, le biscornu ou la gaucherie voulus ; on ne l'obtiendra pas en

assombrissant toutes choses ou en leur dormant une violence ininterrompue ; ni en poursuivant le mélange des couleurs de la subtilité jusqu'à la grisaille et la complication fantasque des formes jusqu'à la bêtise, voire jusqu'au délire. Nous devrions contempler de nouveau le vert et être derechef saisis (mais non aveuglés) par le bleu, le jaune et le rouge. Nous devrions rencontrer le centaure et le dragon et puis, peut-être, voir soudain, comme les anciens bergers, les moutons, les chiens, les chevaux – et les loups. Ce recouvrement, les contes de fées nous aident à le réaliser. De ce point de vue, seul un goût pour eux peut nous rendre, ou nous conserver, l'état d'enfance.

Le recouvrement (qui implique le retour et le renouvellement de la santé) est un regain – celui d'une vue claire. Je ne dis pas le fait de « voir les choses telles qu'elles sont » pour me trouver en butte aux philosophes, bien que je puisse me risquer à dire « voir les choses comme nous sommes (ou étions) censés les voir » – comme des choses séparées de nous-mêmes. Il nous faut, en tout cas, nettoyer nos vitres, de façon que les choses clairement vues soient débarrassées de la grise buée de la banalité ou de la familiarité – du caractère de possession. De tous les visages, ceux de nos *familiares* sont en même temps ceux avec lesquels il est le plus difficile de jouer des tours fantastiques et est plus difficile à voir réellement avec une attention fraîche, pour en percevoir la similitude et la différence : que ce sont des visages, et pourtant des visages uniques. Cette banalité est en vérité la sanction de l'« appropriation » : les choses qui sont banales ou (en un mauvais sens) familières sont celles que nous nous sommes appropriées, légitimement ou mentalement. Nous disons les connaître. Elles sont devenues semblables aux objets qui nous ont un jour attirés par leur éclat, leur couleur ou leur forme ; nous les avons pris dans nos mains, puis enfermés dans nos tiroirs ; nous les avons acquis et, cela fait, nous avons cessé de les regarder.

Naturellement, les contes de fées ne sont pas les seuls moyens de recouvrement ni la seule méthode prophylactique contre la perte. L'humilité suffit. Et il y a (spécialement pour les humbles) le *Mooreeffoc*, ou Fantaisie chestertonnienne. *Mooreeffoc* est un mot fantastique, mais on pourrait le voir écrit dans chaque ville de ce pays. C'est la Salle-à-manger, observée de l'intérieur à travers une porte vitrée, telle que Dickens l'avait vue par un sombre jour londonien ; et Chesterton l'a employé pour signifier l'étrangeté des choses devenues banales, quand on les aperçoit soudain d'un nouvel angle. La plupart des gens admettraient que cette « fantaisie » est assez salutaire ; et elle ne peut jamais manquer de matière. Mais elle n'a, à mon avis, qu'une portée limitée ; pour la raison que le recouvrement de la fraîcheur de vision est sa seule vertu. Le mot *Mooreeffoc* peut vous donner soudain conscience que l'Angleterre est un pays tout à fait étranger, perdu

dans quelque époque éloignée, aperçue par l'histoire, ou dans quelque futur étrange et indéci qui ne peut être atteint qu'à l'aide d'une machine à explorer le temps ; vous faire voir la bizarrerie et l'intérêt étonnants de ses habitants, de leurs coutumes et de leurs habitudes alimentaires, mais il peut aller plus loin : agir comme un télescope du temps réglé sur un point particulier. La fantaisie créatrice, du fait que son principal effort est autre (mué en quelque chose de neuf), peut ouvrir votre réserve et permettre à tout ce qui y est enfermé de prendre son essor comme des oiseaux de volière. Les bijoux se transforment tous en fleurs ou en flammes, et vous serez averti que tout ce que vous aviez (ou saviez) était dangereux et actif, non pas en réalité efficacement enchaîné, mais libre et sauvage ; pas davantage à vous que ce n'était vous.

Les éléments « fantastiques » en vers et en prose d'autres genres aident à cette libération même quand ils ne sont qu'ornementaux et occasionnels. Mais pas aussi entièrement qu'un conte de fées, lequel a pour base ou pour sujet la Fantaisie, qui en forme le noyau. La Fantaisie est tirée du Monde Primaire, mais un bon artisan aime son matériau ; il a de l'argile, de la pierre ou du bois une connaissance et un sentiment que seul peut donner l'art de la création. C'est par le forgeage de Gram que fut révélé l'acier froid, de la création de Pégase que les chevaux tirèrent leur noblesse, dans les Arbres du Soleil et de la Lune que racine et tronc, fleur et fruit sont manifestés dans toute leur gloire.

Et effectivement les contes de fées traitent pour une large part ou (quant aux meilleurs) principalement de choses simples ou fondamentales, vierges de Fantaisie ; mais leur arrangement rend ces simplicités d'autant plus lumineuses. Car le conteur qui se permet « des libertés envers » la Nature peut être amoureux d'elle et non son esclave. Ce fut dans les contes de fées que je devinai pour la première fois le pouvoir des mots et la merveille des choses, telles que la pierre, le bois et le fer, l'arbre et l'herbe, la maison et le feu, le pain et le vin.

Je conclurai à présent par l'examen de l'Évasion et de la Consolation, qui sont naturellement en relation étroite. Bien que les contes de fées ne soient bien sûr aucunement le seul moyen de l'Évasion, ils sont de nos jours l'une des formes les plus manifestes et (pour certains) les plus indignes de la littérature « d'évasion » ; et il est donc raisonnable de rattacher à leur examen certaines considérations sur ce terme dans la critique en général.

J'ai prétendu que l'Évasion était l'une des principales fonctions des contes de fées et, puisque je ne désapprouve pas ceux-ci, il est clair que je n'accepte pas le ton de mépris ou de pitié sur lequel on parle si souvent aujourd'hui de « l'Évasion » : ton que ne justifient nullement les emplois de ce mot en dehors de la critique littéraire.

Dans ce que ceux qui usent de façon abusive de ce mot se plaisent à appeler la Vie Réelle, l'Évasion est évidemment une règle fort pratique, qui peut même être héroïque. Dans la vie réelle, il est difficile de la blâmer, sauf en cas d'échec ; pour la critique, il semblerait qu'elle soit d'autant pire qu'elle réussit mieux. On se trouve manifestement devant une confusion de mots autant que de pensée. Pourquoi un homme serait-il méprisé du fait que, se trouvant en prison, il essaie d'en sortir pour rentrer chez lui ? Ou si, ne pouvant y parvenir, il pense à autre chose que les geôliers et les murs de prison et qu'il en parle ? Le monde extérieur n'est pas devenu moins réel parce que le prisonnier ne peut le voir. En employant ainsi Évasion, les critiques ont choisi le mauvais mot et, qui pis est, ils confondent, pas toujours par une erreur sincère, l'Évasion du Prisonnier avec la Fuite du Déserteur. Exactement comme un porte-parole du Parti pourrait avoir qualifié de trahison le départ des misères du Reich du Führer ou de tout autre et même la critique portée contre ceux-ci. De même, les critiques, pour aggraver la confusion et amener ainsi le mépris sur leurs adversaires, apposent leur étiquette de dédain non seulement sur la Désertion, mais sur la véritable Évasion et ce qui l'accompagne souvent : le Dégoût, la Colère, la Condamnation et la Révolte. Ils ne se contentent pas de confondre l'évasion du prisonnier avec la fuite du déserteur : ils sembleraient préférer la soumission du « quisling » à la résistance du patriote. Pour pareille façon de penser, il suffit de dire « le pays que vous aimiez est condamné » pour excuser toute trahison, voire la glorifier.

Un petit exemple : ne pas mentionner dans votre conte (en fait, ne pas en faire étalage) les réverbères électriques d'un modèle de grande série est une Évasion (prise dans ce sens). Mais cette omission peut (et c'est même presque certain) procéder d'un dégoût réfléchi pour un produit si typique de l'Age des Robots, qui combine l'élaboration et l'ingéniosité des moyens avec la laideur et (souvent) l'infériorité du résultat. Ces luminaires peuvent être exclus du conte pour la simple raison que ce sont de mauvais luminaires ; et il est possible que l'une des leçons à tirer de l'histoire soit la conscience de ce fait. Mais voilà que parait la trique : « Les lampes électriques sont venues pour durer », disent-ils. Il y a déjà longtemps que Chesterton a fait remarquer avec justesse qu'aussitôt qu'il entendait dire que quelque chose était « venu pour durer », il savait que ce serait très bientôt remplacé – et même considéré comme pitoyablement désuet et minable. « La marche de la Science, avec son tempo précipité par les besoins de la guerre, se poursuit inexorablement..., faisant tomber certaines choses en désuétude et présageant de nouveaux développements dans l'utilisation de l'électricité » : un avertissement ! Ceci dit la même chose, mais seulement de façon plus menaçante. On

peut certes négliger le réverbère électrique du fait qu'il est si insignifiant et transitoire. Les contes de fées ont, en tout cas, maintes autres choses plus permanentes et plus fondamentales dont parler. L'éclair, par exemple. Qui veut s'évader n'est pas aussi subordonné aux caprices d'une mode éphémère que ces opposants. Il ne fait pas de choses (que l'on peut tout à fait raisonnablement considérer comme mauvaises) ses maîtres ou ses dieux en les adorant comme inévitables, voire « inexorables ». Et ses adversaires, si aisément dédaigneux, n'ont aucune garantie qu'il s'arrêtera là : il pourrait inciter des hommes à abattre les réverbères. La volonté d'évasion a un autre aspect, plus pervers encore : la Réaction.

J'ai naguère – si incroyable que cela puisse paraître – entendu un clerc d'Oxford déclarer qu'il accueillait « avec plaisir » la proximité des usines automatiques de production massives et le grondement de la circulation mécanique embouteillée parce qu'ils mettaient son université « en contact avec la vie réelle ». Peut-être entendait-il par là que la façon de vivre et de travailler des hommes au XX^e siècle croissait en barbarie à une allure alarmante et que la bruyante démonstration de ce fait dans les rues d'Oxford pouvait servir d'avertissement à l'impossibilité de préserver longtemps une oasis de santé d'esprit dans un désert de déraison par le seul moyen de clôtures, sans véritable action offensive (pratique et intellectuelle). Mais je crains bien que non. En tout cas, l'expression « vie réelle » dans ce contexte semble ne pas répondre aux normes académiques. L'idée que les automobiles sont plus « vivantes » que, mettons, les centaures ou les dragons est curieuse ; qu'elles soient plus « réelles » que, disons, les chevaux est pathétiquement absurde. Qu'une cheminée d'usine est donc réelle, qu'elle est étonnamment vivante en comparaison d'un orme : cette pauvre chose désuète, ce rêve immatériel d'un maniaque de l'évasion !

Pour ma part, je ne puis me convaincre que le toit de la gare de Bletchley soit plus « réel » que les nuages. Et, comme chose ouvrée, je le trouve moins inspirant que le légendaire dôme des deux. La passerelle menant au quai 4 est pour moi moins intéressante que Bifröst gardé par Heimdall avec le Gjallarhorn. Dans l'extravagance de mon cœur, je ne puis m'empêcher de me demander si les ingénieurs des chemins de fer, élevés avec plus de fantaisie, n'auraient pu faire mieux avec l'abondance de leurs moyens qu'ils ne le font d'ordinaire. Les contes de fées seraient peut-être, à mon avis, de meilleurs Maîtres ès arts que l'universitaire auquel j'ai fait allusion.

Une bonne part de ce que lui (je dois le supposer) et d'autres (certainement) appelleraient la littérature « sérieuse » n'est rien d'autre qu'un jeu sous une verrière au bord d'une piscine municipale. Les contes de fées peuvent inventer des monstres qui volent dans l'air

ou résident dans les profondeurs, du moins ne cherchent-ils pas à s'évader du ciel ou de la mer.

Et si nous abandonnons un moment la « fantaisie », je ne pense pas que le lecteur ou le créateur de contes de fées doive même avoir honte de l'« évasion » de l'archaïsme : de préférer non les dragons, mais les chevaux, les châteaux, les voiliers, les arcs et les flèches ; non seulement les elfes, mais les chevaliers, les rois et les prêtres. Car il est possible après tout pour un homme raisonnable d'arriver après réflexion (dépourvue de tout rapport avec le conte de fées ou le roman) à la condamnation, implicite du moins dans le silence de la littérature « d'évasion », des choses progressives telles que les usines, les mitrailleuses et les bombes qui paraissent être leurs produits les plus naturels et inévitables, « inexorables », oserions-nous dire.

« L'âpreté et la laideur de la vie moderne en Europe » – cette vie réelle dont nous devrions accueillir le contact avec plaisir – « est le signe d'une infériorité biologique, d'une réaction insuffisante ou fausse à l'environnement. [68] » Le château le plus abracadabrante qui sortit jamais du sac d'un géant dans un fantasque conte gaélique n'est pas seulement beaucoup moins laid qu'une usine automatique, il est aussi (pour employer une expression tout à fait moderne) « dans un sens très authentique » beaucoup plus vrai. Pourquoi n'échapperions-nous pas à « la sinistre » absurdité « assyrienne » des chapeaux hauts-de-forme ou à l'horreur morlockienne des usines ou ne les condamnerions-nous pas ? Elles le sont même par les auteurs de la forme de littérature qui permet le plus l'évasion : les romans de « science-fiction ». Ces prophètes prédisent souvent (et beaucoup paraissent soupirer après) un monde semblable à une immense gare sous verrière. Mais, en règle générale, il est très difficile de découvrir chez eux ce que les habitants d'une telle ville mondiale *feront*. Ils abandonneront peut-être la « panoplie victorienne complète » en faveur de vêtements lâches (avec des fermetures-éclair), mais ils se serviront principalement de leur liberté, à ce qu'il semble, pour s'amuser avec des jouets mécaniques au jeu rapidement lassant de se déplacer à grande vitesse. À en juger d'après certaines de ces histoires, ils seront encore aussi sensuels, vindicatifs et avides que jamais ; et les idéaux de leurs idéalistes ne dépassent guère la splendide idée de construire davantage de villes du même genre sur d'autres planètes. C'est en vérité un âge de « moyens accrus à des fins avilies ». C'est une partie de la maladie essentielle de pareille époque – produire le désir d'évasion, non pas certes de la vie, mais de notre temps présent et de la misère qu'il engendre lui-même – que nous ayons une conscience aiguë tant de la laideur que de la nocivité de nos œuvres. De sorte que, pour nous, le mal et la laideur semblent indissolublement alliés. Nous trouvons difficile de concevoir le mal et la beauté ensemble. La

crainte de la belle fée, qui régnait au cours des époques passées, échappe presque à notre compréhension. Et ce qui est encore beaucoup plus alarmant : la bonté est elle-même dépossédée de sa beauté propre.

En Faërie, on peut bien voir un ogre posséder un château d'une hideur de cauchemar (car la perversité de l'ogre le veut tel), mais on ne saurait imaginer une maison construite dans une bonne intention – une auberge, une hôtellerie pour voyageurs, le palais d'un roi vertueux et noble – qui soit pourtant d'une écœurante laideur. Aujourd'hui, il serait bien osé d'espérer en voir une qui ne le soit pas – à moins qu'elle ne date du temps passé.

C'est là, toutefois, l'aspect « d'évasion » moderne et spécial (ou accidentel) des contes de fées, qu'ils partagent avec les romans et autres histoires du passé ou le concernant. Maintes histoires du passé n'ont tiré cette qualité « d'évasion » que de leur attrait survivant, d'une époque où les hommes étaient en règle général ravis du travail de leurs mains, jusqu'en notre temps, où bon nombre d'hommes ont le dégoût des objets faits de main d'homme.

Mais il est d'autres formes d'« évasion » plus profondes qui se sont toujours montrées dans le conte de fées et la légende. Il est d'autres choses à fuir, plus sinistres et plus terribles que le bruit, la puanteur, la nature impitoyable et l'extravagance du moteur à explosion. Il y a la faim, la soif, la pauvreté, la douleur, le chagrin, l'injustice, la mort. Et même quand les hommes n'affrontent pas de telles rigueurs, il existe d'anciennes limitations dont les contes de fées offrent une sorte d'évasion, et d'anciens désirs et ambitions (touchant aux racines mêmes de la fantaisie) dont ils offrent une sorte de satisfaction et de consolation. Certains sont des faiblesses ou des curiosités pardonnables : tel le désir de visiter, avec toute la liberté du poisson, les profondeurs de la mer ; ou l'aspiration au vol silencieux, gracieux, économique de l'oiseau, cette aspiration que trompe l'avion, sinon à de rares moments, quand on le voit évoluant très haut dans le soleil, alors que le vent et la distance lui confèrent le silence : c'est-à-dire précisément s'il est imaginé et non utilisé. Il y a des souhaits plus profonds : tels le désir de s'entretenir avec d'autres choses vivantes. Sur ce désir, aussi ancien que la Chute, sont fondés pour une bonne part le don de parole aux animaux et aux créatures dans les contes de fées et particulièrement l'entendement magique de leurs propres discours. C'est là la source, et non la « confusion » attribuée à l'esprit des hommes du passé sans annales, une prétendue « absence du sens de la séparation entre nous-mêmes et les animaux »[69]. Un vif sentiment de cette séparation remonte extrêmement loin ; mais en même temps le sentiment que c'était une désunion : nous sentons le poids d'un sort et d'une culpabilité étranges. Les autres créatures sont

semblables à d'autres royaumes avec lesquels l'Homme a coupé toutes relations et qu'il ne voit plus que de l'extérieur et dans le lointain, étant avec eux en guerre ou dans un état inquiet d'armistice. Quelques hommes ont le privilège d'aller un peu au loin ; les autres doivent se contenter des récits de voyageurs. Même au sujet des grenouilles. Parlant du conte de fées assez curieux mais bien connu, *The Frog-King*[\[70\]](#), Max Müller demandait à sa façon compassée : « Comment a-t-on jamais pu inventer pareille histoire ? Les êtres humains ont été de tout temps, on peut l'espérer, assez éclairés pour savoir qu'un mariage entre une grenouille et une fille de reine était chose absurde. » Certes on peut l'espérer ! Car sinon l'histoire ne rimerait à rien, puisqu'elle dépend essentiellement du sentiment d'absurdité. Les origines du folklore (ou les hypothèses à ce sujet) n'ont rien à voir avec la question. Il ne sert pas à grand-chose de considérer le totémisme. Car certainement, quelles que soient les coutumes ou croyances concernant les grenouilles et les puits sous-jacentes à cette histoire, la forme de grenouille fut et est conservée dans le conte de fées[\[71\]](#) précisément parce qu'elle était si bizarre et le mariage absurde, voire abominable, Encore que, naturellement, dans les versions qui nous intéressent, gaélique, allemande, anglaise[\[72\]](#) il n'y ait en fait aucun mariage entre une princesse et une grenouille : la grenouille était un prince enchanté. Et le propos de l'histoire ne consiste pas à penser que les grenouilles sont des époux possibles, mais il réside dans la nécessité de tenir les promesses (même si elles ont des conséquences intolérables), laquelle se voit dans tout le Pays des Fées, de même que l'observation des interdictions. C'est l'une des notes dominantes du Pays des Elfes, et une note qui n'est pas sourde.

Enfin, il y a le plus ancien et plus profond désir, la Grande Évasion : celle de la Mort. Les contes de fées en offrent maints exemples et de nombreux modes – que l'on pourrait appeler l'authentique esprit *d'évasion* ou *de fuite*, dirais-je. Mais d'autres histoires le font aussi (celles qui sont d'inspiration scientifique, notamment), ainsi que d'autres études. Les contes de fées sont inventés par des hommes, non par des fées. Les histoires humaines des elfes sont sans nul doute emplies de l'Évasion de l'Immortalité. Mais on ne saurait s'attendre que nos histoires s'élèvent toujours au-dessus de notre niveau commun. Elles le font souvent. Peu de leçons y sont davantage enseignées que le fardeau de cette sorte d'immortalité ou plus exactement de cette vie de série assez interminable vers laquelle le « fugitif » voudrait s'enfuir. Car le conte de fées est spécialement sujet à enseigner pareilles choses, aujourd'hui encore comme jadis. La mort est le thème dont s'est le plus inspiré George MacDonald.

Mais la « consolation » des contes de fées a un autre aspect que la satisfaction imaginative d'anciens désirs. Bien plus importante est la

Consolation de la Fin Heureuse. J'oserais presque affirmer que tout conte de fées complet doit en comporter une.

Je dirai du moins que la Tragédie est la véritable forme du Théâtre, sa fonction la plus élevée ; mais le contraire est vrai du Conte de fées. Puisqu'il apparaît que nous n'avons pas de mots pour exprimer ce contraire, je l'appellerai l'*Eucatastrophe*. Le Conte *eucatastrophique* est la véritable forme du conte de fées, et sa fonction la plus élevée.

La consolation des contes de fées, la joie de la fin heureuse, ou plus correctement de la bonne catastrophe, le soudain « tournant » joyeux (car il n'y a de véritable fin à aucun conte de fées)[73] : cette joie, qui est l'une des choses que le conte de fées peut produire suprêmement bien, n'est pas essentiellement « d'évasion », ni « de fuite ». C'est, dans son cadre du conte de fées – ou d'un autre monde –, d'une grâce soudaine et miraculeuse : sur la récurrence de laquelle on ne peut jamais compter. Elle ne dénie pas l'existence de la *dyscatastrophe*, de la peine et de l'échec : la possibilité de ceux-ci est nécessaire à la joie de la délivrance ; elle dénie (en dépit de maintes preuves, si l'on veut) la défaite universelle finale et elle est, dans cette mesure, un *evangelium*, donnant un aperçu fugitif de la Joie, une Joie qui est au-delà des murs de ce monde, aussi poignante que la douleur.

C'est la marque d'un bon conte de fées, de l'espèce la plus élevée ou la plus complète, que, quelque extravagants que soient ses événements, quelque fantastiques ou terribles ses aventures, on peut donner à l'enfant ou à l'homme qui l'entend, quand le « tournant » vient, un frisson, un battement et une élévation du cœur proches (ou même accompagnés) des larmes, aussi aigus que ceux que peut donner aucune forme de l'art littéraire et doués d'une qualité particulière.

Même les contes de fées modernes peuvent parfois produire cet effet. Ce n'est pas chose aisée ; l'effet dépend de l'histoire entière qui amène le tournant, et il projette pourtant de l'éclat en arrière. Un conte qui y réussit dans quelque mesure que ce soit n'est jamais un échec total, malgré les défauts qu'il peut contenir ou le mélange et la confusion de ses desseins. Il se produit même dans le conte de fées personnel d'Andrew Lang, *Prince Prigio*, bien que ce conte laisse beaucoup à désirer par bien des côtés. Quand « chaque Chevalier revint à la vie, leva son épée et cria : Vive le Prince Prigio » la joie a un peu de cette étrange qualité mythique du conte de fées, plus grande que l'événement décrit. Elle n'en aurait en aucune façon dans le conte de Lang si l'événement décrit n'était un morceau de « fantaisie » de conte de fées plus sérieux que le corps principal de l'histoire, qui est en général plus futile, reflétant le sourire à demi moqueur du Conte[74] courtois et sophistiqué[75]. Bien plus puissant

est l'effet dans un conte de Faërie sérieux[76]. Dans pareilles histoires, quand vient le « tournant » soudain, l'on a un aperçu saisissant de la joie et du désir du cœur, qui s'échappe pour un moment du cadre, qui déchire en vérité le tissu même de l'histoire et laisse passer un rayon de lumière.

Sept longues années je t'ai servi,
La montagne hyaline, je l'ai gravie pour toi,
La chemise sanglante, je l'ai tordue pour toi,
Et ne voudrais-tu pas t'éveiller et te tourner vers moi ?

Il entendit et se tourna vers elle[77].

ÉPILOGUE

Cette « joie » que j'ai choisie pour marque du véritable conte (ou roman) de fées, ou comme le sceau qui y est apposé, mérite une considération plus poussée.

Sans doute tout écrivain qui fabrique un monde secondaire, une fantaisie, tout sous-créditeur, souhaite-t-il dans une certaine mesure être un véritable créateur ou espère-t-il tirer sa matière de la réalité : il espère que la qualité particulière de ce monde secondaire (sinon tous ses détails)[78] sont dérivés de la Réalité ou y débouchent. S'il atteint en fait une qualité qui réponde assez bien à la définition du dictionnaire : « consistance interne de la réalité », il est difficile de comprendre comment cela se peut si l'œuvre ne participe pas de quelque façon de la réalité. La qualité particulière de la « joie » dans la Fantaisie réussie peut ainsi s'expliquer comme étant un aperçu soudain de la réalité ou de la vérité sous-jacente. Ce n'est pas seulement une « consolation » de la peine de ce monde, mais une satisfaction et une réponse à la question : « Est-ce vrai ? » Celle que j'ai donnée au début était (à juste titre) : « Si vous avez bien construit votre petit monde, oui. C'est vrai dans ce monde-là. » Cela suffit à l'artiste (ou à la partie artiste de l'artiste). Mais dans l'« eucatastrophe », on voit en un bref aperçu que la réponse peut être plus ample – ce peut être un reflet ou un écho lointain de l'*evangelium* dans le monde réel. L'emploi de ce mot annonce mon épilogue. C'est une question sérieuse et dangereuse. Il est présomptueux de ma part d'aborder un tel thème ; mais si par faveur ce que je dis a quelque valeur à aucun égard, ce n'est naturellement qu'une facette d'une vérité d'une richesse incalculable : finie seulement parce qu'est finie la capacité de l'Homme pour ce qui fut fait.

Je me risquerais à dire qu'en approchant l'Histoire chrétienne sous cet angle, j'ai depuis longtemps senti (et c'est un joyeux sentiment) que Dieu a racheté les créatures – créatrices corrompues, les hommes, d'une manière qui convient à cet aspect, comme à d'autres, de leur étrange nature. Les Évangiles contiennent un conte de fées, ou une histoire d'un genre plus vaste qui embrasse toute l'essence des contes de fées. Ils contiennent maintes merveilles – particulièrement artistiques[79], belles et émouvantes : « mythiques » dans leur signification parfaite et indépendante ; et parmi les merveilles se trouve la plus grande et la plus complète eucatastrophe

qui se puisse concevoir. Mais cette histoire est entrée dans l'Histoire et dans le monde primaire ; le désir et l'aspiration de la sous-crédation se sont élévés à la plénitude de la Création. La Naissance du Christ est l'eucatastrophe de l'histoire de l'Homme. La Résurrection est l'eucatastrophe de l'histoire de l'Incarnation. Cette histoire débute et s'achève dans la joie. Elle a, à un degré prééminent, « la consistance interne de la réalité ». Il n'est aucun conte jamais raconté que l'homme voudrait davantage savoir vrai, et aucun que nombre de sceptiques aient accepté comme vrai sur ses seuls mérites. Car l'Art en a le ton suprêmement convaincant de l'Art Primaire, c'est-à-dire de la création. Le rejeter mène soit à la tristesse, soit à la colère.

Il n'est pas difficile d'imaginer l'excitation et la joie particulières que l'on ressentait en découvrant que quelque conte de fées spécialement beau serait « primairement » vrai, que son récit serait historique, sans pour cela perdre nécessairement la portée mythique ou allégorique qu'il avait possédée. Ce n'est pas difficile parce qu'on ne vous demande pas d'essayer de concevoir quelque chose d'une qualité inconnue. La joie aurait exactement la même qualité, sinon au même degré, que celle que donne le « tournant » dans un conte de fées : pareille joie a la saveur même de la vérité primaire. (Sans quoi, elle ne s'appellerait pas la joie.) Elle regarda en avant (ou en arrière : la direction à cet égard n'a aucune importance) vers la Grande Eucatastrophe. La joie chrétienne, le *gloria*, est du même ordre ; mais elle est éminemment (elle le serait infiniment, si notre capacité s'était finie) élevée et joyeuse. Mais cette histoire est suprême ; et elle est vraie. L'Art a été vérifié. Dieu est le Seigneur des anges et des hommes – et des elfes. Légende et Histoire se sont rencontrées et ont fusionné.

Mais dans le royaume de Dieu, la présence des plus grands n'accable pas les petits. L'Homme racheté est encore homme. L'histoire, la fantaisie continuent et devraient se poursuivre. L'Évangélisme n'a pas abrogé les légendes ; il les a consacrées, spécialement l'« heureux dénouement ». Le chrétien a encore à travailler, de l'esprit comme du corps, à souffrir, espérer et mourir ; mais il peut maintenant percevoir que tous ses penchants et ses facultés ont un but, qui peut être racheté. La bonté avec laquelle il a été traité est si grande qu'il lui est maintenant possible d'oser supposer à juste titre que dans la Fantaisie il aide peut-être positivement à l'effeuillage et au multiple enrichissement de la création. Tous les contes peuvent devenir vrais ; et pourtant, en fin de compte, rachetés, ils seront peut-être aussi semblables et dissemblables aux formes que nous leur donnons que l'Homme, finalement racheté, sera semblable et dissemblable aux déchus que nous connaissons.

NOTES

A

La racine même (et pas seulement l'emploi) de leurs « merveilles » est satirique ; c'est une moquerie de la déraison ; et l'élément du « rêve » n'est pas un simple mécanisme d'introduction et de terminaison : il est inhérent à l'action et aux transitions. Ces choses-là, les enfants peuvent les percevoir et les apprécier, pour peu qu'on les laisse seuls. Mais, pour un trop grand nombre, comme ce fut mon cas, *Alice* est présentée comme un conte de fées et, tant que dure cette méprise, on ressent de l'aversion pour le mécanisme du rêve. Il n'y a aucune suggestion de rêve dans *The Wind in the Willows*[\[80\]](#). « La Taupe avait travaillé très fort toute la matinée au nettoyage de printemps de sa petite maison. » C'est ainsi que le conte débute, et ce ton juste est maintenu. Il est d'autant plus remarquable qu'A.A. Mile, si grand admirateur de cet excellent livre, ait préludé à sa transposition au théâtre par une ouverture « fantasque » au cours de laquelle on voit un enfant téléphoner à une fleur de coucou. Ou peut-être n'est-ce pas si remarquable que cela, car un admirateur perceptif (distinct d'un grand admirateur) du livre n'aurait jamais tenté de le porter à la scène. Seuls, naturellement, les éléments les plus simples, la pantomime et les matériaux satiriques de la fable animale, sont susceptibles d'être présentés sous cette forme. La pièce est, sur le plan inférieur du théâtre, tolérablement amusante, surtout pour qui n'a pas lu le livre ; mais certains enfants que j'avais emmenés voir *Toad of Toad Hall*[\[81\]](#) en emportèrent comme principal souvenir un écœurement du début. Pour le reste, ils préféraient ce qu'ils se rappelaient du livre.

B

Naturellement, ces détails sont entrés, en règle générale, dans les contes *du temps même où ils étaient des pratiques réelles* à cause de leur valeur pour la fabrication de l'histoire. Si je devais écrire un conte dans lequel il arrive qu'un homme soit pendu, cela *pourrait* montrer à une époque ultérieure, si l'histoire survivait – signe en soi qu'elle posséderait quelque valeur permanente, plus que locale ou temporaire –, qu'elle fut écrite dans une période où les hommes étaient réellement pendus, selon une pratique légale. *Pourrait* : la déduction ne serait pas certaine en ce temps futur, bien sûr. Pour la certitude sur ce point, il faudrait que le chercheur de l'avenir sache de manière précise quand se pratiquait la pendaison et à quelle époque je vivais. Je pourrais avoir emprunté ce trait à d'autres temps et à d'autres lieux, dans d'autres histoires ; j'aurais pu simplement l'inventer. Mais, même si cette déduction se trouvait correcte, la scène de la pendaison ne se produirait dans l'histoire que (a) parce que j'avais conscience de la force dramatique, tragique ou macabre de cet incident dans mon récit, et (b) parce que ceux qui l'auraient transmise sentaient suffisamment cette force pour leur faire conserver l'incident. L'éloignement du temps, la pure ancienneté et le caractère étranger pourrait aiguïser plus tard l'effet de la tragédie ou de l'horreur ; mais l'effet doit être là même pour que la pierre à aiguïser elfique de l'ancienneté puisse le stimuler. La question la moins utile donc à poser ou à satisfaire, pour les critiques littéraires en tout cas, au sujet d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, c'est : la légende de son sacrifice à Aulis remonte-t-elle à une époque où le sacrifice humain était de pratique commune ?

Je dis seulement « en règle générale », car on peut concevoir que ce qui est à présent considéré comme une « histoire » fut autrefois quelque chose d'une intention différente : la consignation d'un fait ou d'un rite, par exemple. J'entends strictement « consigner ». Une histoire inventée pour expliquer un rite (procédé que d'aucuns supposent s'être souvent présenté) demeure essentiellement une histoire. Elle prend forme comme telle, et elle ne survivra (longtemps après le rite, évidemment) qu'en raison de ses valeurs d'histoire. Dans certains cas, des détails qui sont à présent remarquables du seul fait de leur étrangeté peuvent avoir été un jour si banals et négligés qu'on ne

les a glissés là que fortuitement : comme si l'on mentionnait qu'un homme « a soulevé son chapeau » ou « attrapé un train ». Mais des détails aussi quelconques ne survivront pas longtemps aux modifications des habitudes de tous les jours. Du moins dans une époque de transmission orale. Dans une époque de littérature écrite (et de rapides modifications dans les habitudes), une histoire peut demeurer inchangée assez longtemps pour que même ses détails banals acquièrent la valeur de la bizarrerie ou de la singularité. Une bonne part de Dickens a maintenant cette apparence. L'on peut ouvrir aujourd'hui une édition d'un de ses romans qui fut achetée et lue pour la première fois alors que les choses étaient telles dans la vie quotidienne qu'elles le sont dans l'histoire, bien que ces détails courants soient pour nous déjà aussi éloignés de nos habitudes quotidiennes que la période élisabéthaine. C'est là, toutefois, une situation moderne particulière. Les anthropologues et les folkloristes n'imaginent pas des conditions de ce genre. Mais s'ils s'occupent de transmission orale illettrée, ils devraient d'autant plus se dire que dans ce cas, ils traitent d'éléments dont l'objet premier était la fabrication d'une histoire et dont la raison première de survie était la même. *The Frog-King* n'est pas un *Credo*, ni un manuel de droit totémique : c'est un conte bizarre qui a une morale simple.

C

Pour autant que je sache, les enfants qui ont de bonne heure une inclination à écrire n'ont aucune tendance particulière à s'attaquer aux contes de fées, à moins que ce n'ait été à peu près la seule forme de littérature qui leur ait été présentée ; et quand ils essaient, ils échouent de façon tout à fait marquée. Ce n'est pas une forme facile. Si les enfants ont aucun penchant particulier, c'est vers la fable animale, que les adultes confondent souvent avec le Conte de fées. Les meilleurs contes écrits par des enfants que j'ai vus étaient « réalistes » (en intention), ou avaient pour personnages des animaux et des oiseaux qui étaient pour la plupart les êtres humains zoomorphiques habituels dans la fable animale. Si cette forme est si souvent adoptée, c'est principalement, à mon avis, qu'elle permet une large dose de réalisme : la représentation d'événements et de propos domestiques que les enfants connaissent vraiment. Mais la forme elle-même est, en général, suggérée ou imposée par les adultes. Elle occupe une place curieusement prépondérante dans la littérature, bonne ou mauvaise, qui est de nos jours communément présentée aux jeunes enfants : on a le sentiment, je suppose, que cela va avec « l'Histoire Naturelle », ces livres semi-scientifiques sur les bêtes et les oiseaux que l'on considère également comme la nourriture qui convient aux jeunes. Et elle est renforcée par les ours et les lapins qui semblent avoir, dans les temps récents, presque évincé des chambres d'enfants, même des petites filles, les poupées à forme humaine. Les enfants construisent des sagas, souvent longues et élaborées, sur leurs poupées. Si celles-ci revêtent la forme d'ours, les ours seront les personnages des sagas ; mais ils parleront comme les gens.

D

J'ai fait connaissance avec la zoologie et la paléontologie (« pour enfants ») tout aussi tôt qu'avec la Faërie. Je vis des images de bêtes vivantes et de véritables (à ce que l'on me dit) animaux « préhistoriques » que je préférais : au moins avaient-ils vécu il y a longtemps, et cette hypothèse (fondée sur des témoignages assez minces) ne peut échapper à une lueur de fantaisie. Mais je n'aimais pas que l'on me dise que ces créatures étaient des « dragons ». Je sens encore l'irritation que j'éprouvais, enfant, devant les assertions de parents instructifs (ou des livres qu'ils m'offraient), telles que celles-ci : « Les flocons de neige sont les bijoux des fées », ou « sont plus beaux que des bijoux de fées » ; « les merveilles des profondeurs océaniques sont plus étonnantes que le pays des fées ». Les enfants s'attendent que les différences qu'ils ressentent sans pouvoir les analyser leur soient expliquées par leurs aînés, ou du moins qu'elles soient reconnues, non qu'elles soient passées sous silence ou niées. J'avais un sentiment très vif de la beauté des « choses vraies », mais il me paraissait équivoquer que de la confondre avec la merveille des « Autres choses ». J'étais avide d'étudier la Nature, plus même en fait que je ne l'étais de lire la plupart des contes de fées ; mais je ne voulais pas être poussé par l'équivoque dans la Science et frustré de la Faërie par des gens qui semblaient tenir pour établi que, par quelque péché originel, je devais préférer les contes de fées, mais qu'une nouvelle sorte de religion voulait que je fusse induit à aimer la science. La Nature est sans nul doute un objet d'étude de toute une vie, ou même pour l'éternité (pour qui est doué de ce côté) ; mais il est une partie de l'homme qui n'est pas la « Nature », qui n'est donc pas obligée de l'étudier et qu'en fait elle ne satisfait aucunement.

E

Il y a, par exemple, communément présente dans le surréalisme une morbidité ou un malaise qui ne se trouve que bien rarement dans la fantaisie littéraire. On peut souvent soupçonner que l'esprit qui produisit les images dépeintes était, en fait, déjà morbide ; ce n'est toutefois pas une explication nécessaire dans tous les cas. Un curieux dérangement de l'esprit est souvent suscité par l'acte même de dessiner des choses de ce genre, un état semblable en qualité et en conscience de la morbidité aux sensations éprouvées au cours d'une forte fièvre, quand l'esprit développe une fécondité et une facilité angoissantes pour la formation d'images, voyant des formes sinistres ou grotesques dans tous les objets visibles alentour.

Je parle ici, naturellement, de l'expression primaire de la Fantaisie dans les arts « picturaux », non d'« illustrations » ; ni du cinématographe. La différence radicale entre tout art (y compris le théâtre) qui offre une présentation *visible* et la véritable littérature est qu'il impose une forme visible. La littérature opère d'esprit à esprit et elle est donc plus progénitive. Elle est en même temps plus universelle et d'une particularité plus stimulante. Quand elle parle de *pain*, de *vin*, de *pierre* ou *d'arbre*, elle évoque la totalité de ces choses, leur idée même ; pourtant chaque auditeur leur donnera dans son imagination une incarnation personnelle particulière. Si l'histoire dit « il mangea du pain », le producteur dramatique ou le peintre ne peut montrer qu'« un morceau de pain » conforme à son goût ou à sa fantaisie, mais l'auditeur de l'histoire pensera au pain en général et se le représentera sous une forme à lui. Si une histoire dit « il gravit une colline et vit une rivière dans la vallée d'en bas », l'illustrateur pourra saisir, ou presque, sa propre vision d'une telle scène ; mais chaque auditeur des mots aura sa propre image, et celle-ci sera faite de toutes les collines, les rivières et les vallées qu'il a vues, mais surtout de La Colline, La Rivière, La Vallée qui furent pour lui la première incarnation du mot.

F

Je parle, bien sûr, principalement de la fantaisie des configurations et des formes visibles. Le drame peut être tiré de l'impact sur les personnages humains de quelque événement de la Fantaisie ou de la Faërie, qui ne demande aucun merveilleux, ou dont on peut supposer ou avoir entendu dire qu'il s'est passé. Mais on ne trouve pas là de la fantaisie dans le résultat dramatique ; les personnages humains occupent la scène, et l'attention est concentrée sur eux. Le théâtre de ce genre (qu'illustrent certaines des pièces de Barrie) peut être utilisé frivolement, ou pour la satire ou encore pour lancer tels « messages » que l'auteur peut avoir en tête – pour les hommes. Le théâtre est anthropocentrique. Le conte de fées et la Fantaisie n'ont pas besoin de l'être. Il y a, par exemple, de nombreuses histoires qui racontent la façon dont des hommes et des femmes ont disparu et ont passé des années auprès des fées, sans remarquer l'écoulement du temps ni paraître vieillir. Barrie a écrit une pièce sur ce thème avec *Mary Rose*. On n'y voit aucune fée. Les êtres humains cruellement tourmentés sont là tout le temps. En dépit de l'étoile sentimentale et des voix angéliques de la fin (dans la version imprimée), c'est une pièce pénible et il n'est pas difficile de la rendre diabolique : en substituant (comme je l'ai vu faire) l'appel des elfes aux « voix angéliques » à la fin. Les contes de fées non dramatiques peuvent aussi être pathétiques ou horribles dans la mesure où ils s'intéressent aux victimes humaines. Mais ce n'est pas nécessaire. Dans la plupart, les fées sont également là, sur un pied d'égalité. Dans certaines histoires, c'est elles qui offrent l'intérêt principal. Bon nombre de récits du folklore sur de tels incidents ne sont présentés que comme des « témoignages » sur les fées, des articles d'une accumulation séculaire de « connaissances » à leur sujet et sur leurs modes de vie. Les souffrances des êtres humains qui viennent en contact avec elles (assez souvent de leur plein gré) sont ainsi vues dans une perspective tout à fait différente. On pourrait faire un drame sur les souffrances d'une victime de recherches en radiologie, mais guère sur le radium même. Il est cependant possible de s'intéresser principalement au radium (et non aux radiologues) – ou principalement à la Faërie, et non aux mortels torturés. Le premier des intérêts produira un livre scientifique, le second un conte de fées. Le

théâtre ne peut bien traiter ni de l'un ni de l'autre.

G

L'absence de ce sentiment n'est qu'une hypothèse au sujet des hommes du passé perdu, quelles que soient les confusions dont puissent souffrir les hommes d'aujourd'hui, dégradés ou abusés. Dire que ce sentiment était autrefois plus fort est une hypothèse tout aussi légitime, et une hypothèse qui est mieux en accord avec le peu de documents que nous avons sur la pensée des hommes de jadis à ce sujet. Il n'y a évidemment aucune preuve de confusion dans l'ancienneté des fantaisies qui mêlaient la forme humaine aux formes animales ou qui prêtaient des facultés humaines aux bêtes. S'il y avait aucune conclusion à en tirer, ce serait plutôt une preuve du contraire. La fantaisie n'estompe pas les contours nets du monde réel ; car elle dépend d'eux. En ce qui concerne notre monde occidental, européen, ce n'est pas la fantaisie, mais la théorie scientifique qui a, en fait, dans les temps modernes, attaqué et affaibli ce « sentiment de séparation ». Non par des histoires de centaures, de loups-garous ou d'ours enchantés, mais par des hypothèses (ou des conjectures dogmatiques) d'auteurs scientifiques qui classaient l'Homme non seulement comme « animal » – cette classification correcte est ancienne – mais comme « seulement un animal ». Il s'en est suivi une altération de sentiment. L'amour naturel des hommes non entièrement corrompus pour les bêtes et le désir humain de « se mettre dans la peau » des choses vivantes n'ont plus connu de frein. L'on a maintenant des hommes qui aiment les animaux plus que les humains ; qui éprouvent une telle compassion pour les moutons qu'ils maudissent les bergers comme les loups ; qui pleurent sur un cheval de bataille tué et vilipendent les soldats morts. C'est à présent, non à l'époque où naquirent les contes de fées, que l'on a « une absence de sentiment de la séparation ».

H

La conclusion verbale – généralement tenue pour aussi typique de la fin des contes de fées que « il était une fois » l'est du début – « et ils vécurent heureux depuis lors » est une formule artificielle. Elle ne trompe personne. Les locutions finales de ce genre sont comparables aux marges et aux cadres de tableaux, et il n'y a pas davantage lieu de les considérer comme la fin véritable d'aucun fragment particulier du Tissu sans couture de l'Histoire que le cadre ne l'est de la scène imaginaire ou le châssis du Monde Extérieur. Ces tours de phrases peuvent être simples ou élaborés, ordinaires ou extravagants, aussi artificiels et aussi nécessaires que les cadres simples, sculptés ou dorés. « Et s'ils ne sont pas partis, ils sont toujours là. » « Mon histoire est finie – voyez, il y a une petite souris ; qui l'attrapera pourra s'en confectionner un joli bonnet de fourrure. » « Et ils vécurent heureux depuis lors ». « Et quand les noces furent achevées, ils me renvoyèrent chez moi avec des petits souliers de papier sur une chaussée faite de morceaux de verre. »

Des fins de ce genre conviennent aux contes de fées parce que de tels contes possèdent un plus grand sentiment et une plus grande préhension de la perpétuité du Monde de l'Histoire que la plupart des histoires « réalistes » modernes, déjà confinées dans les limites étroites de leur propre petite époque. Il n'est pas inopportun qu'une coupure brutale de la tapisserie sans fin soit marquée par une formule, fût-elle grotesque ou comique. C'est par un développement irrésistible de l'illustration moderne (si largement photographique) que les bordures furent abandonnées et que l'« image » ne se termine qu'avec le papier. Cette méthode peut convenir aux photographies ; mais elle est tout à fait impropre aux images qui illustrent les contes de fées ou en tirent leur inspiration. Une forêt enchantée exige une marge, voire une bordure raffinée. La publier sur toute l'étendue de la page, comme une vue des Rocheuses dans le *Picture Post*, comme si c'était en fait un « instantané » du pays des fées ou un « croquis fait sur place par notre artiste », est une folie et un abus.

Quant au début des contes de fées, on ne pourrait guère trouver mieux que la formule : « Il était une fois. » L'effet en est immédiat. Cet effet, on peut l'apprécier, par exemple, à la lecture du conte de fées *The Terrible Head*^[82] dans le *Blue Fairy Book*. C'est l'adaptation

personnelle d'Andrew Lang de l'histoire de Persée et de la Gorgone. Elle commence par « Il était une fois », et elle ne cite ni nom, ni lieu, ni personne. Or, cette façon de faire revient, pour ainsi dire, à « muer la mythologie en conte de fée ». Je préférerais dire qu'elle mue le conte de fées supérieur (car tel est le conte grec) en une forme particulière, à présent familière dans notre pays : la forme du conte pour enfants ou du conte « de bonne femme ». Le caractère anonyme n'est pas une vertu, mais un accident, qui n'aurait pas dû être imité ; car l'imprécision à cet égard est une dégradation, une corruption due à la négligence et à un manque d'habileté. Il n'en est pas de même, à mon avis, de l'imprécision dans le temps. Ce début n'est pas pauvre, mais significatif. Il suscite d'un seul coup le sentiment d'un grand monde inexploré du temps.

FIN

[1] N.D.T. : *Suet*, en anglais moderne = graisse de bœuf.

[2] N.D.T. : Ce nom évoque une chênaie.

[3] N.D.T. : Poids de Troyes – système de poids anglais dans lequel la livre ne vaut que 12 onces (alors qu'elle en vaut 16 dans le système *avoir-dupois*).

[4] N.D.T. : Allusion à une vieille chanson de nourrice.

[5] N.D.T. : Tame = apprivoisé.

[6] N.D.T. : le monde des fées.

[7] N.D.T. : Fils du forgeron.

[8] N.D.T. : Forgeron.

[9] N.D.T. : Ces noms évoquent l'extrême Est et la forêt de l'Ouest.

[10] Ménestrel.

[11] Cavalier.

[12] Bout de la ville.

[13] Meunier.

[14] Tonnelier.

[15] Marchand d'étoffes.

[16] *Niggle* = Fignoleur.

[17] *Parish* = Paroisse.

[18] En anglais : *Parish*.

[19] Je parle de développements antérieurs à la croissance de l'intérêt pour le folklore d'autres pays. Les mots anglais tels qu'*elf* ont été longtemps influencés par le français (d'où sont dérivés *fay* et *faïre*, *fairy*) ; mais par la suite, de par leur emploi dans les traductions, *fairy* et *elf* ont pris beaucoup de l'atmosphère des contes allemands, Scandinaves et celtiques, et maintes caractéristiques des *huldu-fólk*, *doine-sithe* et *tylwyth teg*.

[20] Au sujet de la probabilité que le *Hy Breasail* irlandais ait joué un

rôle dans l'appellation du Brésil, voir Nansen, *In Northern Mists*, II, 223-30.

[21] Leur influence ne se borna pas à l'Angleterre. Les *Elf*, *Elfe* allemands semblent dérivés du *Songe d'une Nuit d'Été* dans la traduction de Wieland (1764).

[22] N.D.T. : Comme s'il était fée.

[23] *Confessio Amantis*, v. 7065 et s.

[24] Sauf dans certains cas particuliers tels que les recueils de contes gallois ou gaéliques. Dans ceux-ci, on distingue parfois les histoires concernant la « Belle Famille » ou les « Belles-gens » en tant que « contes de fées », des « contes populaires » concernant d'autres merveilles. Dans cette acception les « contes de fées » ou « traditions sur les fées » sont d'ordinaire de brefs récits d'apparitions de « fées » ou de leurs intrusions dans les affaires des hommes. Mais cette distinction résulte de la traduction.

[25] Cela est vrai également même s'ils ne sont que des créations de l'esprit humain, « réels » seulement dans la mesure où ils reflètent d'une façon particulière l'une des visions de la Vérité chez l'Homme.

[26] Voir plus loin p. 183.

[27] N.D.T. : Sire Gawain et le Chevalier Vert.

[28] *Beowulf*. 111-12.

[29] Voir Note A, à la fin.

[30] Le cœur du singe.

[31] N.D.T. : Reynard le Renard, Le conte du prêtre de la nonne, Brer le lapin, les trois petits cochons.

[32] C'est *The Tailor of Gloucester* (le tailleur de Gloucester) qui en approche le plus. *Mrs Tiggywinkle* en serait aussi proche sans la suggestion d'une explication par le rêve. Je classerais aussi *The Wind in the Willows* (le vent dans les saules) au nombre des fables d'animaux.

[33] N.D.T. : Pierre le lapin.

[34] Tels, par exemple : *The Giant that had no Heart* (le géant qui n'avait pas de cœur) dans *Popular Tales from the Norse* (Contes populaires nordiques) de Dasent), *The Sea Maiden* (la vierge des mers) dans *Popular Tales of the West Highlands* (contes populaires des Hautes Terres de l'Ouest) de Campbell (N°IV, et aussi le N°I), ou, plus vaguement, *Die Kristalkugel* chez Grimm.

[35] N.D.T. : Histoire des deux frères.

[36] Bridge, *Egyptian Reading Book*, p. XXI.

[37] N.D.T. : Le Taureau noir de Norrøway.

[38] N.D.T. : La Belle et la Bête.

[39] N.D.T. : Voir Campbell, *op. cit.*, vol. I.

[40] N.D.T. : Le petit chaperon rouge.

[41] *Popular Tales from the Norse*, p. XVIII.

[42] Sauf dans des cas particulièrement heureux, ou dans quelques détails fortuits. Il est certes plus facile de démêler un seul *fil* – un incident, un nom, un motif – que de retrouver l'histoire de n'importe quelle *image* déterminée par une multitude de fils. Car, avec l'image de la tapisserie, est entré un nouvel élément : l'image est plus grande que la somme des fils qui la composent, et cette somme ne l'explique pas davantage. C'est là que réside la faiblesse intrinsèque de la méthode analytique (ou « scientifique ») : elle découvre trop de choses sur ce qui se passe dans les contes, mais peu ou rien sur leur effet dans une histoire donnée quelconque.

[43] N.D.T. : « *Once in a blue moon* » est une expression qui équivaut à « Tous les trente-six du mois ».

[44] Par exemple, Christopher Dawson dans *Progress and Religion*.

[45] Cela est confirmé par une étude plus soigneuse et sympathisante des « primitifs » : c'est-à-dire des gens qui vivent encore dans un paganisme hérité, qui ne sont pas encore civilisés, comme on dit. Un examen hâtif ne voit que leurs contes les plus insensés ; une étude plus poussée aperçoit leurs mythes cosmologiques ; seules la patience et la connaissance intérieure découvrent leur philosophie et leur religion : les plus réellement vénérables, dont les « dieux » ne sont pas du tout nécessairement une incarnation, ou ne le sont que dans une mesure variable souvent décidée par l'individu.

[46] N.D.T. : La Clef d'or.

[47] N.D.T. : La Gardeuse d'oies.

[48] N.D.T. : Le genévrier.

[49] On ne devrait pas les leur épargner – à moins de leur épargner le conte entier jusqu'à ce qu'ils aient une digestion plus solide.

[50] Voir Note B, p. 205.

[51] Dans le cas des contes et autres traditions de nourrices, joue aussi un autre facteur. Les familles les plus fortunées employaient des femmes pour s'occuper de leurs enfants, et les histoires étaient fournies par ces nourrices, qui restaient en contact avec les traditions rustiques oubliées de leurs « supérieurs ». Il y a longtemps que cette source est tarie, en Angleterre en tout cas ; mais elle avait jadis une importance. Cependant, je le répète, il n'y a aucune preuve de la convenance spéciale des enfants comme bénéficiaires de ce « folklore » en voie de disparition. On aurait tout aussi bien (ou même mieux) pu laisser aux nourrices le choix des tableaux et des meubles.

[52] Voir Note C, à la fin (p. 207).

[53] Par Lang et ses collaborateurs. Ce n'est pas vrai de la majorité des matières dans leur forme originale (ou la plus ancienne qui ait survécu).

[54] Ils m'ont beaucoup plus souvent demandé : « Était-il bon ? Était-il méchant ? » C'est-à-dire qu'ils tenaient davantage à éclaircir le côté

du Bien et celui du Mal. Car cette question est d'égale importance en Histoire et en Faërie.

[55] Préface du *Violet Fairy Book*.

[56] N.D.T. : L'île au trésor.

[57] Voir Note D, à la fin. (p. 208).

[58] C'est assez souvent là, naturellement, ce qu'entendent les enfants quand ils demandent : « Est-ce vrai ? » Ils veulent dire : « J'aime cela, mais est-ce contemporain ? Suis-je en sûreté dans mon lit ? » Tout ce qu'ils veulent entendre répondre, c'est : « Il n'y a certainement aucun dragon en Angleterre de nos jours. »

[59] N.D.T. : Des histoires de petits cochons.

[60] Les chroniques de Pantouflia.

[61] Préface au *Lilac Fairy Book*.

[62] C'est-à-dire ce qui commande ou détermine la Créance Secondaire.

[63] Ce n'est pas vrai de tous les rêves. Dans certains, la Fantaisie joue un certain rôle. Mais c'est exceptionnel. La Fantaisie est une activité rationnelle et non irrationnelle.

[64] Voir Note E, à la fin, (p. 209).

[65] N.D.T. : Il s'agit de la pantomime anglaise, spectacle à l'origine muet, mais à présent, sorte de revue-féerie comportant des personnages déguisés en animaux et des transformations.

[66] Voir Note F, à la fin, (p. 210).

[67] N.D.T. : L'abus n'enlève pas l'usage.

[68] Christopher Dawson, *Progress and Religion*, p. 58, 59. Il ajoute plus loin : « La panoplie victorienne complète du chapeau haut-de-forme et de la redingote exprimait indubitablement l'essentiel de la culture du XIX^e siècle et elle s'est donc répandue avec cette culture dans le monde entier comme ne l'avait jamais fait aucune mode vestimentaire. Il est possible que nos descendants y voient une sorte de sinistre beauté assyrienne, un emblème approprié à la grande et impitoyable époque qui l'a créée ; mais, quoi qu'il en soit, il lui manque la beauté directe et inévitable que tout vêtement devrait posséder, parce que, comme la culture dont elle est issue, elle n'avait aucun contact avec la vie de la nature, non plus d'ailleurs qu'avec la nature humaine. »

[69] Voir Note G, à la fin.

[70] N.D.T. : Le Roi-Grenouille.

[71] ou dans le groupe d'histoires semblables.

[72] *The Queen who sought drink from a certain Well and the Lorgann* (Campbell XXIII) ; *Der Froschkönig* ; *The Maid and the Frog*.

[73] Voir Note H, à la fin.

[74] En français dans le texte.

[75] C'est là une caractéristique de l'équilibre vacillant de Lang. En

surface, l'histoire découle du *conte* courtois français avec un tour satirique et de *The Rose and the Ring* de Thackeray en particulier – genre qui, superficiel et même frivole par nature, ne produit et ne cherche d'ailleurs pas à produire rien d'aussi profond ; mais en dessous se trouve l'esprit plus sérieux du Lang romantique.

[76] De la sorte que Lang appelait « traditionnelle » et qu'il préférait en vérité.

[77] *The Black Bull of Norroway*.

[78] Car tous les détails peuvent ne pas être « vrais » : il est rare que l'« inspiration » soit assez forte et durable pour faire lever toute la pâte et qu'elle ne laisse pas une bonne part autre que de la banale « invention ».

[79] L'Art est ici dans l'histoire même plutôt que dans la narration ; car l'Auteur de l'histoire n'était pas les évangélistes.

[80] N.D.T. : Le Vent dans les saules.

[81] N.D.T. : Le Crapaud de Château-Crapaud.

[82] La Tête terrifiante.